

N



Majoratsbibliothek Angern

2

M É M O I R E S  
P O U R S E R V I R  
À  
L ' H I S T O I R E  
D E  
B R A N D E B O U R G .

---

N O U V E L L E E D I T I O N  
R E V U E E T A U G M E N T É E

---

T O M E I I



---

I M P R I M É  
P O U R L A S A T I S F A C T I O N D U P U B L I C .  
M D C C L V I I I .

MÉMOIRES  
POUR SERVIR  
L'HISTOIRE  
DE  
BRANDEBOURG.

NOUVELLE ÉDITION  
REVUE ET AUGMENTÉE

TOME III



IMPRIMÉ  
PAR LA SOCIÉTÉ ANONYME DE  
MDCCLXXIII





M É M O I R E S  
POUR SERVIR  
À L'HISTOIRE  
DE  
BRANDEBOURG.

---

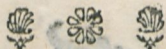
---

FRÉDÉRIC III,  
PREMIER  
ROI DE PRUSSE.

---



FRÉDÉRIC III. naquit à Königs-  
berg en Prusse le 22. de Juillet  
1657, de Louise-Henriette d'  
Orange, première femme du Grand Electeur.  
Sa Mère mourut, & l'Electrice Dorothee fa  
TOME II. A Belle-



Belle-Mère lui donna dans sa jeunesse des chagrins violens. Elle trouva le moyen d'aigrir l'esprit de Frédéric-Guillaume contre ce fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'éducation avoit été assés négligée. L'aigreur du Père alla jusqu'au point, qu'il auroit vû sans regret passer sa Succession au Prince Philippe son second fils.

ON osa soupçonner dans ces tems l'Electrice d'avoir tenté de se défaire par le poison de son Beau-fils, mais outre qu'on n'en apporte aucune preuve certaine, & que ce fait est avancé assés légèrement, il ne doit point trouver place dans l'Histoire, qui, étant l'Archive de la vérité, ne doit point fouiller la mémoire des Grands, par des forfaits atroces, sans avoir en main la conviction de ces crimes.

LES FAITS justifient l'Electrice. Car ce qu'il y a de sûr, c'est que Frédéric III. vécut, qu'il épousa en 1679. en premières Nôces Elizabeth-Henriette, fille de Guillaume VI. Landgrave de Hesse; qu'il se remaria après sa mort, en 1684, avec Sophie Charlotte, fille du Duc d'Hanovre Erneste Auguste, & soeur de George, qui depuis devint Roi d'Angleterre.

L'ELECTRICE DOROTHÉE en vouloit plutôt aux biens, qu'à la vie de ce Prince.

On



On assure que le Grand Electeur se déterminâ sur ses sollicitations à faire un Testament, par lequel il partagea toutes les acquisitions qu'il avoit faites pendant son Règne, entre ses enfans du second lit. Le parti Autrichien se servit habilement de ce Testament pour indisposer l'Electeur contre la France. L'Empereur s'engagea d'annuler cette disposition paternelle, à condition que Frédéric III. lui rendit le Cercle de Swibus; nous verrons dans la suite de cette Histoire comment cette Convention s'exécuta.

L'AVENEMENT à la Régence de Frédéric III. devint l'Epoque d'une nouvelle Guerre en 1688. Louis XIV. en fut l'Auteur. Il demandoit quelques Baillages du Palatinat, comme devant revenir à Madame d'Orléans. Il se plaignoit de l'injure que les Princes Allemans lui avoient faite de se liguier à Augsbourg contre la France. Il déclaroit que son honneur étoit engagé à soutenir l'Electio[n] que les Chanoines de Cologne avoient faite du Prince de Furstemberg à laquelle l'Empereur s'opposoit.

CETTE Déclaration de Guerre fut soutenue par des Armées. Les Maréchaux de Duras & de Montglas prirent Worms, Philipsbourg, & Mayence. Le Dauphin fit en personne les Siéges de Mannheim & de Fran-



ckenthal. Prèsque tout le cours du Rhin passa en moins d'une Campagne sous la domination Françoisé.

L'ELECTEUR qui chargeoit \* la France de tous les chagrins que sa Belle-Mère lui avoit donnés, à cause qu'elle eut ses raisons pour engager Frédéric-Guillaume dans le parti de Louis XIV, étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit François. Les Partisans de l'Empereur nourrissoient soigneusement cette haine dont il ne pouvoit résulter pour eux que des avantages, ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la Monarchie Universelle de Louis XIV, avec lequel ils enforceloient la moitié de l'Europe. L'Allemagne fut souvent émue par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout à fait étrangères; mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'émousser, ces argumens perdirent insensiblement la force de l'illusion, & les Princes Allemans comprirent que s'il y avoit pour eux un Despotisme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

DANS CES TEMS là le charme étoit encore dans sa première force, & il opéra avec efficace sur un esprit préparé par ses pré-

\* 1689.





préjugés à en recevoir l'impression favorablement. Frédéric III. se crut donc obligé de secourir l'Empereur. Il envoya le Général Schoning avec un Corps considérable sur le Haut-Rhin. Les Brandebourgeois s'emparèrent de Rhinbergue; l'Electeur prit en personne le Commandement de l'Armée, & il mit le Siège devant Bonn. Mayence se rendit aux Alliés; les troupes qui avoient pris cette Ville se joignirent à celles de l'Electeur, & empêchèrent Bouffleurs de secourir Bonn; d'Asfeld, qui en étoit Gouverneur, rendit cette Ville par Capitulation le 12. d'Octobre.

L'ELECTEUR fit encore la Campagne suivante, & continua de fournir des secours considérables aux Alliés contre la France dans l'année 1690.

GUILLAUME D'ORANGE avoit entrepris la Conquête de l'Angleterre, peu de tems après la mort du grand Electeur. Un Juif d'Amsterdam nommé Schwartzau, lui prêta 2. Millions pour cette expedition, je fais que vous me les rendrez; si vous êtes malheureux, je consens de les perdre. Guillaume passa avec cette somme en Angleterre, détrôna le Roi Jaques son Beau-Père, battit le parti des Opposans; & devint en quelque façon Souverain legitime de ces trois



Royaumes, par l'approbation du Peuple qui sembla autoriser son Usurpation. Jaques, qui n'avoit pû se faire considérer sur le Trone, ni régner sur une Nation dont il devoit respecter les Privilèges, laissa échapper le Sceptre de ses mains, & poursuivi par ses propres enfans, qui lui avoient arraché la Couronne, il se réfugia en France, où sa Dignité & ses malheurs ne purent le faire estimer.

LE NOUVEAU ROI d'Angleterre prit le Commandement de l'Armée des Alliés, en 1691. Il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les Princes contre la Puissance de Louis XIV. qu'il haïssoit. Le Monde étoit armé & en guerre, pour lui conserver le Despotisme avec lequel il gouvernoit les Provinces Unies, qu'il auroit perdu en tems de paix. On l'appelloit le Roi d'Hollande, & le Stadhouder d'Angleterre. Malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu; fécond & vigilant à réparer ses pertes; c'étoit l'Hidre de la fable qui se reproduisoit sans cesse, & qui étoit aussi respecté de ses Ennemis après ses défaites, que Louis XIV. l'étoit après ses Victoires. Il eut une entrevue avec l'Electeur au sujet des Interêts politiques du tems.

LES



LES CARACTÈRES de ces Princes étoient trop différens pour qu'il pût résulter quelque chose d'important de leurs délibérations. Guillaume étoit froid, simple dans ses moeurs, & rempli de choses solides; Frédéric III. étoit inquiet, impatient, préoccupé de sa Grandeur & de sa Magnificence, réglant ses moindres actions sur l'exaët compas du Cérémoniel, & sur les nuances des Dignités. Un fauteuil & une chaise à dos pensèrent brouiller ces Princes pour jamais. Cependant 15000. Brandebourgeois joignirent l'Armée de Flandre que le Roi Guillaume commandoit, & l'Electeur envoya un autre secours considérable à l'Empereur contre les Infidèles. Ces Troupes se distinguèrent à la Bataille de Salanquement, que le Prince Eugene gagna sur les Turcs.

LE ROI GUILLAUME, ou moins heureux, ou moins habile, perdit en Flandre, en 1692, les Batailles de Leufen & de Landen.

LE DUC Ernest Auguste de Hanovre, Beau-Père de Frédéric III. fournit également, en 1693, à l'Empereur un Corps de 6000. hommes pour la Guerre d'Hongrie, & en récompense de ce secours il obtint la Dignité Electorale. La Création de ce neuvième Electorat rencontra beau-



coup d'opposition dans l'empire. Il ne se trouva que les Electeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuyèrent, mais l'Empereur qui avoit besoin des secours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les payant par des titres frivoles.

IL SEMBLOIT que c'étoit la saison où l'ambition des Princes devoit germer & éclore. Le tems pour leur accroissement étoit si favorable, que Guillaume d'Orange étoit devenu Roi d'Angleterre, & Ernest d'Hanovre, Electeur. Auguste de Saxe étoit sur le point de devenir Roi de Pologne, & Frédéric III. rouloit déjà dans sa tête le dessein de sa Royauté.

COMME C'EST un des articles principaux de la vie de ce Prince, un événement important à la Maison de Brandebourg, & que le projet de la Royauté est un noeud auquel tiennent toutes les actions de Frédéric III. il est nécessaire que j'expose ici ce qui y donna lieu, par quels moyens on l'exécuta, & quelques détails qui influèrent dans la Politique de ces tems.

L'AMBITION de Frédéric III. se trouvoit resserrée, tant par son Etat que par ses possessions; sa foiblesse ne lui permettoit pas de s'aggrandir sur des Voisins aussi puissans que lui; il ne restoit de ressources à ce Prince



Prince que l'enflure des Titres, pour suppléer à l'intrinsèque de la Puissance. Aussi tous ses Voeux se tournèrent du côté de la Royauté.

ON TROUVE dans les Archives un Mémoire raisonné qu'on attribue au Père Vota, Jésuite: il roule sur le choix des titres de Roi des Vandales, ou de Roi de Prusse, & sur les avantages qui reviendront de la Royauté. Il paroît que c'est abusivement qu'on attribue cet Ouvrage à ce Jésuite, d'autant plus que sa Société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'agrandissement d'un Prince Protestant; il est plus naturel de supposer que l'élevation du Prince d'Orange, & les espérances d'Auguste de Saxe, donnèrent de la jalousie à Frédéric III, & excitèrent en lui l'émulation de se placer sur un Trône comme eux. On se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions & du coeur humain, les principes des actions des hommes.

CE PROJET étoit si difficile dans son exécution qu'il parut chimérique au Conseil de l'Electeur. Ses Ministres, Danckelmann & Fuchs, se récrioient sur sa frivolité, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoyoient à le faire réussir, sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, & sur la pé-



fanteur du fardeau dont on se chargeoit par une Dignité onereuse à soutenir, qui, dans le fonds ne rapporteroit que des vains honneurs. Mais toutes ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'un Prince imbu de ses idées, jaloux de ses Voisins, & avide de Grandeurs & de Magnificence.

DANCKELMANN data sa disgrâce de ce jour. Il fut envoyé à Spandow dans la fuite, pour avoir dit ses sentimens avec hardiesse, & pour avoir montré la verité avec trop peu d'adoucissement à une Cour corrompue par la flatterie, & contredit un Prince vain dans les projets de sa Grandeur.

IL Y A UN MILIEU entre le poison de la flatterie & la rigidité salutaire de la verité, qui se peut concilier avec le caractère d'un homme d'honneur. Les leçons d'un Misantrope revoltent, mais les conseils dont on modifie la rudesse, sont comme ce miel dont on a frotté les bords d'un vase rempli d'absynthe. C'est un véhicule qui en débrouille l'amertume. Heureux sont les Princes dont les oreilles moins délicates aiment la verité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscrettes; mais c'est un effort de vertu, dont peu d'hommes sont capables.

A LA



A LA FAVEUR de Danckelmann succeda un jeune Courtisan peu connu par son génie & par ses talens ; c' étoit le Baron de Colbe, depuis Comte de Wartemberg. Sans avoir ces qualités brillantes qui enlèvent les suffrages , il possédoit l'art de la Cour , qui est celui de l'assiduité , de la flatterie , & en un mot de la bassesse ; il entra aveuglément dans les vûes de son Maître , persuadé que servir ses passions , c' étoit affermir sa fortune particulière.

COLBE n' étoit pas allés privé de lumière pour ne pas s'appercevoir qu'il avoit besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carrière. D'Hgen, Secretaire dans le Bureau des affaires étrangères , gagna sa confiance , & le dirigea avec tant de prudence que Colbe fut déclaré Premier - Ministre , & qu'il fut mis à la tête du Département des Affaires Etrangères.

DANS LE FONDs Frédéric III. n' étoit flatté que par les dehors de la Royauté , par le faste de la représentation , & par un certain travers de l'amour propre , qui se plaît à faire sentir aux autres leur infériorité. Ce qui fut en effet l'ouvrage d'une vanité bourgeoise & puérile , se trouva dans la suite un Chef d'oeuvre de Politique ; car la Royauté tira la Maison de Brandebourg de  
ce



ce joug de servitude, où la maison d'Autriche tenoit alors tous les Princes d'Allemagne. C'étoit une amorce que Frédéric III. jettoit à toute sa Postérité, & par laquelle il sembloit leur dire : „ Je vous ai acquis un Titre, rendez-vous en digne ; „ j' ai jetté les fondemens de votre Grandeur ; „ c'est à vous d'achever l'Ouvrage.

F R É D É R I C III. fut obligé de remuer tous les ressorts de la Politique, & d'épuiser toutes les ressources de l'intrigue, pour conduire son projet jusqu'à sa maturité. C'étoit un préalable de s'assurer des bonnes dispositions de l'Empereur ; son approbation entraînoit les suffrages de tout le Corps Germanique. Pour prévenir l'esprit de ce Prince favorablement, l'Electeur lui remit le Cercle de Swibus, & il se contenta de l'expectance sur la Principauté de Frise, & la Baronie de Limbourg, sur lesquelles la Maison Electorale avoit d'ailleurs des droits incontestables. Par les mêmes principes les Troupes Brandebourgeoises servirent dans les armées Impériales en Flandre, au Rhin, & en Hongrie, quoique l'Electeur n'eût directement, ni indirectement, part à ces guerres, & qu'il eût été plus avantageux à ses intérêts d'observer une exacte neutralité.





PENDANT que l'Europe étoit déchirée par des guerres violentes, l'Electeur accommoda, en 1695, à l'exemple de son Père, les Ducs de Mecklenbourg, Schwerin & de Strelitz, qui avoient entr'eux des demêlés de Succession. L'Université de Halle fut fondée en 1696. Il fit construire en 1697. ces belles Eclufes fur la Sale, qui facilitent le negoce & le transport des Sels, & il reçût chez lui cette Ambassade unique & fingulière, à la suite de laquelle se trouvoit le Czar Pierre Alexiowiz.

CE JEUNE CZAR s'étoit apperçû à force de génie qu'il étoit un Barbare, & que sa Nation étoit sauvage; il sortoit alors pour la première fois de ses Etats, ayant formé le noble projet de s'instruire, & de rapporter dans le sein de sa Patrie, les lumières de la Raison, & l'industrie qui lui manquoient. La Nature avoit fait de ce Prince un grand homme, mais un défaut total d'éducation l'avoit laissé sauvage. De-là resultoit sans cesse dans sa conduite un mélange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de singularités, de reparties spirituelles & de manières grossières, de desseins salutaires & de vengeances cruelles. Il se plaignoit lui-même de ce que, parvenant à policer sa Nation, il ne pouvoit encore dompter sa propre



propre ferocité. En morale c' étoit un Phénomene bizarre, qui inspiroit l'admiration & la terreur. Pour ses sujets c' étoit un orage, dont la foudre abattoit les Clochers & les Arbres, & dont la pluye rendoit les Contrées fécondes. De Berlin il se rendit en Hollande, & de-là en Angleterre.

L'EUROPE s'acheminoit dès-lors à grands pas vers la Paix générale. Les Alliés étoient rebutés du mauvais succès de leurs Armes; & Louis XIV, qui voyoit Charles II, Roi d'Espagne, sur son déclin, d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, se prêta facilement à la paix; quoiqu'il rendit ses Conquêtes presque sans restriction, il sacrifia ces avantages passagers à des desseins plus importants. Il lui falloit l'aissance de la paix pour les préparatifs d'une nouvelle guerre, dont l'objet étoit de la dernière conséquence pour la maison de Bourbon. La Paix fut conclue à Ryfwick, & l'Electeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaisance, n'en retira non plus aucun avantage.

DANS LE NORD, Auguste de Saxe fut élu Roi de Pologne, & les intrigues de Flemming, son Ministre & son Général, l'emportèrent sur les libéralités du Prince de Conti, en 1698. Le nouveau Roi de Pologne



logne s'étoit épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea de vendre, en 1699, à Frédéric III. l'Avocatie de l'Abbaye de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle.

L'ELECTEUR profita des troubles de la Pologne, & s'empara de Elbing, pour se rembourser d'une somme que les Polonois lui devoient. On moyenna un accommodement par lequel les Polonois lui engagèrent une Couronne & des bijoux Russiens. Après quoi l'Electeur fit évacuer la Ville, & conserva, du consentement de la République, la possession du territoire d'Elbing.

L'EUROPE ne tarda pas d'être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce Siècle, à cause de la Succession de Charles II. Roi d'Espagne qui vint à mourir. La Maison de Bourbon, & celle d'Autriche, se la disputoient.

ON AVOIT essayé de prévenir les guerres sanglantes auxquelles cette Succession donneroit lieu. Louis XIV. étoit convenu avec les Puissances maritimes d'un Traité de partage. On avoit ensuite pris d'autres arrangemens, mais il étoit écrit dans le livre des Destins qu'il n'en seroit rien. Le jeune Prince de Bavière, destiné au Trône d'Espagne, mourut même avant Charles II.

L'EM-



L'EMPEREUR protestoit d'ailleurs contre tout partage ; il soutenoit l'indivisibilité de la Monarchie Espagnole , & prétendoit qu'étant d'une même Maison , divisée en deux Branches , elles avoient droit de succéder les unes aux autres , celle d'Espagne à celle d'Autriche , & celle d'Autriche à celle d'Espagne. L'Empereur Léopold & Louis XIV. étoient au même degré , tous deux Petits - fils de Philippe IV. Mais le droit d'aînesse étoit dans la Maison de Bourbon , & Louis XIV. fondoit principalement ses droits sur ce fameux Testament de Charles II. que le Cardinal Porto - Carrero , & son Confesseur , lui firent signer , agonisant & d'une main tremblante. Ce Testament changea la face de l'Europe.

LOUIS XIV. céda ses droits à son Petit-fils , Philippe d'Anjou , esperant d'applanir , par le choix de ce Prince éloigné du Trône de France , les difficultés & les obstacles que la jalousie de l'Europe pourroient porter à sa Grandeur. Philippe passa en Espagne ; il fut reconnu Roi par tous les Princes , à l'exception de l'Empereur Joseph.

AU COMMENCEMENT de cette Guerre , la France étoit au comble de sa Grandeur. Elle se voyoit victorieuse de tous ses ennemis. La Paix de Ryswick faisoit l'éloge de sa



sa modération. Louis XIV. déployoit dans l'Univers entier sa Splendeur & sa Magnificence ; il étoit craint & respecté. La France étoit comme un Athlète , préparé seul au combat , qui entroit dans une lice où il ne paroïssoit encore aucun adversaire ; rien n'étoit épargné pour les préparatifs des Armemens de terre & des Armemens de Mer , également nombreux. Dans ses plus violens efforts , cette Monarchie entretint 400. mille Combattans , mais les grands Généraux étoient morts , & il se trouva , avant que le mérite de Villars se fut fait connoître , que la France avoit 800. mille Bras , mais point de Tête : tant il est vrai de dire , que la fortune des Etats ne dépend souvent que d'un seul homme !

LA MAISON d'Autriche étoit bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse ; elle étoit presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenue. Son Gouvernement étoit dans la langueur & dans la foiblesse , & cette Puissance jointe au Corps Germanique ne pouvoit rien sans le secours des Hollandois & des Anglois : mais avec moins de ressources & de troupes que la France , elle avoit à la tête de ses Armées le Prince Eugene de Savoye.



LE ROI GUILLAUME, qui gouvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdissement de la surprise, en apprenant cette nouvelle, & il reconnut le Duc d'Anjou Roi d'Espagne par une espèce de précipitation; mais dès que la réflexion l'eut ramené à son flegme naturel, il se déclara pour la maison d'Autriche, parce que la Nation Angloise le vouloit, & que son intérêt sembloit le demander.

LE NORD étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII. portoit en Danemarck; la Jeunesse de ce Prince avoit inspiré à ses Voisins l'audace de l'attaquer, mais ils trouvèrent un Prince qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

FREDERIC III, qui étoit en paix, se laissa entraîner dans la grande Alliance contre Louis XIV. dont le Roi Guillaume étoit l'ame, pour se frayer le chemin de la Royauté par ce service, pour subvenir par ses subsides à l'entretien d'un Corps nombreux de troupes, & pour que cet argent étranger soulagea la prodigalité de sa magnificence.

IL EST DIFFICILE de comprendre, comment cette espèce de fierté qu'ont les ames généreuses, peut se concilier avec la bassesse qu'il y a d'être aux aumônes de ses



sés égaux. Les tentatives de la France furent vaines pour détacher l'Electeur de cette Alliance ; il étoit lié par des subsides, par son inclination, & par ses esperances.

CE FUT dans ces conjonctures que se négocia à Vienne le Traité de la Couronne, par lequel l'Empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III. Roi de Prusse, moyennant qu'il lui fournit un secours de dix mille hommes à ses dépens pendant le cours de toute cette guerre ; qu'il entretint une Compagnie de Garnison à Philipsbourg ; qu'il allât de concert avec l'Empereur dans toutes les affaires de l'Empire ; que sa Royauté n'alterât en rien les obligations de ses Etats d'Allemagne ; qu'il renonçât au Subside que la Maison d'Autriche lui devoit, & qu'il promit de donner sa voix pour l'Electio[n] des enfans mâles de l'Empereur Joseph : „ à moins qu'il n'y eût „ des raisons graves & importantes qui ne „ l'obligeassent d'elire un Empereur d'une „ autre Maison.

CE TRAITE fut signé & ratifié. Rome cria, & Varsovie se tût. L'Ordre Teutonique protesta contre cet Acte, & osa revendiquer la Prusse ; le Roi d'Angleterre qui ne cherchoit que des Ennemis à la France les achetoit à tout prix. Il avoit besoin



des secours de l'Electeur dans la grande Alliance, & il le reconnut des premiers. Le Roi Auguste qui affermissoit sa Couronne sur sa tête y souscrivit. Le Danemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suède, s'y prêta facilement. Charles XII. qui soutenoit une guerre difficile ne crut pas qu'il lui convint de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses Ennemis, & l'Empire fut entraîné par l'Empereur, comme on l'avoit prévu. Ainsi se termina cette grande Affaire qui avoit trouvé de l'opposition dans le Conseil de l'Electeur, dans les Cours étrangères, chez les Amis comme chez les Ennemis, à laquelle il fallut une complication de Circonstances aussi extraordinaires pour qu'elle put réussir, qu'on avoit traité de chimérique, & dont on prit bientôt une opinion différente. Le Prince Eugene dit en l'apprenant, que l'Empereur devoit faire pendre les Ministres qui lui avoient donné un conseil aussi perfide.

LE COURONNEMENT se fit l'année suivante, 1701. Le Roi que nous appellerons désormais Frédéric I. se rendit en Prusse, & dans la Cérémonie du Sacre, on observa qu'il se mit lui-même la Couronne sur la tête. Il créa en mémoire de cet événement





nement l'Ordre des Chevaliers de l'Aigle noir.

LE PUBLIC ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette Royauté. Le bon sens du vulgaire désiroit une augmentation de Puissance avec une augmentation de Dignités. Ceux qui n'étoient pas Peuple pensoient de même; il échapa à l'Electrice de dire à quelqu'une de ses femmes: „Qu'elle „ étoit au désespoir d'aller jouer en Prusse „ la Reine de Théâtre vis a vis de son Esopé. „ Elle écrivit à Leibnitz: „Ne croyez pas que „ je préfère ces Grandeurs & ces Couron- „ nes, dont on fait ici tant de cas, aux char- „ mes des entretiens philosophiques que nous „ avons eûs à Charlottenbourg. „

AUX PRESSANTES sollicitations de cette Princesse, se forma à Berlin l'Academie Royale des Sciences, dont Leibnitz fut le fondateur & le Chef. On persuada à Frédéric I. qu'il convenoit à sa Royauté d'entretenir une Academie, comme on fait accroire à un nouveau Gentilhomme qu'il est séant d'entretenir une meute de chasse. On se proposa de parler en son lieu de cette Academie avec plus d'étendue.

LE ROI s'abandonna après son couronnement au penchant qu'il avoit aux Cérémonies



monies & à la magnificence, sans plus y mettre de bornes. A son retour de Prusse, il fit une entrée superbe à Berlin.

PENDANT le divertissement de ces Fêtes & de ces Célébrités, on apprit que Charles XII, cet Alexandre du Nord, qui auroit ressemblé en tout au Roi de Macédoine, s'il eut eu sa fortune, venoit de remporter sur les Saxons auprès de Riga une victoire complete. Le Roi de Dannemarck & le Czar avoient attaqués, comme on l'a dit, ce jeune Hercos, l'un en Norwegue, & l'autre en Livonie. Charles XII. força dans sa Capitale le Monarque Danois à faire la paix. Delà il passa avec 80000. Suédois en Livonie, défit 80. mille Russes auprès de Narva, & battit 30. mille Saxons au passage de la Dwina.

LA FUIITE des Saxons les entraîna vers les limites de la Prusse. Frédéric I. en fut d'autant plus inquiet que la plus grande partie de ses troupes servoit dans les Armées Impériales, & que la Guerre s'approchoit de son nouveau Royaume. Charles XII. promit cependant, en considération des intercessions de l'Empereur, de l'Angleterre & de Hollande, la neutralité pour la Prusse.

CES ANNÉES, 1701. 1702, étoient l'Époque des triomphes du Roi de Suède; il dis-



disposoit en Souverain de la Pologne, ses négociations étoient des ordres, & ses Batailles des Victoires : mais ces Victoires toutes brillantes qu'elles étoient, consumoient les Vainqueurs, & obligeoient le Heros à renouveler souvent ses armées. Un transport de troupes Suédoises se rendit en Poméranie ; Berlin en prit l'allarme, ces troupes n'en traversèrent pas moins l'Electorat, & se rendirent en Pologne au lieu de leur destination.

LE ROI leva 8000. hommes de nouvelles troupes. Au lieu de les employer à la sûreté de ses Etats, il les envoya en Flandre à l'Armée des Alliés, il se rendit lui-même au País de Clèves pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange Roi d'Angleterre, auquel Anne, seconde fille du Roi Jaques, succéda au Trône.

LES DROITS de Frédéric I. se fondonoient sur le Testament de Frédéric-Henri d'Orange qui avoit substitué ses biens, en cas d'extinction des mâles, sur le chef de sa fille, Epouse du Grand Electeur. Le Roi Guillaume laissa un Testament tout contraire en faveur du Prince Frison de Nassow, dont les Etats Généraux devoient être les Exécuteurs. Les biens de la Succession consistoient dans la Principauté d'Orange, de Moeurs,



& dans différentes Seigneuries & fonds de terre situés en Hollande & en Zélande.

FRÉDÉRIC I. menaçoit de retirer ses troupes de la Flandre, si on ne lui rendoit justice. Cette menace persuada aux Hollandois que ses droits étoient légitimes. On parvint cependant à régler un accord provisionel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales. Un gros Diamant fut d'abord remis à Frédéric I. & il consentit à laisser ses troupes en Flandre. Louis XIV. mit le Prince de Conti en possession d'Orange; le Roi s'en trouva grièvement offensé, il augmenta son Armée, & prit même des troupes de Gotha & de Wolfenbittel à son service. Il déclara peu après la Guerre à la France, à cause que l'Armée de Bouffiers avoit commis quelques excès dans le País de Clèves. Louis XIV. ne s'aperçut pas qu'il eut un nouvel ennemi, & le nouveau Roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts; il manifestoit sa haine pour la France dans toutes les occasions; il obligea le Duc Antoine Ulrich de Wolfenbittel à renoncer aux engagements qu'il avoit pris avec Louis XIV. après que les Ducs d'Hanovre & de Zelle eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moyen des subsides François.

DANS



DANS CE TEMS, en 1703, l'Angleterre faisoit des efforts prodigieux pour la Maison d'Autriche. Ses flottes transportèrent l'Archiduc Charles, qui depuis devint Empereur, dans ce Royaume, qu'une Armée Angloise devoit aider à lui conquérir. L'Enthousiasme de l'Europe pour la Maison d'Autriche surpassoit tout ce qu'on en peut dire.

DANS CETTE GUERRE de Succession, les Troupes Prussiennes soutinrent avec éclat la réputation qu'elles avoient acquises sous le grand Electeur. Sur le Rhin, elles prirent Keyferswerth en Allemagne; dans cette action de Höchstet, où Villars surprit & battit Stirheim, le Prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les 8000. Prussiens qu'il commandoit. Je lui ai ouï dire, que lorsqu'il s'aperçut de la confusion & de la fuite des Autrichiens, il forma un quarré de ses troupes, & traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois qu'il gagna vers la nuit, sans que la Cavallerie Françoise osât l'entamer.

LE SUCCÈS des Troupes Prussiennes sur le Rhin, & leur bonne conduite en Souabe, ne rassurèrent pas Frédéric I. contre l'apprehension que lui donnoit le voisinage des Suédois; rien ne leur résistoit



alors. Le génie de Pierre I, la magnificence d'Auguste, étoient impuissans contre la fortune de Charles XII. Ce Héros étoit à la fois plus valeureux que le Czar, & plus vigilant que le Roi de Pologne. Pierre préféroit la ruse à l'audace, Auguste les plaisirs aux travaux, & Charles l'amour de la gloire à la possession du Monde entier. Les Saxons étoient souvent surpris ou battus, les Moscovites avoient appris à leurs dépens l'art de se retirer à propos; ils ne faisoient qu'une Guerre d'incurSIONS, les armées Suédoises étoient seules assaillantes, & victorieuses jusqu' alors. Mais Charles XII. dont l'inflexible opiniâtreté ne molissoit jamais, ne savoit exécuter ses projets que par la force; il domptoit la fortune comme ses Ennemis. Le Czar & le Roi de Pologne supplétoient à cette valeur d'enthousiasme par les Intrigues du Cabinet; ils éveilloient la jalousie de l'Europe, & suscitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune Prince ambitieux, implacable dans ses baines, & qui ne savoit se venger des Rois ses ennemis qu'en les détrônant.

CES INTRIGUES n'empêchèrent pas Frédéric I. qui n'avoit point de troupes à sa disposition, de conclure une Alliance défensive avec Charles XII. qui avoit une Armée



Armée victorieuse dans le voisinage. Frédéric I. & Stanislas reconnurent reciproquement leur Royauté; le Traité ne dura qu'autant que la fortune de Charles XII. ne se démentit point.

MALGRE' CETTE ALLIANCE le Roi fournit en 1703. toutes ses Places de la Prusse, de garnisons suffisantes, & il envoya en 1704. de nouveaux secours à l'Armée en Sôuabe. Les Prussiens y eurent une part considérable au gain de la fameuse Bataille de Hôchstedt; ils étoient à la droite sous les ordres du Prince d'Anhalt, & de ce Corps d'Armée que le Prince Eugene commandoit. A la première attaque la Cavalerie & l'Infanterie Impériale plièrent devant les François & les Bavaois, mais les Prussiens soutinrent le choc, & enfoncèrent les ennemis; le Prince Eugene vint se mettre à leur tête, piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens, il dit qu'il vouloit combattre avec de braves Gens, & non pas avec des Troupes qui lachotent le pied. C'est un fait connu, que Milord Marlborough fit une partie de l'Infanterie & de la Cavalerie François prisonnière au Village de Blenheim, & que le gain de cette Bataille fit perdre aux François la Bavière & la Sôuabe.

MILORD



MILORD MARLBOROUGH se rendit à Berlin, après avoir terminé cette glorieuse Campagne, pour disposer Frédéric I. à l'envoy d'un Corps de ses troupes en Italie. Cet Anglois qui avoit jugé des projets de Charles XII, en voyant une Carte Géographique étendue sur la table, pénétra facilement le caractère de Frédéric I. en jettant un regard sur sa Cour; il étoit rempli de soumissions & de souplesses devant ce Prince, il flattoit adroitement sa vanité & s'empressoit à lui présenter l'éguière, lorsqu'il se levoit de table. Frédéric ne put lui résister, & il accorda aux flatteries du Courtisan, ce qu'il auroit peut-être refusé au mérite du Grand-Capitaine, & à l'habileté du profond Politique, & le Prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de 8000. hommes.

LA MORT de la Reine Sophie-Charlotte 1705. mit alors toute la Cour en deuil. C'étoit une Princesse d'un mérite distingué, qui joignoit tous les appas de son Sexe aux graces de l'esprit & aux lumières de la raison. Elle avoit voyagé dans sa jeunesse en Italie & en France, sous la conduite de ses Parens. On la destinoit pour le Trône de France; Louis XIV. fut touché de sa Beauté, mais des raisons de politique firent





firent échouer ce mariage. Cette Princesse amena en Prusse l'esprit de la Société, la vraie Politesse, & l'Amour des Arts & des Sciences. Elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'Académie Royale. Elle appella Leibnitz, & beaucoup d'autres Savans à sa Cour; sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses. Leibnitz qu'elle pressoit un jour sur ce sujet, lui dit: „Ma-  
„dame, il n'y a pas moyen de vous con-  
„tenter; vous voulez savoir le pourquoi  
du pourquoi.” Charlottenbourg étoit le  
rendés-vous des gens de goût; toutes for-  
tes de divertissemens & de fêtes variées à  
l'infini rendoient ce séjour délicieux, &  
cette Cour brillante.

SOPHIE-CHARLOTTE avoit l'ame forte, sa Religion étoit épurée, son humeur douce, son esprit orné de la Lecture de tous les bons Livres François & Italiens. Elle mourut à Hanovre dans le sein de sa famille. On voulut introduire un Ministre Réformé dans son appartement: „Laissez-  
„moi mourir, lui dit-elle, sans disputer. Une Dame d'honneur qu'elle aimoit beau-  
„coup, se fendoit en larmes. „Ne me  
„plaignez pas, reprit-elle, car je vais à pré-  
„sent satisfaire ma curiosité sur les princi-  
„pes des choses, que Leibnitz n'a jamais  
„pû



„ pû m'expliquer, sur l'espace, sur l'infini,  
 „ sur l'Etre, & sur le Néant, & je prépare  
 „ au Roi mon Epoux le Spectacle de mon  
 „ Entérrement, où il aura une nouvelle oc-  
 „ casion de déployer sa magnificence. Elle  
 recommanda en mourant les Savans qu'elle  
 avoit protégés, & les Arts qu'elle avoit cul-  
 tivés, à l'Electeur son frere. Frédéric I,  
 se consola par la cérémonie de cette Pompe  
 funebre, de la perte d'une Epouse qu'il  
 n'auroit jamais allés pû regretter.

EN ITALIE la Guerre commençoit à  
 devenir plus vive en 1706. Les Prussiens  
 que Milord Marlborough y avoit fait mar-  
 cher, furent battus à Casano avec le Prince  
 Eugene, & à Calcinato, lorsque le Général  
 Reventlau qui les commandoit, y fut surpris  
 par le Grand-Prieur.

LE PRINCE EUGENE pouvoit être bat-  
 tu, mais il savoit réparer ses pertes en  
 grand homme, & l'échec de Casano fut  
 bientôt oublié par le gain de la fameuse Ba-  
 taille de Turin, en 1707, auquel les Prus-  
 siens eurent la part principale. Quoique le  
 Duc d'Orléans proposât aux François de  
 sortir de leurs Retranchemens, son avis ne  
 fut point suivi; la Feuillade & Marfin avo-  
 ient des Ordres de la Cour, qui portoient,  
 à ce qu'on assure, de ne point hazarder de batail-  
 batail-



Bataille. Celle de Hôchstedt avoit rendu, à ce qu'il paroît, le Conseil de Louis XIV. plus circonspect.

LES FRANÇOIS qui auroient été du double supérieurs aux Alliés, s'ils les avoient attaqués hors de leurs Retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cause que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre, étoient d'une étendue immense, & de plus séparés.

LES PRUSSIENS qui avoient l'aile gauche de l'Armée des Alliés, attaquèrent la droite du Retranchement François qui s'appuyoit à la Doria. Le Prince d'Anhalt étoit déjà aux bords du fossé, & la résistance des ennemis ralentissoit la vigueur de son attaque, lorsque 3. Grénadiers se glissèrent le long de la Doria, & tournèrent le Retranchement François par un endroit où il n'étoit pas bien appuyé à cette Rivière. Tout d'un coup une voix s'entendit dans l'armée François : nous sommes coupés ; elle abandonne son poste, prend la fuite, & en même tems le Prince d'Anhalt escalade le Retranchement, & gagne la Bataille. Le Prince Eugene en fit un Compliment au Roi, où l'éloge de ses troupes devoit lui faire d'autant plus de plaisir qu'il parloit d'un Prince qui devoit bien s'y connoître.

FRÉ-



FRÉDÉRIC I. fit pendant cette guerre quelques acquisitions pacifiques. Il achéra le Comté de Tecklenbourg en Westphalie du Comte de Solms Braunsfels; & Madame de Némours qui étoit en possession de la Principauté de Neufchâtel, venant de mourir, le Conseil d'Etat de Neufchâtel prit la Régence & élut quelques-uns de ses Membres pour juger des prétensions que le Roi de Prusse formoit d'un côté, & tous les Parens de la Maison de Longueville d'un autre. La Principauté de Neufchâtel fut adjugée au Roi, comme ayant les meilleurs droits en qualité d'Héritier de la Maison d'Orange. Louis XIV. s'éleva contre cette sentence, mais il avoit de si grands intérêts à discuter qu'ils firent évanouï devant eux ces petits litiges, & la Souveraineté de Neufchâtel fut assurée à la Maison Royale par la Paix d'Utrecht.

CHARLES XII. étoit parvenu alors au plus haut période de ses prospérités. Il avoit détrôné Auguste de Pologne, & lui avoit prescrit les loix d'une paix dure à Alt-Ranstadt au milieu de la Saxe. Le Roi vouloit disposer ce Prince à quitter la Saxe, il lui envoya son Grand-Maréchal Printz pour le prier de ne point troubler la paix de l'Allemagne par le séjour qu'il y faisoit avec ses troupes.

CHAR-



CHARLES XII. qui avoit d'ailleurs le dessein de quitter les Etats d'un Prince qu'il avoit mis aux abois, pour renouveler la même Scene avec le Czar à Moscow, trouva mauvais que Printz lui fit de pareilles propositions, & lui demanda ironiquement : „ Si les troupes Prussiennes étoient aussi „ bonnes que les Brandebourgeoises. Oui, „ Sire, lui répondit l'Envoyé, elles sont encore composées de ces vieux Soldats qui „ se trouvèrent à Fehrbellin. „ Charles XII. obligea l'Empereur, en passant par la Silésie, de restituer 125. Eglises aux Protestans de ce Duché. Le Pape en murmura, & n'épargna pas des Censures. Joseph lui répondit, que si le Roi de Suède lui eut proposé de se faire Lutherien lui-même, il ne savoit pas trop ce qui l'en seroit arrivé.

CES MÊMES SUÉDOIS qui faisoient alors en 1708. la terreur du Nord, rétablirent avec les Prussiens & les Hanovriens le calme dans la Ville de Hambourg, qu'une sédition populaire avoit troublée. Frédéric I. y envoya 4000. hommes pour soutenir les prérogatives des Echevins & des Syndics. Il eut quelques demêlés avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette Ville avoit enfoncé les Portes du Résident Prussien, qui tenoit une Chapelle re-



formée dans sa Maison. Le Roi fit arrêter des Marchandises de Cologne, qui descendoient le Rhin, & passioient par Wésel, & il menaga d'interdire le culte Catholique dans ses Etats, sur le même pied qu'il en avoit usé, lorsque l'Electeur Palatin avoit persecuté les Protestans du Palatinat. La crainte de ces représsailles fit rentrer la Ville de Cologne dans son devoir, & lui apprit que la tolérance est une vertu, qu'il est quelquefois même dangereux d'enfreindre.

LA COUR de Frédéric I. étoit alors pleine d'intrigues. Ce Prince étoit comme une mer agitée par différens vents, poussé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais pendant ces orages qu'excitoient les Courtisans, d'Ilgen conduisoit toujours le Gouvernail de l'Etat d'une main ferme & sûre. Les Favoris du Roi étoient des gens de peu de génie. Leurs intrigues étoient grossières, & leurs fourberies ouvertes; le Prince Royal ne pouvoit déguiser le mécontentement qu'il avoit de leur conduite. Ces marques de sa mauvaise volonté leur fit penser à étayer leur credit d'un nouvel appuy, & ils persuadèrent au Roi de se marier; quoiqu'il fût très infirme, qu'il ne vègât que par l'art des Medecins, & qu'il chicanât par



par un reste de tempérament un souffle de vie qui lui restoit. On lui choisit une Princesse de Mecklenbourg-Schwerin, nommée Sophie-Louise, dont l'âge, la façon de penser, & les inclinations ne s'accordoient point avec celles de ce Prince; il n'eut d'agrément que les Cérémonies de la Nôce, le reste du mariage ne fut que malheureux.

FREDERIC I. ne recevoit que de bonnes nouvelles de ses troupes; elles ne se distinguèrent pas moins en Flandre qu'en Italie, elles firent des merveilles sous le Commandement du Comte de Lothum, à la bataille d'Oudenarde & au Siège de Lille.

LA FORTUNE se lassa enfin, en 1709, de protéger les caprices de Charles XII. Il avoit joui de 9. Années de succès. Les 9. dernières Années de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers; il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une Armée nombreuse, chargée des trésors, & des dépouilles des Saxons.

LEIPZIG fut la Capotie des Suédois, soit que les délices de la Saxe eussent amolli ces Vainqueurs; soit que la prospérité enflât l'audace de ce Prince, & le poussât au delà de son but, il n'eut plus que des malheurs affreux à essayer. Il vouloit disposer de la



Russie, comme de la Pologne, & détrôner le Czar, comme il avoit détrôné Auguste. Dans ce Desein il s'avança vers les frontières de la Moscovie, où deux chemins le conduisoient, l'un par la Livonie, où tous les secours de la Suède étoient à portée de le joindre, par lequel il auroit pû s'avancer jusqu'à la nouvelle Ville, que le Czar fendoit alors sur les bords de la Balthique, & détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Russie avec l'Europe. L'autre chemin traversoit l'Ukraine, & conduisoit à Moscow par des Déserts impraticables. Charles XII. se détermina pour ce dernier; ou, parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome; ou que la difficulté de l'entreprise irrita son courage; ou parce qu'il comptoit sur Matzepa, Prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir à son armée de vivres, & de la joindre avec un nombre considérable des siens. Le Czar fut averti des intrigues de ce Cosaque, il dissipa les Troupes que Matzepa assembloit, & s'empara de ses Magazins, de sorte que lorsque le Roi de Suède arriva devant la petite Ville du Pultawa, il ne trouva que des déserts affreux, au lieu de Magazins, & un Prince fugitif qui venoit chercher un azile dans son Camp,

au



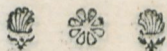


au lieu d'un Allié puissant qui lui amenoit des secours.

CES CONTRETEMPS ne rebutèrent point Charles XII. Il assiégea Pultawa, comme s'il n'eût manqué de rien; lui, qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe, en s'amusant à reconnoître cette bicoque de trop près. Son Général Löwenhaupt qui lui amenoit des vivres, des munitions, & un secours de 13. mille hommes, fut battu par le Czar à trois reprises, & obligé dans cette nécessité de bruler les Convois qu'il conduisoit, il n'arriva au Camp du Roi qu'avec 3000. hommes de Troupes extenuées de fatigues.

LE CZAR s'approcha bientôt de Pultawa, & dans cette plaine se donna cette Bataille si célèbre entre les deux hommes les plus singuliers de leur Siécle.

CHARLES XII, qui jusqu'alors, comme l'Arbitre des Destins, n'avoit rien trouvé qui arrêât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince blessé, & porté sur des brancards. Pierre Alexiowitz, qui n'avoit été que Législateur jusqu'alors, assisté de Mentzikow, marqua dans cette journée, qu'il possédoit les parties d'un grand Capitaine, & se surpassa. Mais tout étoit fatal aux Suédois; la blessure de leur Roi



qui l'empêchoit d'agir ; la misère qui leur ottoit les forces pour combattre ; un corps detaché qui s'égara le jour de cette bataille décisive ; le nombre de leurs ennemis, & le tems qu'ils avoient eu d'élever des Redoutes, & de disposer avantageusement leurs Troupes. Enfin les Suédois furent battus, & perdirent, par un instant décisif & malheureux, le fruit de neuf Années de travaux & de tant de prodiges de valeur.

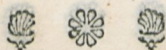
CHARLES XII. fut réduit à chercher un azile chez les Turcs ; ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaya vainement par ses intrigues de soulever la Porte contre les Moscovites. Il devint ainsi la victime de son inflexibilité d'esprit, qu'on auroit appelée opiniâtreté, s'il n'eut pas été un Héros. Après cette défaite l'Armée Suédoise mit bas les armes devant le Czar aux bords du Borysthène, comme l'Armée Moscovite l'avoit fait devant Charles XII. aux rives de la Balthique, après la Bataille de Narva.

AUGUSTE qui vit son antagoniste renversé, se crût degagé de sa parole, & du Traité de Alt-Ranstadt ; il s'aboucha à Berlin avec le Roi de Dannemarck & Frédéric I. Ensuite de quoi, Auguste rentra avec une Armée en Pologne, & le Roi de Danne-

imp

80

Danne-



Dannemarck attaqua les Suédois en Scanie. Frédéric I. que ces Princes ne purent ébranler, demeura neutre.

EN POLOGNE tous les partisans Suédois se tournerent du côté des Saxons. Stanislas étoit auprès de l'armée Suédoise, que Crassaw commandoit. Ce Général se trouvant resserré par les Moscovites & les Saxons, traversa la Nouvelle Marche, & se rendit à Stettin sans qu'il en pût demander la permission à Frédéric I. qui voyoit avec déplaisir ces passages, & ces Armées nombreuses dans son voisinage.

LE ROI fit un voyage à Königsberg où il obtint du Czar, qui s'y étoit rendu, qu'il rétabliroit le jeune Duc de Courlande, Neveu de Frédéric I, dans ses Etats, à condition qu'il épouseroit la Nièce de Pierre Alexiowitz.

DU CÔTÉ DU SUD la France faisoit à la Haye des propositions de paix, mais la fermentation des esprits étoit encore trop grande, & les espérances des deux partis trop vagues, & trop chimériques, pour qu'on pût s'accorder. Si les hommes étoient capables de raison, feroient-ils des guerres si longues, si acharnées, & si onéreuses, pour en revenir pourtant à des conditions de paix, qui ne leur paroissent in-



tolérables que dans les momens où la passion les gouverne, ou dans lesquels la fortune leur rit?

LES ALLIÉS ouvrirent la Campagne par la prise de Tournay & la Bataille de Malplaquet, où le Prince Royal se trouva en personne. Le Comte de Finck eut beaucoup de part à cette Victoire; il fut le premier qui força le retranchement François avec les Prussiens, il forma ses troupes sur le parapet, & de là il foutint la Cavalerie Imperiale que les François repoussèrent par deux reprises, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes eussent pû mettre le dernier sceau à la Victoire.

EN POMÉRANIE les Suédois firent mine de nouveau de vouloir marcher en Saxe en 1710; le Roi craignit que la Guerre ne se portât enfin dans ses propres Etats, & dans l'intention d'assoupir les troubles du Nord, il prit les mesures les plus justes pour les augmenter; il proposa l'entretien d'une Armée de neutralité, mais cette Armée ne s'assembla jamais. Craffaw consentit à une suspension d'armes. Charles XII. qui l'apprit, protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité: ce Traité ébauché fut rompu, & il eut le sort de tous ces

Actes



Actes publics, que la nécessité & l'impuissance font faire dans un tems, & que la force secondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

LA FRANCE renoûa les Negociations de la Paix à Gertrudenberg, & dès les premières conférences elle s'engagea à reconnoître la Royauté de Prusse & la Souveraineté de Neufchâtel. L'ouvrage de la Paix avorta encore, & les Prussiens furent employés dans cette Campagne sous le Prince d'Anhalt au Siège d'Aire & de Douai qu'ils prirent. Le Roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la Ville de Gueldre, où il avoit garnison, que les Espagnols ne lui payassent les subsides qu'ils lui devoient. Aussi en conserva-t-il la possession par la Paix.

DANS CE TEMS mourut le Duc de Courlande, Neveu du Roy; les Moscovites s'emparèrent de nouveau de la Courlande, ils prirent aussi Elbing, mais comme le Roi avoit des droits sur cette Ville, un Bataillon Prussien y fut mis en garnison.

LE PASSAGE & le voisinage de tant d'armées avoit porté la Contagion en Prusse; la disette qui commençoit à s'y faire sentir vivement, augmenta la violence & le venin de la Peste. Le Roi abandonna ces



Peuples à leur infortune, & tandis que ses subsides ne suffisoient pas même à la magnificence de sa dépense, il vit périr de sang froid plus de 200. mille Ames, qu'il auroit pû sauver par quelques liberalités.

LE PRINCE ROYAL revolté de cette dureté, & qui savoit que les Comtes de Witgenstein \* & de Wartemberg en étoient la cause, fit jouer toutes sortes de ressorts pour les déplacer. La Cour a ses orages, la faveur ses périls. Witgenstein fut envoyé à Spandow, & le Roi se sépara en fondant en larmes du Grand-Chambelan qu'il chériffoit. Wartemberg se retira dans le Palatinat avec une Pension de 20. mille Ecus.

CHARLES XII. avoit refusé la neutralité, en 1711, comme nous venons de le dire. Le Czar, les Rois de Pologne & de Danemarck se servirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie. Frédéric I. refusa constamment d'entrer dans cette Ligue, il ne vouloit point exposer ses Etats aux incursions, aux ravages, & aux hazards de la guerre, & il espéroit même de gagner, par sa neutralité, aux Guerres de ses voisins.

LE COMMENCEMENT des opérations ne leur furent pas favorables. Les Danois  
levé

\* Directeur des Finances.



levèrent le Siège de Wismar, & Auguste leva ceux de Stralzund & de Stettin.

PENDANT QUE L'EUROPE étoit travaillée par ces convulsions, que l'espérance & l'ambition souffloient la discorde dans les coeurs des deux partis, mourut l'Empereur Joseph. L'Empire élut à sa place l'Archi-Duc Charles, qui étoit alors bloqué dans Barcelone, après avoir été couronné, & chassé de Madrit, pour la perte de la Bataille d'Almanza,

LA MORT DE JOSEPH aplanit le chemin à la Paix générale; les Anglois qui commengoient à se lasser de tant de dépenses, ouvroient les yeux sur l'objet de cette Guerre. A mesure que les nuages de leur enthousiasme vinrent à se dissiper, ils se convinrent que la Maison d'Autriche seroit assez puissante, en conservant ses païs héréditaires, le Royaume de Naples, le Milan & la Flandre, & ils se disposèrent, à tenir des conférences à Utrecht dans le dessein de faire la paix.

LE ROI qui désiroit de terminer les démêlés de la Succession d'Orange par un Traité définitif, se rendit dans le païs de Clèves, pour régler cette affaire avec le Prince de Frise; mais ce malheureux Prince se noya au passage du Mordik, en voulant

se



se rendre à la Haye. En revanche Frédéric I. fit une autre acquisition par l'extinction des Comtes de Mansfeldt. Ce Pais fut mis en sequestre entre la Prusse & la Saxe ; la Régence Prussienne se tint à Mansfeldt, & la Saxonne à Eisleben.

CERENDANT tout s'acheminoit insensiblement à la Paix, en 1712. Les Conférences continuoient à Utrecht ; le Comtes de Döhrhof, de Meternich & de Biberstein, s'y rendirent en qualité de Plénipotentiaires du Roi.

PENDANT qu'on tenoit ces Conférences, il arriva en Angleterre une Révolution, dont l'Europe accusa le Maréchal de Tallard, alors prisonnier à Londres ; soit que ce Maréchal, ou que ce qu'on appelle le hazard, en fussent la cause, le parti de Milord Marlborough fut culbuté ; ceux de la Nation qui désiroient la paix, l'emportèrent. Le Duc d'Ormond eut le Commandement des troupes Angloises en Flandre, & il se sépara des Alliés au commencement de la Campagne. Le Prince Eugène, quoiqu'affoibli par la défection des Anglois, continua l'offensive. Le Prince d'Anhalt & les Prussiens furent chargés du Siège de Landreci, mais Villars marcha à Denain, fondit sur le Camp que Milord Al-  
bemar-





bermarle y commandoit, & le battit avant que le Prince Eugène put le fécourir. Cette Victoire remit au pouvoir des François Marchienne, le Quefnoi, Doüai, & Bouchain.

LES ALLIÉS suivirent l'exemple des Anglois, & songérent sérieusement à la paix. L'Empereur étoit le seul qui voulut continuer la guerre, soit que la lenteur de son Conseil n'eut pas le rems de se décider, ou que ce Prince se crut assés fort pour résister seul à Louis XIV. Sa condition n'en devint que plus mauvaise.

LE ROI fit alors surprendre la Garnison Hollandoise qui étoit à Mocurs, & maintit par là la possession des droits qu'il avoit sur cette place.

MAIS les sentimens pacifiques du Sud n'influèrent point sur le Nord. Le Roi de Dannemarck entra dans le Duché de Brême, & prit Stade. Le Czar & le Roi de Pologne tentèrent une descente dans l'Isle de Rugen, que les bonnes mesures des Suédois firent manquer. Les Alliés ne furent pas plus heureux au Siège de Stralzund qu'ils furent obligés de lever; car Steinbeck venoit de remporter une Victoire sur les Saxons & sur les Danois, à Gadebusch dans le Mecklenbourg; & un renfort de 10. mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout ce

Païs



Pais fut delivré d'ennemis. Les Danois obligés d'abandonner Rostock, remirent cette Ville aux Troupes du Roi, comme Directeur du cercle de la Basse-Saxe, mais les Suédois en délogèrent les Prussiens. La neutralité du Roi n'en souffrit aucune atteinte, & il continua de négocier, pour porter les esprits à quelque conciliation, & pour conjurer les orages qui s'assembloient à l'entour de ses Etats.

AU COMMENCEMENT de 1713. Frédéric I. mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis long tems miné ses jours; il ne vit point la consommation de la Paix, ni le rétablissement du repos dans son voisinage. Il eut trois femmes; la première fut une Princesse de Hesse, dont il eut une fille, mariée au Prince héréditaire de Hesse, à présent Roi de Suède. Sophie-Charlotte d'Hanovre mit au monde Frédéric-Guillaume qui lui succéda; & il répudia la troisième, qui étoit une Princesse de Mecklenbourg, à cause de sa démence.

NOUS VENONS de voir tous les événements qui se passèrent pendant la vie de Frédéric I. Il ne reste qu'à jeter rapidement quelques regards sur le caractère de ce Prince. Son esprit étoit flexible à toutes sortes d'impressions, comme ces Miroirs qui

refle-



réfléchissent avec vérité tous les objets qui s'y présentent. Emporté par caprice, doux par nonchalance ; confondant les choses vaines avec la véritable Grandeur , aimant les fleurs, négligeant les fruits ; plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'est que solide ; il sacrifia 30. mille hommes de ses sujets, pour parvenir à la Royauté, dans les différentes Guerres que fit l'Empereur, & il n'ambitionnoit cette Dignité, que pour assouvir sa hauteur, & justifier sous des prétextes apparens ses fastieuses dissipations.

IL ÉTOIT magnifique & généreux, mais au prix de quelles bassesses n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions ? Il trafiquoit du Sang de ses Peuples avec les Anglois & les Hollandois, comme ces Tartares, qui vendent leurs Troupeaux aux Bouchers de la Podolie pour les égorger. Il étoit sur le point de retirer 15. mille hommes de Flandre ; on lui remit un gros brillant de la succession du Prince d'Orange, & les Troupes restèrent aux Alliés.

EN REMONTANT à l'origine des choses, pour discerner en quoi consiste la générosité d'un Souverain, nous trouvons qu'un Prince étant le premier Serviteur de l'Etat, lui doit compte de l'usage qu'il fait des fonds



fonds publics , qu'il en doit destiner une certaine somme au soutien de sa Dignité, le reste à recompenser les services & le mérite, à rendre par ses largeesses l'Etat opulent ; entretenir l'égalité des conditions, ne pas fouler les Pauvres, pour engraisser les Riches, secourir avec prodigalité les misères publiques, soulager les malheureux en tout genre, de toute espèce, de toute condition, mettre de la magnificence en tout ce qui interesse le corps de l'Etat en général, & diriger le but de ses dépenses au plus grand avantage de ses Peuples.

L'ESPECE de dépense qu'aimoit Frédéric I. n'étoit pas de ce genre, c'étoit plutôt la dissipation d'un Prince prodigue & vain. Sa Cour étoit une des plus magnifiques de l'Europe. Ses Ambassades étoient aussi brillantes que celles des Portugais. Ses Favoris recevoient de grandes pensions. Rien n'égaloit la magnificence de ses Bâtimens, ses Fêtes étoient superbes, son Ecurie remplie de Chevaux, ses Offices de Cuisiniers, & ses Caves de Vin. Il donna un Fief de 40. mille Ecus à un Chasseur qui lui fit tirer un gros Cerf. Il fut sur le point d'engager ses Domaines de Halberstadt aux Hollandois, pour acheter le *Pit*, gros brillant qui fut vendu à Louis XV. du tems de  
la



la Régence. Ses Domestiques faisoient leur fortune, lorsqu'ils avoient souffert des premières faillies de son emportement. Mais ses dépenses n'avoient aucune proportion entr'elles; la bizarrerie de sa dépense ne paroît plus évidente, que, lorsqu'on examine la totalité de son Etat & de ses revenus. On y observe des parties d'un corps gigantesque, à côté d'autres membres desséchés qui déperissent. Il vendoit 20. mille hommes, pour en entretenir 30. mille. Sa Cour étoit comme ces grandes Rivières, qui absorbent l'eau de tous les petits ruisseaux. Ses Favoris régorgénoient de ses libéralités, tandis que la Lithuanie & la Prusse périroient par la famine & par la peste, sans que ce Prince généreux daignât les secourir. Un Prince avare est pour ses Peuples, comme un Médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang; & le prodigue est comme celui qui le tue à force de le saigner.

FREDERIC I. n'eut jamais de faveurs constantes, soit qu'il se repentit de son mauvais choix, soit qu'il n'eut aucune indulgence pour les foiblesses humaines. Depuis le Baron de Danckelmann jusqu'au Comte de Witgenstein, ses Favoris eurent tous une fin malheureuse. La mauvaise Education qu'il reçut dans sa jeunesse, influa



sur toute sa vie ; son Esprit étoit foible & superstitieux. Il eut un attachement singulier pour le Calvinisme , auquel il auroit voulu ramener toutes les autres Religions, & il est à croire qu' il auroit été Perfécuteur, si les Prêtres se fussent avisés de mêler de la magnificence & des cérémonies aux Perfécutions. Il composâ un livre de Prières, que pour son honneur on n' imprima pas. S' il est digne de louanges, c' est pour avoir conservé ses Etats en Paix pendant tout son Règne, tandis que ceux de ses voisins étoient ravagés par des Guerres ; pour avoir eu le coeur naturellement bienfaisant , & pour n' avoir jamais donné atteinte à la vertu conjugale. Il étoit en un mot grand dans les petites choses , & petit dans les grandes ; & son malheur a voulu qu' il fut placé dans l' Histoire entre un Père & un Fils, dont les talens supérieurs le font éclipser.

DES MOEURS, DES COUTUMES,  
DE L'INDUSTRIE, DES PROGRES DE  
L'ESPRIT HUMAIN DANS LES ARTS  
ET DANS LES SCIENCES.

**P**OUR ACQUERIR une Connoissance parfaite d' un Etat, il ne suffit pas d' en savoir l' Origine, les Guerres, les Traités, le Gouverne-



vernement, la Religion, les Revenus du Souverain. Ces parties sont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'Histoire. Il en est cependant encore d'autres, qui, sans avoir le brillant des premières, n'en sont pas moins utiles; je compte de ce nombre tout ce qui se rapporte aux mœurs des Habitans, comme l'origine des nouveaux usages, l'abolition des anciens, la naissance de l'industrie, les causes qui l'ont développée, les raisons de ce qui a hâté, ou ralenti les progrès de l'Esprit humain, & sur tout ce qui caractérise le plus le génie de la Nation dont on parle. Ces objets intéresseront toujours les Politiques & les Philosophes, & j'ose avancer avec hardiesse, que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'Histoire.

JE NE PRÉSENTE au Lecteur dans cet Ouvrage qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractéristiques du Génie des Brandebourgeois en chaque Siècle; mais quelle différence entre ces Siècles? Des Nations qu'un Ocean immense sépare, & qui habitent sous les Tropiques les plus opposés, ne diffèrent pas plus entre leurs usages, que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du tems de



Tacite au tems de Henri l'Oïseleur ; ceux de Henri l'Oïseleur à ceux de Jean le Cicéron, & enfin ceux-là aux habitans de l'Electorat sous Frédéric I. Roi de Prusse.

LE GRAND NOMBRE des hommes distraits par la variété infinie des objets, regarde sans réflexion la Lanterne magique de ce monde ; il s'aperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les Usages, que l'on passe légèrement dans une grande Ville sur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit Cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié. Cependant après une courte absence, on trouve à son retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

QU'IL EST INSTRUCTIF & beau de passer en revue tous les Siècles qui ont été avant nous, & de voir par quelle analyse ils tiennent à nos tems ! Prendre une Nation dans la stupidité la plus grossière, la suivre dans ses progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée, c'est étudier dans toutes ses Métamorphoses le Ver à soye, devenu Chrysalide, & enfin Papillon.

MAIS QUE CETTE ETUDE est humiliante ! Il ne paroît que trop qu'une Loi immuable de la Nature oblige les hommes de





de passer par bien des impertinences pour arriver à quelque chose de raisonnable ; remontez aux Origines des Nations, vous les trouverez également barbares. Les unes sont arrivées par une allure lente, par bien des détours, à un certain degré de perfection. Les autres y sont parvenues par un essor rapide ; toutes ont tenu des routes différentes ; & encore la politesse, l'industrie & tous les arts, ont-ils pris un goût de terroir dans les différens pays où ils ont été transplantés, qu'ils ont reçus du Caractère indélébile de chaque Nation. Ceci se fera sentir davantage, si vous lisez des Ouvrages écrits à Padouë, à Londres, ou à Paris ; ils se distingueront sans peine, quand même les Auteurs y traiteroient la même matière ; je n'en excepte que la plus sublime Géométrie.

LA VARIÉTÉ inépuisable que la Nature jette dans ces caractères généraux & particuliers, est une marque de son abondance, mais en même tems de son Oeconomie : car quoique tant de Nations innombrables qui couvrent la terre, ayent chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits qui les distinguent des autres sont inaltérables. Tout peuple a un Caractère à soi, qui peut être modifié



par le plus ou le moins d'Education qu'il reçoit, mais dont le fonds ne s'efface jamais. Je pourrois facilement appuyer cette opinion sur des preuves physiques, mais je ne prétens pas m'écarter de mon sujet. Il s'ensuit donc que les Princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des Peuples, qu'ils n'ont jamais pû forcer la Nature à produire les grands hommes, dont le nombre seul illustre les Siècles; quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le sont pas, elles s'ouvrent tout à coup, en fournissant des richesses abondantes, & se perdent, dans le tems qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

QUI CONQUE a lû Tacite & César, reconnoitra encore les Allemands, les François & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent; dixhuit Siècles n'ont pû les effacer. Comment donc un Règne pourroit-il effectuer ce que tant de Siècles n'ont pû faire? Un Statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plait; il en fera un Esope, ou un Antinoüs, mais il ne changera jamais la Nature inhérente du bois. Certains vices dominans, & certaines vertus de choix, resteront toujours à chaque Peuple. Si donc les Romains vous paroissent plus



plus vertueux sous les Antonins que sous les Tibères, c'est que les crimes étoient sévèrement punis; le vice n'osoit lever sa tête impure, mais les vicieux n'en subsistoient pas moins. Les Souverains donneront un certain vernis de politesse à leur Nation, ils maintiendront les Loix dans leur vigueur, & les Sciences dans la médiocrité, mais ils n'altereront jamais l'essence des choses; ils n'ajoutent que quelque nuance passagère à la Couleur dominante du Tableau.

C'EST CE que nous avons vû de nos jours en Russie. Pierre I. fit couper la barbe à ses Moscovites, il leur ordonna de croire à la Procession du saint Esprit, il en fit habiller quelques-uns à la Françoisé, on leur apprit même des Langues; cependant on distinguera encore longtems les Russes des François, des Italiens, & des autres Nations de l'Europe.

IL N'Y A, je crois, que la dévastation entière par des Colonies étrangères qui puissent produire un changement total dans une Nation; mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est, dès lors, plus la même Nation, & il resteroit encore à savoir, si l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans semblables aux anciens.



JE ME SUIS cru obligé de séparer ce morceau qui traite des Moeurs des Brandebourgeois, du reste de l'Histoire, à cause que dans celle-là je me suis restraint à la Politique & à la Guerre, & que ces détails qui regardent les usages, l'industrie & les arts, étant répandus dans tout un Ouvrage auroient peut-être échapé au Lecteur, au lieu qu'il les trouve à présent sous un seul point de vue, où ils forment seuls un petit corps d'Histoire.

LES AUTEURS LATINS m'ont servi de guide dans les commencemens de cet Ouvrage, au défaut total de ceux du païs. Lockelius, que j'aurai lieu de citer souvent, m'a éclairé dans les Régences ténébreuses des Markgraves des quatre premières races, & les Archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la Maison de Hohenzollern à possédé cet Electorat: ce qui nous ramene jusqu'à nos jours.

## EPOQUE PREMIÈRE.

DANS la longue énumération que Tacite fait des Peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'*Ingevoner*, qui signifie habitans, & sur celui de *Germanier*, qui veut dire



dire gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des Nations particulières. La quantité de ces guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

LES PREMIERS habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons, dont Tacite dit, que c'étoient les plus nobles d'entre les Suèves.

L'ALLEMAGNE étoit tout à fait barbare dans ces tems reculés; les peuples grossiers & à moitié sauvages habitoient les forêts, où de mauvaises Cabanes leur servoient de demeure; ils se marioient jeunes, & peuploient d'autant plus, que les femmes étoient rarement stériles. La Nation alloit toujours en se multipliant, & comme les enfans se bornoient à cultiver les Champs de leurs Pères, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas, dans les meilleures années même, à l'entretien d'un Peuple aussi nombreux, les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance; de là ces grands débordemens de Barbares, qui inondèrent les Gaules, l'Afrique & l'Empire Romain même.

LES GERMAINS étoient Chasseurs par nécessité, & Guerriers par instinct; leur



pauvreté rendoit les guerres intestines qu'ils se faisoient courtes, car l'interêt ne s'en méloit jamais. Leurs Généraux, qui depuis devinrent leurs Princes, s'appelloient *Fürsten*, ce qui est une dérivation du mot de Conducteur; ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robustes, & endurcis aux travaux les plus pénibles: leurs vertus principales étoient la valeur, & la fidélité avec laquelle ils observoient leurs engagemens, ils célébroient ces vertus par des hymnes qu'ils apprennoient à leurs enfans, pour les transmettre à leur postérité.

LES AUTEURS LATINS rendant eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres Chefs des Armées Romaines. Si l'on applaudit au courage d'une Nation, qui, toutes choses égales, est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la Bravoure de ces Germains, qui, n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force, & une inflexible opiniâtreté à ne point céder, triomphèrent de la Discipline Romaine, & de ces Legions qui avoient à peine achevé de subjuguier la moitié du Monde connu?

Quoi



Quoi qu'en ayent dit la plupart des Historiens, il n'en est pas moins vrai que les Romains passèrent l'Elbe malgré les Suèves, car on a découvert auprès de \* Zoffen, dans un Champ quarré de 800. pas, quantité d'Urnes pleines de Médailles de l'Empereur Antonin, de l'Imperatrice Faustine, & de quelques Affiquets dont se paroient les Dames Romaines. Ce n'est pas assurément un Champ de Bataille, car les Suèves n'auroient pas enfoui sous terre l'argent de leurs Ennemis, pour honorer leurs funeraillles; on peut en conjecturer, ce me semble, avec certitude, que ce lieu servit de Camp à quelques Cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait passer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des Barbares.

BRANDEBOURG est la plus ancienne Ville de la Marche, les Annales \*\* fixent sa fondation l'an du Monde 3588; ce qui feroit 416. ans avant l'Ere Vulgaire. On dit qu'elle fut bâtie, & reçut son nom du même Brennus qui saccoagea Rome. On entrevoit dans l'obscurité les noms de quelques Rois \*\*\* Vandales, qui furent appar-

\* A 6. Milles de Berlin.

\*\* Imprimées en 1595.

\*\*\* Hoterus & Wenceslas.



rement plus ambitieux & plus inquiets que les autres. On trouve de plus dans les annales, que Witkind Roi de Saxons, Hermanfried Roi de Thuringe, & Richimire Roi des Francs s'allièrent, domptèrent les Semnons, & entourèrent les premiers de murailles ces Villes conquises, pour contenir le País dans l'obéissance.

## EPOQUE SECONDE.

CHARLEMAGNE prit enfin, en 781, Brandebourg, & Henri l'Oiseleur ayant entièrement subjugué en 928. les Saxons qui habitoient ces Contrées, établit les Markgraves, ou Gouverneurs de Frontières.

LES MOEURS s'adoucirent sous les Markgraves, mais le país étoit très pauvre; il ne produisoit que les denrées les plus nécessaires à la vie, il avoit besoin de l'industrie de ses voisins, & comme personne ne recherchoit la sienne, l'argent resortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit. Cette disproportion dans la circulation des espèces, qui alloit toujours à leur diminution, baïsoit le prix de toutes choses; les denrées étoient à un si vil prix, que du tems de l'Electeur Jean II, d'Ascanie, le boisseau de froment se vendoit à 28. liards, celui de





feigle à 28. deniers & 6. poules s'achétoient  
au marché pour 1. gros.

LES BERLINOIS passioient dès lors pour  
des maris aussi fidèles que jaloux, les Chroni-  
ques \* rapportent un exemple qui peint  
bien les moeurs de ces tems. Sous la Ré-  
gence de l'Electeur Othon de Bavière, un  
Secrétaire de l'Evêque de Magdebourg vou-  
lant aller à Berlin aux bains publics, ren-  
contra dans la rüe une jeune femme de  
Bourgeois, & lui proposa en badinant de se  
baigner avec lui : la femme se trouva of-  
fensée de cette proposition, le peuple s'at-  
troupa, & les Bourgeois de Berlin qui n'en-  
tendoient pas raillerie, traînèrent le pauvre  
Secrétaire dans une place publique, où ils  
le décapitèrent sans autre forme de procès.  
S'ils sont jaloux, du moins exercent-ils à  
présent des vengeances plus douces.

LE PAIS croupissoit dans une misère  
affreuse sous la Régence des Princes des 4.  
premières Races, & il n'en pouvoit sortir,  
passant sans cesse d'une main à l'autre. En  
1373. Othon de Bavière fut obligé de ven-  
dre l'Electorat à l'Empereur Charles IV.  
Celui-ci s'établit à Tangermunde, il y tint  
une Cour brillante, & y batit un assés vaste  
Château, dont on voit encore les ruines.

Pen-  
Lockelius en 1364.



Pendant que Jodoce administroit le Brandebourg, les Vaudois persecutés en France se réfugièrent dans la ville d'Angermunde, à laquelle on donna le surnom d'Hérétique. Je ne vois pas pourquoi les Vaudois cherchèrent un azile dans le Brandebourg, qui étoit également Catholique; & pourquoi ils y furent reçus, quoiqu'on les détestât.

LES PRINCES de la Maison de Luxembourg foulèrent les Peuples le plus impitoyablement, ils engageoient l'Electorat dans leurs besoins à ceux qui leur prêtoient les plus grosses sommes; & ces Créanciers qui regardoient ce malheureux País comme une Hypothèque commettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir, & y vivoient à discrétion, comme dans une Province ennemie. Les Voleurs infestoient les grands chemins, la Police étoit inconnue, & la Justice hors d'activité. Les Seigneurs de Quitzau & de Neuendorf, indignés du joug odieux que portoit leur Patrie, firent une guerre ouverte aux Sous-Tyrans qui l'oprimoient. Dans cette confusion totale, & pendant cette espèce d'anarchie, le peuple gémissoit dans la misère, les Nobles étoient, tantôt les Instrumens, tantôt les Vengeurs de la Tyrannie, & le génie de la Nation abruti



abruti par la dureté de l'esclavage, & par la rigueur d'un Gouvernement barbare & Gothique, demeuroid engourdi & paralytique.

### EPOQUE TROISIEME.

L'EMPEREUR Sigismond débrouilla ce chaos, en conférant en 1414. le Brandebourg & la Dignité Electorale à Frédéric de Hohenzollern, Burgrave de Nuremberg. Ce Prince exigea l'hommage de ses nouveaux sujets, mais le Peuple qui ne connoissoit que des Maîtres cruels, eut de la peine à se soumettre à cette Domination douce & légitime. Frédéric I. réduisit les Gentilshommes à l'obéissance par la terreur que répandit le gros Canon avec lequel il enfonçoit les Châteaux des Rebelles. Ce Canon étoit une pièce de 24. livres, en quoi consistoit toute son Artillerie.

L'ESPRIT de sédition ne se perdit pas si vite. Les Bourgeois de Berlin se révoltèrent à différentes reprises contre leurs Magistrats. Frédéric II. appaisa ces émeutes avec douceur & sagesse. La nécessité obligea ce Prince d'hypothéquer les Péages de Schiffelbein & de Drambourg au Sieur Denis d'Osten pour obtenir la somme de 1500. florins, dont il avoit



avoir besoin pour se rendre à la Diète de Nuremberg.

LES CHOSES restèrent dans cette situation jusqu'à Jean Cicéron. Cet Electeur fit les premiers efforts pour tirer le Peuple de son imbecillité & de son ignorance; c'étoit beaucoup pour ces temps de s'apercevoir qu'on étoit ignorant. Quoique cette première Aurore du bon esprit ne fût qu'un foible crepuscule, elle produisit toutes fois la fondation de l'Université de Francfort sur l'Oder en 1495. Conrad Wipina, Professeur de Leipzig, devint le premier Recteur de cette nouvelle Université, & il en dressa les Statuts. Mille Etudiens se firent inscrire dès la première année dans les Fastes de l'Université.

IL ARRIVA pour les progrès des Sciences, que Joachim Nestor les protégea autant que son Père: c'étoit le Leon X. du Brandebourg, il possédoit les Mathématiques, l'Astronomie & l'Histoire, il parloit avec facilité le François, l'Italien & le Latin; il aimoit les Belles Lettres, & il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

CE N'ETOIT PAS l'ouvrage d'un jour que de civiliser une Nation qui avoit été sauvage pendant tant de siècles; il faut bien  
du



du tems pour que la douceur du commerce des Sciences se communique à tout un peuple ; les jeunes Gens étudioient à la vérité , mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens usages, & à leur grossièreté. Les Nobles voloient encore sur les grands chemins. La dépravation des moeurs étoit si générale en Allemagne , que la Diète de l'Empire assemblée à Trèves voulant y mettre un frein, défendit de blasphemer & de s'abandonner à ces excès de débauche , qui ravalent l'humanité, & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

IL Y AVOIT dès lors des vignes plantées dans l'Electorat ; le baril de Vin se vendoit de ce tems à 30. gr. & le boisseau de Seigle à 21. liards. Les espèces commençoient à circuler davantage. Joachim Nestor fit même construire quelques Bâtimens, entr'autres le Château de Porzdam. Tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu-près à l'ancien habillement Espagnol, hormis que les hommes portoient de larges fraises. Les Princes, \* les Comtes & les Chevaliers portoient des chaînes d'or au cou ; il n'étoit permis aux Gentilshommes que d'avoir trois anneaux

TOME II.

E

d'or

\* Lockelius.



d'or à la Cravate. L'habillement des femmes ressembloit à celui des Augsbourgeoises, ou des filles de Strasbourg.

ON COMMENÇA alors à connoître un certain luxe proportionné à ces tems, mais comme on ne trouve point que l'Industrie, ni le Commerce du Brandebourg, s'étendissent en même tems, l'augmentation des richesses, & leur cause, demeurent un problème difficile à résoudre.

D'ES L'ANNEE 1560. on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenses des Electeurs; car lorsque Joachim II. se rendit à la Diète \* de Francfort, il eut \*\* 68. Gentilshommes à sa suite, & 452. Chevaux dans ses Equipages. Le grand jeu s'introduisit en même tems; cette mode passa de la Cour à la Ville, où on fut obligé de la défendre, à cause que quelques Bourgeois avoient perdu plus de mille Ecus dans une séance.

NOUS TROUVONS dans les Annales qu'au Mariage de Joachim II. avec Sophie fille de Sigismond Roi de Pologne, l'Electeur coucha la nuit des noces armé de toutes pièces auprès de sa jeune Epouse, comme si

les  
\* 1562. convoquée par l'Empereur Ferdinand pour l'Electon d'un Roi des Romains.

\*\* Lockelius.



les tendres combats de l'Amour demandoient des préparatifs aussi redoutables. Un mélange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les Coûtumes de ces tems. Ces singularités venoient de ce que le Siècle vouloit sortir de la Barbarie; il cherchoit le bon chemin & le manquoit. Sa grossièreté confondoit les cérémonies avec la politesse, la magnificence avec la dignité, les débâches avec le plaisir, la pédanterie avec le savoir, & les platitudes grossières des bouffons avec les ingénieuses saillies de l'esprit.

ON DOIT rapporter à ces tems la fondation de l'Université de Königsberg par Albert de Prusse.

LES DÉPENSES allèrent encore en augmentant. Jean George fit des obsèques superbes à son Père: c'est la première pompe funèbre accompagnée de magnificence, dont l'Histoire de Brandebourg fait mention. Le goût des Fêtes étoit la passion de ce Prince, il aimoit à donner sa Grandeur en spectacle. Il célébra \* la naissance de l'aîné de ses Princes par des fêtes qui durèrent quatre jours. Ces divertissemens consistoient dans des Tournois, des Combats de Barques, des Feux d'artifice, & des Courfes de bague. Les Seigneurs qui composoient les quatre

E 2

Qua-

\* Lockelius.



Quadrilles, étoient vêtus en velours richement brodé en or & en argent ; mais le caractère du Siècle perçoit à travers toute cette magnificence. A la tête de chaque Quadrille étoit un bouffon qui sonnoit du Cor d'une façon ridicule, & qui faisoit cent extravagances, & la Cour monta au donjon du Château pour voir tirer le feu d'artifice. \* Au passage de Christian, Roi de Dannemark, par Berlin, l'Electeur lui fit une réception superbe, il alla au devant du Roi, accompagné de nombre de Princes, de Comtes, de Seigneurs & d'une Garde de 300. Chevaux. Le Roi fit son entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par 8. Chevaux blancs, dont les Mors & les Caparaçons étoient d'argent. On l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

PEUT-ÊTRE que le Luxe fut poussé trop loin, car Joachim-Frédéric fit des Loix somptuaires : il employa ses revenus à des usages utiles, il fonda le Collège de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'Electeur Frédéric-Guillaume, où cette Ecole est de nos jours la plus florissante & la mieux réglée de tous les Etats de la Prusse.

IL

\* L'Electeur, disent les Annales, mit la tête hors d'une Lucarne & cria à l'Artificier : *Maître Jean, bonte quand je sifflerai.*





IL MANQUOIT encore du tems de Jean-George beaucoup d'Inventions qui contribuent à la commodité de la vie. L'usage commun des Carosses ne remonte pas plus haut qu'à Jean-Sigismond ; Il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce Prince rendit à Varsovie. Il eut à sa suite 36. Carosses à 6. Chevaux, outre un Cortége de 80. Chevaux de main. L'Ambassade qui se rendit à la Diète de l'Empire, pour l'Electon de l'Empereur Matthias, eut 3. Carosses avec elle. C'étoient de mauvais Coches, composés de quatre ais grossièrement joints ensemble. Qui eut dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIII. Siècle au point qu'on feroit des Carosses pour 20000. Ecus, & qu'ils trouveroient des acheteurs ?

LES EFFORTS que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser n'étoient pas tout à fait inutiles : le nombre des Universités augmentoit ; celle de Halle fut fondée alors. En même tems se forma à Dessow une Académie pour la langue Allemande, sous le nom de *Société fructifiante*, qui auroit pû devenir utile : d'autant plus que la langue Allemande, divisée en une infinité de Dialectes, manque de régles suffisantes pour en fixer le véritable usage ; que



nous n'avons aucuns Livres Classiques , & que s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté Republicaine, c'est le stérile avantage d'estropier selon nôtre fantaisie une Langue grossière & presque encore barbare.

CES BEAUX ETABLISSEMENS qui nous auroient peut-être avancés d'un Siécle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la Guerre de 30. ans survint, qui détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

LES ETATS DE BRANDEBOURG avoient eû jusqu'à George-Guillaume, en 1621, une entière influence dans le Gouvernement; on les consultoit sur toutes les affaires, & l'on suivoit leurs avis. Lorsque la Guerre s'approcha de l'Electorat, on fongea à sa défense. Jusqu'alors les Princes n'entretenoient qu'une garde, & quand on vouloit assembler des Troupes, on convoit les Nobles qui étoient obligés de comparoitre, & qui avec leurs fuzerains formoient la Cavalerie; leurs Vassaux composoient l'Infanterie. L'Electeur, \* & sur tout son Ministre, le Comte de Schwartzenberg, étoient portés à l'entretien d'une milice régulière. Les Etats consentirent à la levée de gens de guerre, & après qu'on en

\* Sebalduſ , Chronique.



en eut fait le choix ; on leur ordonna de faire des quêtes dans le pais pour subvenir à leur subsistance ; jusqu' on auroit besoin de leurs services. Un Edit fut publié en même tems , qui ordonnoit aux paisans de donner un liard par tête à ces miliciens, quand ils viendroient gueuser, & des coups de bâton , s'ils ne s'en contentoient pas. Au lieu d'avoir des Soldats disciplinés, cet Electeur institua des Mendians privilégiés.

LE COMTE DE SCHWARTZENBERG diminua depuis le pouvoir de ces Etats, dont cependant ils n'avoient jamais abusé. Enfin dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636. fut la plus malheureuse pour cet Electorat : les Suédois étoient à Werben, les Imperiaux à Magdebourg & Ratenow, Wrangel à Stettin, Morosini dans la Nouvelle Marche, quand 36. mille Autrichiens traversèrent le Pais ; pillèrent & désolèrent tout dans leur passage. C'en fut trop à la fois ; le Brandebourg énérvé par le nombre des Troupes qui en avoit subsisté ; & qui l'avoit pillé les années précédentes, succomba enfin : la cherté y devint exorbitante, un boeuf s'achetoit 100. Ecus, le boisseau de bled 5, l'orge 3, les espèces haussèrent de prix par leur rareté, la valeur numeraire



du Ducat fut évaluée 10. Ecus. Quelques Gentilshommes qui avoient soustrait leur provision à l'avidité des Ennemis, voulurent profiter des circonstances de la disette ; mais les païsans qui n'avoient pas dequoi acheter ces grains, réduits au désespoir par la famine, assommèrent ces Maîtres inhumains, & pillèrent leurs greniers. La Famine continua avec la même violence ; la Peste s'ensuivit, & la désolation parvint à son comble. Les restes de ces malheureux habitans que la mort & les ennemis avoient épargné, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnèrent leur Patrie infortunée & se réfugièrent dans les païs voisins.

TOUTE LA MARCHE n'étoit qu'un affreux desert ; elle offroit le spectacle déplorable, de ruines, d'incendies, & de tous les fleaux qu'une guerre longue & furieuse entraîne après elle. A peine découvroit on sous tant d'horreurs & de saccagement, dans des lieux devenus tout sauvages, les traces des anciens Habitans.

C'EN EUT ETÉ fait du Brandebourg, si Frédéric-Guillaume ne se fût obstiné à son rétablissement, en 1640. Sa prudence, sa fermeté & le tems vainquirent tous ces obstacles ; il fit la paix, & mit d'abord la main à cette nouvelle Création.

LE





vente de ces bois roula ensuite une des branches principales de nôtre Commerce ; l'Electeur permit même à quelques familles Juives de se domicilier dans ses Etats, le voisinage de la Pologne rendoit leur ministère utile pour débiter dans ce Royaume les rebus de nos friperies.

IL ARRIVA depuis un événement favorable qui avança considérablement les projets du grand Electeur. Louis XIV. révoqua en 1684. l'Edit de Nantes, & 300. mille François sortirent pour le moins de ce Royaume : les plus riches passèrent en Angleterre & en Hollande, les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugièrent dans le Brandebourg au nombre de 20. mille, ou environ : ils aidèrent à repeupler nos Villes désertes, & nous donnèrent toutes les Manufactures qui nous manquoient.

AFIN DE JUGER des avantages qui vinrent à l'Etat par cette Colonie, il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos Manufactures avant la Guerre de 30. ans, & de ce qu'elles devinrent après la Revocation de l'Edit de Nantes.

NÔTRE COMMERCE rouloit anciennement sur la vente de nos grains, du vin & de nos laines ; quelques Manufactures de drap subsistoient encore, mais elles n'étoient pas



pas considérables. Il n'y avoit du tems de Jean Cicéron que 700. Manufacturiers dans tout le país. Durant la Régence de Joachim II. le Duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamans. La sage Elizabeth, Reine d'Angleterre, se prévalut de la sottise de ses voisins, en attirant dans ses Etats les Manufacturiers de Gand & de Brugges; ils y travaillèrent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendit la sortie.

NOS MANUFACTURIERS n'avoient fait jusq' alors de bons draps, que par le mélange des laines Angloises avec les nôtres; & comme celles-la vinrent à manquer, nos draps tombèrent. Les Electeurs de Saxe, Auguste & Christian, suivirent l'exemple de la Reine Elizabeth, en attirant dans leurs país des Ouvriers Flamans, qui rendirent leurs Manufactures florissantes; le manque de laines étrangères, la décadence de nos Manufactures, & l'accroissement de celles de nos voisins, accoutuma la Noblesse de Brandebourg de vendre ses laines aux Etrangers; ce qui détruisit presque entièrement nos Fabriques. Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ses Etats; mais cette défense devint puérite, à cause que les Fabriques du Brandebourg



debourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le païs avoit besoin , ce qui obligeoit d'avoir recours à l'industrie des voisins. Il y a grande apparence qu'on auroit eu recours à des expédiens plus heureux , mais la Guerre de 30. ans survint , & elle renversa les projets , les Manufactures & l'Etat.

A L'AVENEMENT de Frédéric - Guillaume à la Régence , on ne faisoit dans ce païs , ni chapeaux , ni bas , ni serges , ni aucunes étoffes de laine. L'industrie des François nous enrichit de toutes ces Manufactures : ils établirent des fabriques de Draps , de Serges , d'Etamines , de petites Etoffes , de Droguets , de Grisettes , de Crepon , de Bonnets , & de Baz tissus sur des métiers , de Chapeaux de Castor , de Lapin , & de poils de Lièvre , des teintures de toutes les espèces. Quelques - uns de ces Réfugiés se firent Marchands , & débitèrent en détail l'industrie des autres. Berlin eut des Orfèvres , des Bijoutiers , des Horlogers , des Sculpteurs ; & les François qui s'établirent dans le plat Païs , y cultivèrent le Tabac , & firent venir des fruits & des légumes excellens dans les Contrées sablonneuses , qui , par leur soin , devinrent des potagers admirables. Le grand Electeur , pour encourager une Colonie aussi utile , lui assigna une pension annuel-

gewodch





annuelle de 40. mille Ecus dont elle jouit encore.

Ainsi l'Electorat se trouva plus florissant vers la fin de la Régence de Frédéric-Guillaume, qu'il ne l'avoit été sous aucun de ses Ancêtres, & la grande augmentation des Manufactures étendit les branches du Commerce, qui roula dans la suite sur nos blés, sur les bois, sur les étoffes & les draps, & sur nos fels. L'usage des Postes, inconnu jusqu' alors en Allemagne, fut introduit par le grand Electeur dans tous ses Etats depuis Emmerick jusqu'à Mémel. Les Villes payoient des taxes arbitraires, qui furent abolies; l'établissement de l'accise les remplaça. Les Villes commencèrent à se policer, on pava les ruës, & on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer. Cette police étoit d'une nécessité indispensable. Car les Courtisans étoient obligés d'aller en échasses au Chateau de Porzdam, lorsque la Cour s'y tenoit, à cause des bouës qu'il falloit traverser dans les ruës.

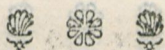
FRÉDÉRIC-GUILLAUME fut le premier Electeur qui entretint à son service un Corps d'Armée discipliné regulièrement. Les Bataillons d'Infanterie étoient composés de 4. Compagnies à 150. têtes chacune, un tiers



tiers du Bataillon étoit armé de piques, le reste avoit des mousquets. L'Infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux. Les Cavaliers se pourvoyoient eux-mêmes d'armes & de Chevaux. Ils avoient la demi-armure, ils combattoient par Escadrons, & ils menoient souvent du Canot avec eux.

LE GRAND ELECTEUR quoique généreux & magnifique pour sa personne, fit des Loix somptuaires: sa Cour étoit nombreuse, & sa dépense se faisoit avec dignité. Aux Fêtes qu'il donna au mariage de sa Nièce la Princesse de Courlande, 56. Tables de 40. Couverts furent servies à chaque repas. L'activité infatigable de ce grand Prince donna à sa Patrie tous les Arts utiles; il n'eut pas le tems d'y ajouter les agréables.

LES GUERRES continuelles, & le mélange des nouveaux habitans, avoient déjà fait changer les anciennes mœurs; beaucoup d'usages des Hollandois & des François devinrent les nôtres, les vices dominans étoient l'yvrognerie & l'interêt. La débauche avec les femmes étoit interdite à la Jeunesse, & certains souvenirs cuifans qu'on gagne en mourant de plaisir, étoient inconnus alors. La Cour aimoit les pointes, les équivoques &



& les bouffons ; les enfans des Nobles se remettoient aux Etudes , & l'Education de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des François. Nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des manières plus aisées, que n'en ont ordinairement les Allemans.

LE CHANGEMENT qui arriva dans cet Etat après la Guerre de 30. ans , étoit universel : les Monnoyes s'en ressentirent ainsi que le reste ; autrefois le Marc d'argent étoit sur le pied de 9. Ecus dans tout l'Empire jusqu'à l'année 1651. que les malheurs des tems forcèrent le Grand Electeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédient pour fournir aux dépenses de l'Etat. Il fit publier la même année 1651. un Edit qui fixoit le prix des monnoyes courantes, & il fit battre des gros & des fenins , pour des sommes considérables, dont la valeur intrinseque répondoit à peu près au tiers de la valeur réelle de ces espèces. Le prix de cette monnoye étant idéal , elle fut aussi tôt décriée , & tomba à la moitié de sa valeur. Les vieux Ecus de bon alloi montèrent à 28. à 30. gros ; & de là vient ce que nous appellons l'Ecu de banque. Pour remedier à ces abus, les Electeurs de Brandebourg & de Saxe s'abouchèrent à Cinna, en 1667. & ils



ils convinrent d'évaluer les Monnoyes sur un nouveau pied, moyennant lequel le Marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le Stile de monnoye, ou le remède, devoit être rendu au Public généralement dans toutes les espèces de monnoyes de l'Ecu jus- qu'au finin à 10. Ecus 16. gros. Depuis ce tems on frappa les florins & les demi- florins, & le prix du Marc d'argent demeura fixé à 10. Ecus.

DEPUIS en 1690. Frédéric I. se concerta avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hanovre sur les moyens de soutenir la monnoye sur le pied de la Convention de Cinna, mais en ayant reconnu l'impossibilité, ils convinrent que l'espèce courante des florins & des 8. gros seroit frappée dans leurs Etats à raison de 12. Ecus : c'est ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui subsiste encore de nos jours.

TOUTES LES NOUVELLES COLONIES que le grand Electeur avoit établies, ne furent véritablement florissantes que sous Frédéric I. Nous eûmes alors une Manufacture de haute-lisse égale à celle de Bruxelles, nos Galons égalèrent ceux de France, nos Miroirs de Neustadt surpassèrent par leur blancheur ceux de Venise, l'Armée fut habillée de nos propres draps. L'année 1700.  
les



les Troupes changèrent d'armes, on abolit l'usage des piques, & l'Infanterie eut des fusils; la Cavalerie ne conserva de son armure que la Cuirasse, & on lui donna des habits d'ordonnance.

LA COUR étoit nombreuse & brillante, les espèces y devenoient abondantes par les subsides étrangers, le Luxe parut dans les Livrées, les habits, les tables, les équipages & les bâtimens. Le Roi eut à son service deux des plus habiles Architectes de l'Europe, & Schluter qui ne leur cédoit point en mérite, & dont la Sculpture relevoit l'Architecture des premiers. Bott fit la belle Porte de Wesel, il donna les desseins du Chateau & de l'Arsenal de Berlin, il bâtit la maison de Poste au coin du grand Pont, & le beau Portique du Chateau de Porzdam, trop peu connu des amateurs. Eosander éleva la nouvelle aîle du Chateau de Konigsberg, & la Cour des monnoyes qui fut abbatue dans la fuite. Schluter décora l'Arsenal de ces trophées, & de ces beaux Mascarons, qui font l'admiration des Connoisseurs, & il fit fondre la Statuë equestre du Grand Electeur, qui passe pour un Chef d'Oeuvre. Le Roi embellit la Ville de Berlin de l'Eglise du Cloître, des Arcades, & de quelques autres Edifices encore; & il



orna les Maisons de plaifance d'Orangebourg, de Potzdam & de Charlottenbourg, par toutes fortes d'augmentations & d'embelliffemens.

LES BEAUX ARTS, enfans de l'abondance, commencèrent à fleurir. L'Académie des Peintres dont Pefne, Mayer, Widemann & Leigeber étoient les premiers Professeurs, fut fondée; mais il ne sortit de leur Ecole aucun Peintre de reputation. Ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui interrefse le plus les progrès de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'Académie Royale des Sciences en 1700. La Reine Sophie-Charlotte y contribua le plus. Cette Princeffe avoit le génie d'un grand homme, & les connoiffances d'un favant; elle croyoit qu'il n'étoit pas indigne d'une Reine, d'estimer un Philofophe. Vous fentez bien que ce Philofophe dont je vous parle, c'étoit Leibnitz & comme ceux qui ont reçu du Ciel des ames privilégiées, s'élevent à l'égal des Souverains, elle admit Leibnitz dans fa familiarité; elle fit plus, elle le propofa comme feul capable de jetter les fondemens de cette nouvelle Académie. Leibnitz qui avoit plus d'une ame, fi j'ofe m'exprimer ainfi, étoit bien digne de préfider dans une Académie, qu'au befoin il auroit représenté

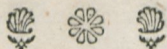
II étoit tout



tout seul. Il institua 4. Classes, dont l'une de Physique & de Médecine, l'autre de Mathématiques, la troisième de la Langue & des Antiquités d'Allemagne, & la dernière de la Langue & des Antiquités Orientales. Les plus célèbres de nos Academiciens furent Messieurs Bafnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzöker, Hermann, Kirch, Römer, Sturm, Varignon, des Vignoles, Werenfels & Wolff. Depuis on y reçut Messieurs de Beaufovre & Lenfant, Savans dont les plumes auroient fait honneur aux Siècles d'Auguste & de Louis XIV.

OTTON DE GUERICKE fleurissoit encore à Magdebourg: c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, & qui par une heureuse destinée a rendu son esprit philosophique & inventif héréditaire à ses descendans.

LES UNIVERSITÉS prospéroient en même tems; Halle & Francfort étoient fournies de savans Professeurs. Thomafius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité, & faisoient nombre de Disciples. Wolff commenta l'ingenieux Système de Leibnitz sur les Monades, & noya dans un déluge de parolés, d'argumens, de Corollaires & de Citations, quelques Problèmes que Leibnitz



avoit jetté , peut - être comme une amorce aux Métaphysiciens. Le Professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de Volumes, qui, au lieu de pouvoir instruire des hommes faits , servirent tout au plus de Catechisme de Dialectique pour des enfans. Les Monades ont mis aux prises les Métaphysiciens & les Géometres d'Allemagne, & ils se disputent encore sur la divisibilité de la matière.

LE ROI fonda même à Berlin une Academie , pour des jeunes gens de Condition, sur le modele de celle de Luneville ; malheureusement elle ne subsista pas longtems.

CE SIÈCLE ne produisit aucun bon Historien. On chargea Teissier d'écrire l'Histoire de Brandebourg ; il en fit le Panegyrique. Puffendorf écrivit la vie de Frédéric - Guillaume , & pour ne rien omettre, il n'oublia ni ses Clercs de Chancellerie, ni ses Valets de Chambre. Nos Auteurs ont, ce me semble, toujours peché , faute de discerner les choses essentielles, d'eclaircir les faits en les débrouillant , & de racourcir & resserrer leur prose traînante , & excessivement sujette aux inversions & aux nombreuses épithètes.

DANS CETTE DISETTE de tout bon Ouvrage en prose , le Brandebourg eut un bon

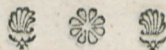




bon Poëte. C'étoit le Sieur de Canitz ; il traduisit heureusement quelques Epitres de Boileau, il fit des vers à l'imitation d'Horace, & quelques Ouvrages où il est tout à fait Original. C'est le Pope d'Allemagne, le Poëte le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des vers en notre langue. Communément en Allemagne le Pédantisme affecte jusqu'aux Poëtes, la langue des Dieux est prostituée par la bouche de quelque Régent d'un College obscur, ou par quelque Etudiant dissolu ; & ce qu'on appelle honnêtes gens font, ou trop paresseux, ou trop fiers, pour manier la Lyre d'Horace, ou la Trompette de Virgile. Mr. de Canitz, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit & le talent de la Poësie ne dérogeoit pas ; il le cultiva, comme nous l'avons dit, avec succès ; il eut une Charge à la Cour, & puisa dans l'usage de la bonne Compagnie cette politesse & cette amenité qui plaît dans son stile.

LES SPECTACLES Allemands étoient peu de chose. Ce qu'on appelle Tragédie, est communément un Monstre, composé d'enflure & de basse plaisanterie ; les Auteurs Dramatiques ignorent jusqu'aux moindres règles du Théâtre ; la Comédie est plus pitoyable encore. C'est une farce grossière





qui choque le goût , les bonnes mœurs & les honnêtes gens. La Reine entretenoit un Opera Italien , dont le fameux Bononcini étoit le Compositeur ; nous eûmes dès lors de bons Musiciens. A' la Cour il y avoit une Comédie Françoisé qui donnoit dans ses représentations les chefs d'oeuvre des Molières, des Corneilles & des Racines.

LE GOUT du Théâtre François passa en Allemagne avec celui des modes de cette Nation. L'Europe enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV. imprimoit à routes ses actions, de la politesse qui régnoit à sa Cour, & des grands hommes qui illustroient son Règne, vouloit imiter la France qu'elle admiroit. Toute l'Allemagne y voyageoit ; un jeune homme passoit pour un imbecille, s'il n'avoit séjourné quelque tems à la Cour de Versailles. Le goût des François régla nos cuisines, nos meubles, nos habillemens, & toutes ces bagatelles, sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire ; cette passion portée à l'excès dégénéra en fureur, les femmes qui outrent souvent les choses, la poussèrent jusqu'à l'extravagance. \*

LA

\* La Mère du Poète Canitz ayant épuisé la France en modes nouvelles, pour renchérir sur les autres



LA COUR ne donnoit pas tant dans les modes étrangères que la Ville ; la magnificence & l'étiquette y décoroient l'ennui. On s'environnoit même en Cérémonies. Le Roi institua l'Ordre de l'Aigle noir, tant pour avoir un Ordre, comme en ont tous les Rois, que pour se procurer à cette occasion une Fête, qui ressemble assés à une Mascarade. Ce Roi qui avoit fondé une Academie par complaisance pour son Epouse, entretenoit des Bouffons pour satisfaire à sa propre inclination. La Cour de la Reine Sophie - Charlotte étoit toute séparée de

F 4

l'au-

autres Dames de Berlin, commit à un Marchand de faire venir de Paris un Mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel & noble, supposant que cette Marchandise s'y trouvoit aussi communément que des pompons dans une Boutique. Le Marchand, tout nouveau dans cette espèce de métier, s'acquitta de sa commission comme il put. Ses Correspondans trouvèrent enfin un Epouseur. C'étoit un homme de 50. ans, il le nommoit le Sieur de Brinboe, d'un temperament foible & valétudinaire ; il arrive, Madame de Canitz le voit, s'effraye & l'épouse. Ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage tourna au mécontentement de la Dame, autrement son exemple auroit été suivi ; nos Beautés auroient passés dans les mains des François & les Berlinoises auroient été réduits comme les Romains à enlever les Sabines de leur voisinage.



l'autre. C'étoit un Temple où se confervoit le feu sacré des Vestales, l'azile des Savans, & le siège de la politesse. On regretta d'autant plus les vertus de cette Princesse que celle \* qui remplit le Trône après elle, se livra aux devots, & passa sa vie avec des hypocrites, race médifante, qui versé ses poisons sur la vertu, en sanctifiant ses propres vices. Enfin des adeptes parurent à la Cour; un Italien, nommé Cataneo, assura le Roi qu'il avoit le secret de faire de l'or, il en dépensa beaucoup, & n'en fit point. Le Roi se vengea de sa crudelité sur ce malheureux, & Cataneo fut pendu.

L'ÉTAT changea presque entièrement de forme sous Frédéric-Guillaume, 1713; la Cour fut congédiée, & les grosses pensions souffrirent une réduction; beaucoup de personnes qui avoient entretenu Carosse, marchèrent à pied: ce qui fit dire au Public que le Roi avoit rendu l'usage des jambes aux perclus. Sous Frédéric I. Berlin étoit l'Athènes du Nord: sous Frédéric-Guillaume elle en devint la Sparte. Tout le Gouvernement fut militaire; l'augmentation de l'Armée se fit, & dans l'ardeur de ces premiers enrollemens, quelques Artistans

\* Princesse de Mecklenbourg, qui tomba ensuite en démence.



tisans furent faits Soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui se sauvèrent en partie; cet accident imprévu causa de nouveau un dommage considérable à nos Manufactures.

LE ROI porta un prompt remède à ces abus, & il s'attacha avec une attention singulière au rétablissement & aux progrès de l'industrie: il défendit par un arrêt sévère la sortie de nos Laines, il établit le Lagerhaus en 1714, magasin d'où l'on avance des laines aux pauvres Manufacturiers, qu'ils restituent par leur ouvrage. Nos draps trouvèrent un débit assuré dans la consommation de l'Armée, qui fut habillée de neuf tous les ans. Ce débit s'étendit jusques chez l'Etranger: la Compagnie de Russie fut formée l'année 1725, nos Marchands fournissoient les draps pour toutes les Troupes Russes; mais les Guinées Angloises passèrent en Moscovie, & elles furent bientôt suivies de leurs draps, de sorte que notre Commerce cessa, nos Manufactures en souffrirent au commencement, mais d'autres sorties s'ouvrirent. Les Ouvriers n'eurent plus assés de nos propres laines, on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs, & dès l'année 1733. nos manufactures étoient si florissantes qu'elles débité-



rent 44. mille pièces de drap de 24. aunes chacune chez l'Etranger.

BERLIN fut comme un Magazin de Mars : tous les Ouvriers qui peuvent être employés pour une Armée, y prospérèrent, & leurs Ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne. On établit à Berlin des Moulins de poudre à Canon, à Spandow des Fourbisseurs, à Potzdam des Armuriers, & à Neustadt des Ouvriers, qui travailloient en ferronnerie & en cuivre.

LE ROI donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui bâtiroient dans les Villes de tous les Etats ; il ajouta tout le Quartier de la Frédéric-Stadt à sa Capitale, & couvrit de maisons les places qu'avoit occupé l'ancien rempart. Il créa la ville de Potzdam, \* & il la peupla ; il ne fit pas le moindre Bâtiment pour lui même, mais tout pour ses sujets. L'Architecture de son Règne est généralement infectée par le goût Hollandois, il seroit à desirer que les grandes dépenses que ce Prince fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles Architectes ; il eut le fort de tous les Fondateurs des Villes, qui, occupés par  
la

\* A peine y avoit-il 4000. habitans dans cette Ville, au lieu qu'il y en a à présent plus de 20. mille.



la solidité de leurs desseins, ont la plupart négligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées davantage.

BERLIN après son augmentation reçut 1734. une Police nouvelle sur le pied à-peu-près de celle de Paris. On établit dans tous les quartiers de la ville des Officiers de police; l'usage des Fiacres s'établit en même tems; on purgea la Ville de ces fainéans qui se nourrissent à force d'importunités, & ces malheureux objets de nos dégoûts & de nôtre compassion, envers lesquels la Nature n'a été qu'une marâtre, trouvèrent des aziles dans les Hopitaux publics.

PENDANT QUE tous ces changemens se firent, le luxe, la magnificence & les plaisirs disparurent, l'esprit d'épargne s'introduisit dans tous les états; chez le riche comme chez le pauvre. Sous les Régnes précédens, beaucoup de Nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons; cet abus cessa. Dans la plupart des États Prussiens, les Gentilshommes ont besoin d'une bonne Oeconomie pour soutenir leurs familles, à cause que le droit de primogéniture n'a point lieu, & que les Pères ayant beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne un revenu honnête à ceux qui après leur mort parta-



partageront leur maison dans des branches nouvelles.

CETTE DIMINUTION dans la dépense du Public n'empêcha pas beaucoup d'Artistes de se perfectionner ; nos Carrosses, nos Gallons, nos Velours & nos Ouvrages d'Orfèvrerie, se repandirent par toute l'Allemagne.

MAIS ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faisoit des arrangements si utiles & si grands, on laissa tomber dans une décadence entière l'Académie des Sciences, les Universités, les Arts liberaux & le Commerce.

ON REMPLISSOIT mal & sans choix les places qui venoient à vaquer dans l'Académie Royale des Sciences, & par une dépravation singulière le Siècle affectoit de mépriser une Société, dont l'origine étoit aussi illustre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la Nation que l'esprit humain. Pendant que tout ce Corps tomboit en léthargie, la Médecine & la Chymie se foutinrent. Pott, Margraff & Eller, combinèrent & décomposèrent la matière, & éclairèrent le Monde par leurs découvertes ; & les Anatomistes obtinrent un Théâtre pour leurs dissections publiques, qui devint une Ecole florissante de Chirurgie.

LA





LA FAVEUR & les brigues remplissoient les Chaires des Professeurs dans les Universités ; les Devots qui se mêlent de tout, acquirent une part à la Direction des Universités, ils y perfecutoient le bon sens, & fur tout la Classe des Philosophes. Wolff fut exilé pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves sur l'existence de Dieu ; la jeune Noblesse qui se vouoit aux armes, crut déroger en étudiant, & comme l'esprit humain donne toujours dans les excès, ils regardèrent l'Ignorance comme un titre de mérite, & le Savoir comme une Pédanterie absurde.

LA MEME RAISON fit que les Arts liberaux tombèrent en décadence. L'Académie des Peintres cessa. Pefne qui en étoit le Directeur, quitta les Tableaux pour les Portraits ; les Menuisiers s'érigèrent en Sculpteurs, & les Maçons en Architectes. Un Chymiste, nommé Böttcher, passa de Berlin à Dresde, & donna au Roi de Pologne le secret de cette Porcelaine, qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes & la finesse de la diaprêure.

NOTRE COMMERCE n'étoit pas encore né ; le Gouvernement l'étouffoit, en suivant des principes qui s'opposoient directement à ses progrès : il n'en faut point conclure.



clurre que la nation manque de Génie propre au négoce. Les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le faifirent, la découverte de la Bouffole le fit passer chez les Portugais & les Espagnols, il s'étendit ensuite en Angleterre & en Hollande, les François s'y appliquèrent les derniers, & ils regagnèrent de vitesse ce qu'ils avoient négligé par ignorance. Si les habitans de Dantzic, de Hambourg, de Lubeck, si les Danois & les Suédois s'enrichissent tous les jours par la navigation, pourquoi les Prussiens n'en feroient ils pas autant? Les hommes deviennent tous des Aigles quand on leur ouvre les chemins de la fortune; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, & que le Souverain les encourage. Les François ont été tardifs; nous le sommes de même; peut-être est-ce que notre heure n'est pas encore venue.

ON SONGEOIT MOINS alors à étendre le Commerce, qu'à réprimer les dépenses inutiles. Les deuils avoient été autrefois ruineux pour les familles. On donnoit des festins aux Enterremens, la pompe funébre étoit même coûteuse. Toutes ces coutumes furent abolies. On ne drapa plus les Maisons, ni les Carosses, on ne donna plus des  
livrées



livrées noires ; & depuis on mourut à fort bon marché.

CE GOUVERNEMENT tout militaire influa dans les moeurs, & régla même les modes. Le Public avoit pris par affectation un air aigrefin ; personne dans tous les Etats Prussiens n'avoit plus de 3. aunes de drap dans son habit, & moins de deux aunes d'épée pendues à son côté. Les femmes fuyoient la société des hommes, & ceux-ci s'en dedommageoient entre le vin, le tabac & les bouffons. Enfin nos moeurs ne ressembloient plus, ni à celles de nos ancêtres, ni à celles de nos voisins ; nous étions Originaires, & nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits Princes d'Allemagne.

VERS LES DERNIÈRES ANNÉES de ce Règne \* le hazard conduisit à Berlin un homme d'un esprit malfaisant, obscur & rusé, c'étoit une espèce d'Adeptes, qui faisoit de l'Or pour le Souverain, aux dépens de la bourse de ses sujets ; ses artifices lui réussirent un tems, mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, & sa malheureuse science rentra dans les ténèbres dont elle étoit sortie.

TELLES

\* Eckert.



TElLES ONT ETÉ les mœurs du Brandebourg sous tous les différens Gouvernemens. Le Génie de la Nation fut supprimé par une longue suite de Siècles barbares, il s'affaissa aussi-tôt sous l'ignorance & le mauvais goût; & lorsque des circonstances heureuses semblèrent favoriser ses progrès, survint une Guerre dont les suites funestes anéantirent l'Etat. Nous avons vû cet Etat renaissant de ses cendres; nous avons vû par quels nouveaux efforts la Nation parvint à se civiliser, & ce beau feu n'a jetté que de foibles étincelles, il ne faut qu'une bagatelle pour le faire eclorre au grand jour. Comme les semences ont besoin d'un terrain propre pour leur développement, de même les Nations demandent un concours de conjonctures heureuses, pour qu'elles sortent de leur engourdissement, & qu'elles reçoivent pour ainsi dire une nouvelle vie.

Tous les Etats ont eu un certain Cercle d'évenemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection. Les Monarchies y sont arrivées avec une allure plus lente, & s'y sont moins soutenues que les Républiques, & s'il est vrai de dire que la forme de Gouvernement la plus parfaite, est celle d'un Royaume bien administré, il n'est pas moins certain que



que les Républiques ont rempli le plus promptement le but de leur Institution, & se sont le mieux conservées, par ce que les bons Rois meurent, & que les sages Loix sont immortelles.

SPARTE ET ROME, qui furent fondées pour être Guerrières, produisirent, l'une cette phalange invincible, l'autre, ces Légions qui subjuguèrent la moitié du monde connu. Sparte enfanta les plus illustres Capitaines. Rome devint une pépinière de Héros. Athènes, à laquelle Solon avoit donné des Loix plus pacifiques, devint le berceau des Arts. A quelle perfection ses Poëtes, ses Orateurs & ses Historiens, ne parvinrent-ils point? Cet azile des Sciences se conserva jusqu'à l'entière ruine de l'Attique. Carthage, Venise, & même la Hollande, furent par leur institution liés au Commerce, & elles le poussèrent & le soutinrent constamment, reconnoissant, que c'étoit le principe de leur grandeur, & le soutien de leur Etat.

CONTINUONS ENCORE cet examen pour un moment. En touchant aux Loix fondamentales des Républiques, on est sûr de les renverser de fond en comble, à cause que la sagesse des Législateurs a formé un tout, auquel les parties du Gouvernement





tiennent essentiellement : rejeter les unes, c'est détruire les autres, par l'enchainûre des Conséquences qui les lie ensemble, & qui en forme un Systême assortissant & complet.

DANS LES ROYAUMES la forme du Gouvernement n'a de base que le Despotisme du Souverain : les Loix, le Militaire, le Négoce, l'Industrie, & toutes les autres parties de l'Etat, sont assujetties au caprice d'un seul homme, qui a des successeurs, qui ne se ressemblent jamais ; d'où il s'ensuit pour l'ordinaire qu'à l'avenement d'un nouveau Prince, l'Etat est gouverné par de nouveaux principes ; & c'est-ce qui porte préjudice à cette forme de Gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les Républiques se proposent, & dans les moyens qu'elles employent pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais. Dans les Monarchies un fainçant succède à un Prince ambitieux, celui-ci est suivi d'un dévot, celui-là par un Guerrier, celui-ci par un savant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la volupté ; & pendant que ce Théâtre mouvant de la fortune présente sans cesse des scènes nouvelles, le Génie de la Nation divertit par la variété des objets ne prend aucune assise fixe. Il faut donc



donc que dans les Monarchies les Etablissements qui doivent braver la vicissitude des Siècles, ayent des racines si profondes qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même tems les plus solides fondemens du Trône.

MAIS la fragilité & l'instabilité sont inséparables des Ouvrages des hommes. Les Révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs causes dans les Loix immuables de la Nature. Il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour amener & mouvoir sans cesse de nouvelles décorations, que la fureur audacieuse des uns enleve, & que la foiblesse des autres ne peut défendre; que des ambitieux effrenés renversent des Républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité. Sans ces grandes secousses dont nous venons de parler, l'Univers resteroit sans cesse le même, il n'y auroit point d'égalité entre le destin des Nations. Quelques Peuples seroient toujours civilisés & heureux, & d'autres toujours barbares & infortunés.

NOUS AVONS vû des Monarchies naître & mourir, des peuples, de barbares qu'ils étoient, se policer & devenir le modèle des Nations. Ne pourrions-nous pas en conclure que ces Nations ont une révolution



semblable à celle des Planètes, qui, selon le sentiment de quelques Astronomes, après avoir parcouru en dix mille ans tout l'espace des Cieux, se retrouvent d'où elles étoient parties ?

NOS BEAUX JOURS arriveront donc, comme ceux des autres; nos prétensions sont d'autant plus justes, que nous avons payé le tribut à la Barbarie, quelques Siècles de plus que les Méridionaux.

CES SIÈCLES PRÉCIEUX s'annoncent par le nombre de Grands hommes en tout genre qui naissent à la fois. Heureux sont les Princes qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables! Les Vertus, les Talens, le Génie, les emportent, d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes & sublimes.

## RÉPONSE

DE

M. DE MAUPERTUIS.

APRÈS LES MÉMOIRES, MONSIEUR, que vous avez lûs dans nos Assemblées précédentes sur l'Histoire de ce Païs, il ne nous restoit plus à desirer que celui que nous venons d'entendre. On recon-

noit





noit dans tous le même Génie & le même Style : cependant , si je l'ose dire, celui-ci a sur les autres l'avantage que lui donne son sujet.

REPRÉSENTER les événemens dans leur ordre, donner à chaque partie de l'Histoire sa proportion & sa mesure, écrire avec précision & élégance : suppose un Esprit juste, une Imagination heureuse, & une connoissance parfaite de la Langue. Décrire les Mœurs & les Coûtumes des peuples, remonter à leur origine, les suivre dans leur progrès; marquer ce qui appartient à l'homme en général, ou à une Nation en particulier, n'est donné qu'à un Esprit profond.

SI UN ECRIVAIN se trouve assés avantage de la Nature pour pouvoir remplir à la fois tous ces différens objets, combien ne fera-t-il pas supérieur, & à l'Historien qui ne rapporte que les faits, & au Philosophe qui s'en tient aux speculations? C'est que les événemens sont nécessairement liés aux mœurs; & en sont presque toujours les suites, ou les causes. Un Esprit assés vaste embrassé cette relation; il pourroit en quelque sorte prévoir les mœurs qui doivent résulter d'une certaine chaîne d'événemens, prédire les événemens, qui seront la suite des mœurs.



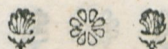
SI UN TEL HOMME se trouvoit appelé au Conseil des Rois ; s'il se trouvoit lui même revêtu d'une grande puissance ; (car nous avons depuis César l'exemple de grands Princes, qui ont été en même tems d'excellens Auteurs) quel bonheur ne seroit-ce point pour les Peuples qu'il auroit à gouverner ! Quel bonheur ne seroit-ce point pour toute l'Europe.

DE LA SUPERSTITION  
ET  
DE LA RELIGION.

JE DIVISE en trois parties ce morceau qui concerne la Religion & la Superstition, & je présenterai pour plus de clarté & d'ordre la Religion sous le Paganisme, sous le Papisme & sous la Réforme.

ARTICLE I.  
DE LA RELIGION SOUS LE  
PAGANISME.

LE BRANDEBOURG a suivi le culte différent des divers Peuples qui l'ont habité. Les Teutons qui furent ses plus anciens habitans adoroient un Dieu, nommé Tuis-ton. César dit que c'est le Dis Pater en-  
gen-



gendré par la Terre, & qui avoit lui même un fils nommé Man.

LE CULTE que les Germains rendoient à leurs Dieux étoit proportionné à leurs moeurs sauvages, grossières & simples; ils s'assembloient dans des Bois sacrés, chantoient des Hymnes à l'honneur de leurs Idoles, & leur sacrifioient même des victimes humaines.

IL N'Y AVOIT PAS DE CONTRÉE qui n'eut son Dieu particulier; les Vandales en avoient un, nommé Trigla. On en trouva encore un au Harlungerberg auprès de Brandebourg: il étoit représenté avec trois têtes, ce qui marquoit \* qu'il régnoit au Ciel, sur la Terre & dans les Enfers; c'étoit apparemment la Trinité du Paganisme. Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de Chevaux blancs, qu'ils croyoient être instruits des Mystères de leurs Dieux, & qu'on nourrissoit un cheval noir pour la Déesse Trigla, qui passoit pour l'interprète de ses volontés. \*\* Ces Peuples adoroient aussi des serpens, & l'on punissoit de mort ceux qui en tuoient.

DANS LE V. SIECLE les Vandales abandonnèrent leur Patrie pour inonder la Fran-

G 4

ce,

\* Valentin Eichstädt.

\*\* Alaus Arentzit.



ce, l'Espagne, & même l'Afrique. \* Les Saxons qui revenoient alors d'Angleterre, firent une descente à l'embouchure de l'Elbe, & prirent possession de ces Contrées entre l'Elbe, la Sprée & l'Oder, que les naturels du País avoient abandonnées. Leurs Dieux & leur Religion devinrent ceux du Brandebourg. La principale de leurs Idoles s'appelloit Irmanseul, ce qui signifie Colonne d'Irman. Les savans Etymologistes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire derivier le nom d'Irman de Hermes, qui est le même que le Mercure des Grecs.

IL EST CONNU à tous ceux qui sont versés dans la Literature Allemande, que c'est une fantaisie générale parmi leurs Savans de trouver des rapports entre les Divinités de la Germanie, & celles des Egyptiens, des Grecs & des Romains. Il n'est malheureusement que trop vrai que l'erreur & la superstition semblent être le partage de l'humanité. Tous les Peuples ont eu la même pente pour l'Idolatrie; & comme ils ont tous à-peu-près les mêmes Passions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre. La Crainte donna le jour à la crédulité, & l'Amour propre interessa bientôt le Ciel au destin des hommes. De là nâ-

qui-

\* Orose & Grégoire de Tours.



quièrent tous ces cultes différens, qui n'étoient à proprement parler que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiser la colère céleste dont on redoutoit les effets. La Raison humaine altérée & abrutié par la terreur que toutes fortes de calamités lui inspiroient, ne savoit à qui s'en prendre pour se rassurer contre ses craintes; & comme les malades ont recours aux remédes les plus insensés, pour essayer s'ils n'en trouveront point un qui les guérissé; le Genre humain supposa dans son aveuglement une essence divine, & une vertu sécourable, dans tous les objets de la Nature depuis les plus sublimes jusqu'aux plus abjects. Tout fut adoré; l'encens fuma pour des Champignons, le Crocodile eut des Autels, les Statuës des Grands Hommes, qui les premiers avoient gouverné des Nations, eurent des Temples & des Sacrificateurs & dans les tems où des afflictions générales désoloient un païs, la superstition redoubloit. Les Savans Alle-mans ont raison de dire en ce sens, que la superstition est la même chez toutes les Nations; quoiqu'elle soit en général une suite de la crédulité, elle se manifeste cependant sous des nuances variées à l'infini, & proportionnées au Génie des Nations.

G 5 J'au-



J'aurois peine à me persuader que les Fables ingénieuses des Grecs, que leurs Dieux, Minerve, Venus, & Apollon, eussent été connues dans ce País du tems du Paganisme. Mais nos profonds Etymologistes ne s'embarassent pas de si peu de chose; ils croient ennoblir leur Mythologie en donnant à leurs Dieux des origines Grecques, ou Romaines, comme si le nom de ces Peuples pouvoit rendre l'Idolatrie plus respectable, & que l'extravagance des Grecs valût mieux que celle des Allemans.

IRMANSEUL n'étoit pas le seul Dieu des Saxons. On trouva sous une de leurs Idoles l'Inscription suivante. *Je fus autrefois le Duc des Saxons, j'en suis devenu le Dieu.* Angelus soutient qu'ils adoroient le Soleil, sous la forme d'une tête radieuse, & que cette Idole donna son nom à la Ville de Sonnenbourg, où elle étoit placée. Le même Auteur prétend qu'ils adoroient de même Venus représentée à demi nuë, ayant la main gauche percée par une fleche, & trois Graces plus petites qu'elle, qui l'entouroient. Ces Peuples la nommoient Magda, ce qui veut dire fille; & Angelus assure qu'elle donna son nom à Magdebourg, où elle avoit ses autels. \* On voyoit

\* Annales de Magdebourg.



voit encore des ruines de son Temple dans cette ville, avant que Tilly l'eut faccagée. Ce qui paroît de plus remarquable dans le Culte que les Saxons rendoient à cette Divinité, étoient les jeux qu'ils célébroient à son honneur. Ils confiffoient en des Tournois que repréſentoient tous les jeunes Gens des Bourgades voisines; ils dépoſoient une ſomme d'argent entre les mains des Juges, pour doter une jeune fille qui étoit donnée en mariage comme un prix, à celui qui l'avoit emporté à la joute. Les Annales de Magdebourg témoignent que ces jeux ſe célébroient encore, comme des reſtes du Paganifme, l'année 1279. & l'année 1387.

LE LUXE ſ'introduiſit dans la Religion, lors que les Richelles augmentèrent. Anciennement les Peuples tenoient qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des Temples bâtis de mains d'hommes, & ils les adoroient dans leurs Bois ſacrés, mais à meſure que les mœurs ſ'adoucirent, leurs Dieux vinrent habiter les Villes.\* Cependant l'ancien uſage ne fut pas entièrement aboli; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des Chênes, & de les arroſer du ſang des victimes.

LES

\* Lindenbroeck.



LES PRÊTRES \* de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le Peuple. Outre leur Sacerdoce ils exerçoient une triple Charlatannerie ; ils fabriquoient des Oracles, & se mêloient de l'Astrologie & de la Médecine. Il ne falloit pas tant de ruses pour abuser un Peuple aussi grossier. Aussi fut-il bien difficile de détruire une Religion ancrée par tant de superstition dans les esprits. Toute l'Allemagne étoit encore attachée au Culte des Idoles, quand Charlemagne, & après lui Henri d'Oiseleur, entreprirent de convertir ces peuples. Après bien des efforts inutiles, ils n'y réussirent qu'en noyant l'Idolatrie dans des torrens de sang humain qu'ils versèrent.

## ARTICLE II.

CONVERSION DES PEUPLES AU CHRISTIANISME ; ET DE L'ETAT DE LA RELIGION CATHOLIQUE DANS LE  
BRANDEBOURG.

LA FOLIE de tous les Peuples est d'illustrer la Noblesse de leurs Loix, de leurs Coûtumes & de leur Religion, par l'Antiquité de leur origine. Les Allemans non contens d'avoir dérobé leurs Dieux aux Grecs,

\* Freinshemius & Schmidt.





Grecs, ont voulu passer pour aussi vieux Chrétiens que les autres Nations de l'Europe. Ils ont trouvé dans St. Jérôme je ne sai quel passage qui dit, à ce que Staphonius & Smitius prétendent, que l'Apôtre Themas vint prêcher l'Évangile au Nord de l'Allemagne. Il n'y prêcha en vérité que l'incrédulité ; car le Peuple demeura Payen, bien longtems après lui.

QUOI QU'ON DISE, il ne se trouve aucune trace de Christianisme dans le Brandebourg que du tems de Charlemagne. \* Cet Empereur, après avoir remporté différentes victoires sur les Saxons & les Brandebourgeois, vint établir son Camp à Wormstedt \*\* auprès de Magdebourg, & il n'accorda la paix à ces Provinces qu'il avoit subjuguées, qu'à condition qu'elles embrasseroient le Christianisme.

L'IMPUISSANCE de résister à un ennemi aussi redoutable, & la crainte des menaces, conduisit ces Peuples au Batême, qui leur fut administré dans le Camp de l'Empereur ; mais la sécurité les ramena tous à l'Idolatrie, dès que l'Empereur se fut éloigné avec son armée de leur voisinage.

L'EM-

\* Dans le VIII. Siècle.

\*\* Henri Meibomius.



L'EMPEREUR HENRI L'OISELEUR triompha ensuite, 928, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder, & après bien du sang répandu, ces Peuples furent subjugués & convertis. Les Chrétiens détruisirent par zèle les Idoles du Paganisme, de sorte qu'il ne nous en est presque resté aucun vestige; les niches de ces Idoles vacantes furent remplies de Saints de toute espèce; & de nouvelles erreurs succédèrent aux anciennes.

CE SIÈCLE que Leon X. illustra en Italie, en y ressuscitant les beaux arts & les sciences, ensevelies depuis longtems sous l'ignorance & le mauvais goût: ce Siècle, dis-je, n'étoit point aussi célèbre pour les Ultramontains: l'Allemagne étoit encore plongée dans l'ignorance la plus grossière & elle languissoit sous un Gouvernement tout barbare; point de mœurs, aucunes connoissances, & la Raison humaine privée des lumières de la Philosophie demeurait abrutie dans sa stupidité; les Convertisseurs & les Néophytes, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

\* ENVIRON l'année 946. l'Empereur Othon fonda l'Evêché de Havelberg, & peu de

\* Angelus,



de tems après, 960, celui de Brandebourg. Il crut apparemment d'opposer par ce moyen une digue au débordement de l'Idolatrie, à laquelle ces Peuples étoient enclins, comme les Princes bâtissoient des Citadelles dans des Villes nouvellement conquises, pour reprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

LE BRANDEBOURG enfin converti au Christianisme, tomba bientôt dans l'excès du faux zèle; il se rendit à la fois tributaire du Pape, de l'Empereur, & du Markgrave qui le gouvernoit. Le peuple ne tarda pas de se repentir de sa sottise & il regretta ses Idoles qui étoient des Objets palpables de son Culte, & qui lui étoient bien moins onereuses que les tributs qu'il payoit tous les ans au Pape, qu'il ne voyoit jamais. L'Amour de la Liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de son intérêt, tout le ramena, à ses faux Dieux: Mistevoyus, Roi de Vandales, se mit à la tête du Paganisme renaissant, & il rétablit l'ancien culte, après avoir chassé le Markgrave Thierry de Brandebourg. Ce furent encore des Guerriers, qui pour la troisième fois rétablirent le Christianisme dans le Brandebourg. La Religion Catholique triomphante y parut alors sans contrainte, & entraîna



traîna après elle les plus grands scandales; les Evêques étoient ignorans, cruels, ambitieux, & de plus Guerriers; ils portèrent les armes en personne contre les Markgraves & contre d'autres voisins, pillant, ravageant les Contrées, violant, faisant les Incendiaires & s'arrogant, malgré unè vie aussi souillée de crimes, un pouvoir absolu sur les consciences.

CES DESORDRES étoient si communs dans ces tems que l'Histoire en fourmille d'exemples; je me contenterai d'en rapporter deux seulement. \* En 1278. l'Archevêque Gunter de Brandebourg fit la guerre à l'Electeur Othon, surnommé le Saggittaire, le prit prisonnier & l'obligea de se rançonner moyennant une somme de 7000. Mares d'argent. En 1391. l'Archevêque Albert qui étoit toujours armé, se saisit du Sieur de Bredow, qui étoit Gouverneur Général de la Marche; prit la ville de Ratnow, & pénétra le long de la Havel, le flambeau d'une main, l'épée de l'autre, & désola ainsi tout le país.

L'IGNORANCE CRASSE où vivoient ces Peuples pendant le XIII. Siècle, étoit un terrain où la superstition devoit fructifier; aussi ne manqua-t-on pas de miracles, ni d'au-  
\* Lockelius.



d'aucune supercherie, capable d'affermir l'autorité des Prêtres.

LOCKELIUS raconte gravement, que le Prince Othon ayant été excommunié par Luitpoldt Archevêque de Brandebourg pour des raisons frivoles, se moqua des Censures de l'Eglise, mais qu'il fut bien attrapé à son tour, lorsqu'il vit que des Chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de sa table, & il rentra en lui même : ces Chiens étoient sans doute orthodoxes, malheureusement l'espèce en est perdue.

LES VIERGES MIRACULEUSES, les Images sécourables, & les Reliques des Saints avoient alors une vertu toute singulière. \* Le Sang de Belitz entr'autres étoit fort renommé. Voici ce que c'étoit. Une Cabaretière de cette Ville vola une hostie consacrée, & l'enterra sous un Tonneau dans sa cave, pour avoir meilleur débit de sa Bière; elle en eut des remords, (car les Cabaretières ont la conscience délicate) elle denonça son crime au Curé qui vint en Procession avec tout son attirail pontifical pour déterrer l'hostie. En enfouant la pèle en terre, on vit bouillonner du Sang, & tout le monde cria, au miracle. L'imposture étoit trop grossière, & l'on sçut que c'étoit du Sang

TOME II.

H

Sang

\* 1249. Annales de Brandebourg.



Sang de boeuf que la Cabaretière y avoit versé. Ces miracles ne laissoient pas que de faire impression sur l'esprit des Peuples, mais ce n'en étoit pas assés. En 1270. la Cour de Rome, toujours attentive à étendre sa Domination sous l'ombre des Aurels, ne négligeoit aucun des moyens qui pouvoient l'y conduire. Dans le XIII. Siècle se formèrent la plupart des Ordres Religieux. Le Pape en établit en Allemagne, & dans le Brandebourg, le plus qu'il pût, sous prétexte d'affermir par là les esprits dans le Christianisme. Les Misanthropes, les fainéans, les paresseux, & toutes sortes de gens qui s'étoient deshonorés dans le monde, se réfugièrent dans ces aziles sacrés; ils appauvrirent l'Etat de sujets, en se sequestrant de la Société, & en renonçant à la Bénédiction que Dieu donna à nos premiers Parens. Ils furent à la charge des Citoyens, ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites: & quoique ces Etablissmens fussent également contraires aux Loix de la Société & de la bonne Politique, le Pape les introduisit dans toute l'Europe, & parvint sans opposition à lever une puissante armée de Prêtres, aux dépens de tous les Princes, & d'entretenir de grosses Garnisons dans des

Pais



Pais sur lesquels il n'avoit aucune Souveraineté. Mais dans ces tems les Peuples étoient abrutis, les Princes foibles, & la Religion triomphante.

QUAND UNE FOIS le Christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des Fanatiques de toute espèce. \* La Peste ravagea le Brandebourg en 1351. & c'en fut assés pour faire extravaguer la superstition. Pour appaiser la colére céleste, on bâta des Juifs par force, on en brula d'autres, on fit des Processions, des Voeux aux Images miraculeuses, & l'imagination échauffée par tant d'inventions folles, ou bizarres, enfanta enfin l'Ordre des Flagellans. C'étoient des Chrètiens melancholiques & atrabilaires, qui se fouettoient avec des verges de fil d'archal dans les Processions publiques. Cependant le Pape eut horreur de ces macerations monstrueuses, & reprouva l'ordre & ses abus.

ON TOURNA la dévotion du Public sur des objets plus doux. Le Pape Jean XXII. établit des Bureaux d'Indulgences dans le Brandebourg. Les Augustins trafiquoient de ces Indulgences, & en envoioient le produit à Rome. Les miracles devinrent à la

H 2

fin

\* Cramer, Batonius, Lockelius.



fin si frequens, \* que les Auteurs rappor-  
tent qu'il tomba l'année 1400. une pluye  
de Croix rouges & blanches sur tous les  
passans. On trouva même de ces Croix dans  
le pain, ce qui fut regardé comme le Pré-  
sage d'un grand malheur.

DANS CE TEMS où les Prêtres abu-  
soient si grossièrement de la crédulité des  
hommes, où ils se servoient de la Religion  
pour s'enrichir, où les Ecclesiastiques me-  
noient la vie la plus scandaleuse, un simple  
Moine entreprit de réformer tant d'abus.  
Il rendit aux hommes par son exemple  
l'usage de la Raïson, qui leur avoit été in-  
terdit pendant tant de Siècles, & l'esprit  
humain enhardi par le recouvrement de sa  
liberté, étendit de tous côtés la sphère de  
ses connoissances.

### A R T I C L E III.

#### DE LA RELIGION SOUS LA REFORME.

JE NE CONSIDERERAI POINT l'Ou-  
vrage de la Réforme du côté de la Théolo-  
gie & de l'Histoire; les Dogmes de cette  
Religion, & les événemens qu'elle fit naî-  
tre, sont si connus que ce n'est pas la peine  
de

\* Lockelius, Annales de Brandebourg.





de les repeter. Une Révolution si grande & si singulière, qui changea presque tout le Systéme de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philosophiques.

LA RÉLIGION CATHOLIQUE, qui s'étoit élevée sur la ruine de celle des Juifs & des Payens, subsistoit depuis XV. Siècles: humble & douce sous les persécutions, mais fière après son Etablissement, elle persécuta à son tour. Tous les Chrétiens étoient soumis au Pape, qu'ils croyoient infallible; ce qui rendoit son pouvoir plus étendu que celui du Souverain le plus despotique. Un misérable Moine s'éleva contre une Puissance si solidement établie, & la moitié de l'Europe secoua le joug de Rome.

TOUTES LES RAISONS qui contribuèrent à ce grand changement extraordinaire, subsistant longtems avant qu'il vint à éclorre, préparoient d'avance les esprits à ce dénoûement. La Religion Chrétienne étoit si dégénérée, qu'on n'y reconnoissoit plus les Caractères de son Institution. Rien ne surpasseoit dans son origine la sainteté de sa Morale, mais la pente du Coeur humain à la corruption en pervertit bientôt l'usage. Ainsi les sources les plus pures du bien sont devenues des principes de toutes sortes



de maux pour les hommes. Cette Religion qui enseignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le feu. Les Prêtres des Autels dont la sainteté & la pauvreté devoit être le partage, menèrent une vie scandaleuse; ils acquirent des richesses, ils devinrent ambitieux, quelques-uns furent des Princes puissans. Le Pape, qui originairement relevoit des Empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire, & de les déposer, il fulmina des Excommunications, il mit des Royaumes en interdit, & il outragea prodigieusement les choses que, de quelque manière que ce fut, il falloit à la fin que le Monde se revoltât contre tant d'abus.

LA RELIGION changea ainsi que les mœurs, elle perdit de siècle en siècle la simplicité naturelle, & à force de fard, elle devint méconnoissable. Tout ce qu'on y ajouta, n'étoit que l'Ouvrage des hommes, il devoit périr comme eux. Au Concile de \* Nicée, la Divinité \*\* du Fils fut déclarée égale à celle du Père, &

\* 321.

\*\* Origène & St. Justin n'étoient pas de ce sentiment: le dernier dit dans son Dialogue p. 316. que la grandeur du Fils n'approche pas de celle du Père.



le St. Esprit annexe à ces deux personnes, forma la Trinité. On défendit aux Prêtres de se marier, par les Ordonnances du Concile de Tolède. \* Cependant ils ne se soumirent à la volonté de l'Eglise que dans le XIII. Siécle. Le Purgatoire prit naissance dans le VI. Siécle. Le Concile de Trente en fit un dogme. Le Culte des Images fut autorisé par le second Concile de Nicée, \*\* & la Transsubstantiation fut établie par les Pères du Concile de Trente. \*\*\* Les Ecoles de Théologie soutenoient déjà l'Infallibilité du Pape, depuis que les Evêchés de Rome & de Constantinople se trouvèrent en opposition. Quelques solitaires fondèrent des Ordres Religieux, & rendirent toute spéculative une vie, qui doit se passer en action pour le bien de la société; les Couvens se multiplièrent à l'infini, & une grande partie du Genre humain y fut enseveli. Enfin toutes sortes de supercheries s'inventèrent pour surprendre la bonne foi du Vulgaire; & les faux miracles devinrent presque communs.

CE N'ETOIT PAS cependant par ces changemens qui regardoient l'objet de la

H 4 foi,

\* Tenu l'année 400.

\*\* Tenu en 781.

\*\*\* 1645.



foi, que la Réforme pouvoit venir dans la Religion. Du nombre des gens qui pensent, la plupart tournent toute la sagacité de leur esprit du côté de l'interêt & de l'ambition; peu combinent des idées abstraites, & encore moins réfléchissent profondément sur des matières aussi importantes; & le peuple, la plus respectable, la plus nombreuse & la plus infortunée partie de la Société, fuit les impressions qu'on lui donne.

IL N'EN ÉTOIT pas ainsi du pouvoir tyrannique que le Clergé exerçoit sur les consciences; les Prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens & de leur liberté.

CET ESCLAVAGE qui s'appesantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures. L'homme le plus stupide, comme le plus spirituel, dès qu'il a de la sensibilité, s'aperçoit du mal qu'il souffre; tous tendent à leur bien-être, ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échape, & les vexations que tant de Peuples souffroient, auroient inmanquablement donné lieu à quelque réforme, si le Clergé Romain fortement agité par des dissensions intestines, n'eut enfin donné lui même le signal de la liberté, en arborant l'étendard de la révolte contre le Pape. Les Vaudois, les Wicléfites &



& les Hussites avoient déjà commencé à remuer, mais Luther & Calvin aussi audacieux, & nés dans des conjonctures plus favorables, consommèrent enfin ce grand Ouvrage.

LES AUGUSTINS étoient en possession du trafic des Indulgences, le Pape chargea les Dominicains de les prêcher; ce qui excita une querelle furieuse entre ces deux Ordres. Les Augustins déclamerent contre le Pape; Luther qui étoit de leur Ordre, attaqua avec véhémence les abus de l'Eglise, il arracha d'une main hardie une partie du bandeau de la superstition, il devint bientôt Chef de parti: & comme sa Doctrine depouilloit les Evêques de leurs Bénéfices, & les Couvens de leurs Richesses, les Souverains suivirent en foule ce nouveau Convertisseur.

LA RÉLIGION prit alors une forme nouvelle, & se rapprocha beaucoup de son ancienne simplicité. Ce n'est point ici le lieu d'examiner, s'il n'eût pas mieux valu lui laisser plus de pompe & d'extérieur pour qu'elle en imposât davantage au Peuple, qui n'est frappé, & ne juge que par les sens; il paroît qu'un Culte tout spirituel, & aussi nud que l'est celui des Protestans, n'est pas fait pour des hommes matériels.



teriels & grossiers, incapables de s'élever par la pensée à l'adoration des plus sublimes vérités.

LA RÉFORME fut utile au monde, & sur tout aux progrès de l'esprit humain. Les Protestans, obligés de réfléchir sur des matières de la foi, se dépouillèrent tout d'un coup des préjugés de l'Education, & se virent en liberté de se servir de leur raison, de ce guide qui est donné aux hommes pour les conduire, & dont au moins ils devroient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie. Les Catholiques vivement attaqués furent obligés de se défendre. Les Ecclésiastiques étudièrent, & ils sortirent de l'ignorance crasse & honteuse, dans laquelle ils croupissoient presque généralement.

S'IL N'Y AVOIT qu'une Religion dans le monde, elle seroit superbe & despotique sans retenuë; les Ecclésiastiques seroient auant de Tyrans, qui, exerçant leur sévérité sur le peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes. La Foi, l'Ambition & la Politique leur asserviroient l'Univers. A présent qu'il y en a plusieurs, aucune de ces Sectes ne sort, sans s'en repentir, des voyes de la modération. L'exemple de la Réforme est un frein qui empêche le

Pape



Pape de se livrer à son ambition, & il craint avec raison la défection de ses Membres, s'il abuse de son pouvoir; aussi devient-il sobre d'excommunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII. & le Royaume d'Angleterre. Le Clergé Catholique & Protestant, qui s'offre avec une disposition égale à la critique, est retenu des deux côtés à garder au moins une décence extérieure. Ainsi tout reste en équilibre. Heureux, si l'esprit de parti, le fanatisme, & un excès d'aveuglement, ne les précipitent jamais dans des guerres, dont la fureur est le partage, & que des Chrétiens ne devraient jamais se faire. En regardant la Religion simplement du côté de la Politique, il paroît que la Protestante est la plus convenable aux Républiques & aux Monarchies. Elle s'accorde le mieux avec cet esprit de liberté qui fait l'essence des premières. Car dans un Etat, où il faut des Négocians, des Laboureurs, des Artisans, des Soldats, des Sujets en un mot, il est sûr que des Citoyens qui font voeu de laisser périr l'espèce humaine, deviennent pernicieux.

DANS LES MONARCHIES la Religion Protestante, qui ne relève de personne, est entièrement soumise au Gouvernement; au lieu



lieu que la Catholique établit un Etat spirituel, tout puissant, fécond en complots & en artifices, dans l'Etat temporel du Prince; que les Prêtres qui dirigent les consciences, & qui n'ont de supérieur que le Pape, sont plus maîtres des Peuples, que le Souverain qui les gouverne, & que par une adresse à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le Pape s'est vû souvent en opposition avec des Souverains, sur des sujets qui n'étoient aucunement du ressort de l'Eglise.

DANS LE BRANDEBOURG, & dans la plûpart des Provinces d'Allemagne, le peuple portoit impatiemment le joug du Clergé Romain. C'étoit une Religion trop onereuse pour des païs aussi peu opulens. Le Purgatoire, la Messe des morts & des vivans, le Jubilé, les Annates, les Indulgences, les Péchés véniels & mortels, les Pénitences changées en Amendes pecuniaires, les Affaires matrimoniales, les Voeux, les Offrandes, étoient autant d'impôts que le Pape lévoit sur la crédulité, & qui lui donnoient des revenus aussi solides que le Mexique en fournit à l'Espagne. Ceux qui les payoient, étoient épuisés & mécontents. Il n'étoit donc pas même nécessaire d'employer l'évidence des argumens pour dispo-





disposer ces esprits à recevoir la Réforme ; ils crioient contre le Clergé qui les opprimoit : un homme vint, qui promit de les en délivrer, & ils le suivirent.

JOACHIM II. fut le premier Electeur qui embrassa la Religion Lutherienne. Sa Mère qui étoit une Princesse de Danne-marck, lui communiqua ses sentimens. Car la nouvelle Doctrine avoit pénétré en Dannemarck, avant que d'être reçue dans le Brandebourg. Le país suivit l'exemple du Prince, & tout le Brandebourg se fit Protestant. Matthieu Jagow, Evêque de Brandebourg, administra le Sacrement sous les deux espèces dans le Couvent des Moines noirs. Ce Couvent devint ensuite la Cathédrale de Berlin. Joachim II. se distingua dans le parti, tant par les Lettres de Controverse qu'il écrivit au Roi de Pologne, que par les discours éloquens, \* à ce que disent les Auteurs, que ce Prince prononça à la Diète d'Augsbourg en faveur des Protestans.

LA RÉFORME ne put point détruire toutes les erreurs : quoiqu'elle eut ouvert les yeux du Peuple sur une infinité de superstitions, il s'en conserva encore beaucoup d'autres ; tant la pente de l'esprit humain

\* Lockelius, Annales de Brandebourg.



humain pour l'erreur est inconcevable ! Luther, qui ne croyoit point au Purgatoire, admettoit les Revenans & les Démon dans son Système ; il soutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'exorcisa en lui jettant un Cornet d'encre à la tête. Il n'y avoit alors presque aucune Nation qui ne fut imbuë de pareils préjugés. La Cour, & à plus forte raison le peuple, avoient l'esprit rempli de Sortilèges, de Divinations, de Revenans & de Démon. En 1553. deux vieilles femmes passèrent par l'épreuve du feu pour se purger de l'accusation de forcellerie. La Cour avoit son Astrologue. L'un prédit à la naissance de Jean Sigismond, que ce Prince seroit heureux, à cause qu'au même tems on avoit découvert au Ciel une Etoile nouvelle dans la Constellation de Cassiopée. L'Astrologue n'avoit pas prédit cependant, que Jean Sigismond se feroit Réformé, pour gagner les Hollandois, dont les secours lui devinrent utiles dans la poursuite de ses droits sur le Duché de Clèves.

DEPUIS QUE le Schisme de Luther se paroit l'Eglise, les Papes & les Empereurs firent toutes sortes d'efforts pour amener les esprits à la réunion. Les Théologiens des deux partis tinrent des Conférences, tantôt



tantôt à Thorn, tantôt à Augsbourg. On agitoit les matières de Religion à toutes les Diètes de l'Empire, mais toutes ces tentatives furent inutiles. Il s'ensuivit enfin une Guerre cruelle & sanglante, qui s'appaïsa & se ranima à différentes reprises. L'ambition des Empereurs qui vouloient opprimer la Liberté des Princes & la Conscience des Peuples, l'alluma souvent. Mais la rivalité de la France & l'ambition de Gustave Adolphe, Roi de Suède, sauvèrent l'Allemagne & la Religion du Despotisme de la maison d'Autriche.

LES ELECTEURS de Brandebourg se conduisirent dans ces troubles avec sagesse. Ils furent moderés & tolerans. Frédéric-Guillaume, qui avoit acquis par la paix de Westphalie des Provinces qui lui donnoient des sujets Catholiques, ne les persecuta point; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ses Etats, & leur accorda des Synagogues.

FREDERIC I. fit quelque fois fermer les Eglises Catholiques, par répressailles des persecutions que l'Electeur Palatin fit souffrir à ses Sujets Protestans; mais le libre exercice de Religion fut toujours rendu aux Catholiques. Les Réformés essayèrent de persecuter les Lutheriens dans le Brandebourg.



debourg. Ils profitèrent des dispositions où le Roi étoit en leur faveur, pour établir des Prêtres Réformés dans les Villages où il y en avoit eu de Lutheriens. Ce qui prouve bien que la Religion ne détruit pas les Passions dans les hommes, & que les Gens d'Eglise, de quelque opinion qu'ils soyent, sont toujours prêts à opprimer leurs adversaires, quand ils se croyent les plus forts.

IL EST HONTEUX à l'esprit humain d'avouer qu'au commencement d'un Siècle aussi éclairé que l'est le XVIII. toutes sortes de superstitions ridicules se soient encore conservées. Les gens raisonnables, comme les esprits foibles, croyent encore aux Revenans. Je ne sai quelle tradition populaire portoit qu'un spectre blanc se faisoit voir à Berlin, toutes les fois qu'un Prince de la Maison devoit mourir. Le feu Roi fit faire & punir un malheureux qui avoit joué le Revenant; les esprits rebutés d'une aussi mauvaise reception ne se montrèrent plus, & le Public fut desabusé.

EN 1708. une femme qui avoit le malheur d'être vieille, fut brulée comme sorcière. Ces suites barbares de l'ignorance affectèrent vivement Thomafius, savant Professeur de Halle; il couvrit de ridicule les Juges & les procès de forcellerie, il sou-

tiat



tint des Theses publiques sur les causes physiques & naturelles des choses, & déclama si fort qu'on eut honte de continuer l'usage de ces procès : & depuis lui le Sexe put vieillir & mourir en paix.

DE TOUS LES SAVANS qui ont illustré l'Allemagne, Leibnitz & Thomafius rendirent les plus grands services à l'esprit humain, ils enseignèrent les routes par lesquelles la Raison doit se conduire pour parvenir à la vérité. Ils combattirent les préjugés de toute espèce, ils en appellèrent dans tous leurs Ouvrages à l'analogie, & à l'expérience, qui sont les deux Béquilles avec lesquelles nous nous traînons dans la carrière du raisonnement, & ils firent nombre de Disciples.

LES RÉFORMÉS devinrent plus pacifiques sous le Règne de Frédéric-Guillaume, & les querelles de Religion cessèrent. Les Lutheriens profitèrent de ce calme. Francke, Ministre de leur parti établit par son industrie un Collège à Halle, où se formoient de jeunes Théologiens, & dont sortirent dans la suite des essains de Prêtres, qui formèrent une Secte de Lutheriens rigides, auxquels il ne manquoit que le Tombeau de Paris, & un Abbé Bécherand, pour gambader dessus. Ce sont des Jansenistes



Protestans, qui se distinguent des autres par leurs rigidités mystiques. Depuis parurent toutes sortes de Quakers, les Zinzendorffiens, les Gichteliens, Sectes plus ridicules les unes que les autres, qui, outrant les \* principes de la primitive Eglise, tombèrent dans des abus criminels.

TOUTES CES SECTES vivent ici en paix, & contribuent également au bonheur de l'Etat, il n'y a aucune Religion qui sur le sujet de la Morale s'écarte beaucoup des autres; ainsi elles peuvent être toutes égales au Gouvernement, qui conséquemment laisse à un chacun la liberté d'aller au Ciel par quel chemin il lui plaît. Qu'il soit bon Citoyen, c'est tout ce qu'on lui demande.

LE FAUX ZÈLE est un Tyran qui dépouille les Provinces. La Tolérance est une tendre Mère qui les rend florissantes.

\* La Communauté des Biens, & l'égalité des Conditions. On dit même qu'ils usent également des femmes dans leurs Assemblées.





DISSERTATION  
SUR LES  
RAISONS  
D'ÉTABLIR OU D'ABROGER  
LES LOIX.

**C**eux qui veulent acquérir une connoissance exacte de la manière dont il faut établir ou abroger les Loix, ne la peuvent puiser que dans l'Histoire. Nous y voyons que toutes les Nations ont eü des Loix particulières; que ces Loix ont été établies successivement; & qu'il a falü toujours beaucoup de tems aux hommes pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Nous y voyons que les Législateurs, dont les Loix ont subsisté le plus long-tems, ont été ceux qui ont eu pour but le Bonheur Public, & qui ont le mieux connu le Génie du Peuple dont ils régloient le Gouvernement.

CE SONT CES Considérations qui nous obligent d'entrer ici en quelques détails sur l'Histoire même des Loix; & sur la manière dont elles se sont établies dans les Païs les plus policés.



IL PAROIT probable que les Pères de Famille ont été les premiers Législateurs. Le besoin d'établir l'ordre dans leurs Maisons, les obligea sans doute à faire les Loix Domestiques. Depuis ces premiers tems, & lorsque les Hommes commencerent à se rassembler dans des Villes, les Loix de ces Jurisdictions particulières se trouvèrent insuffisantes pour une Société plus nombreuse.

LA MALICE du Coeur humain, qui semble engourdie dans la solitude, se ranime dans le grand-monde : & si le Commerce des Hommes, qui assortit les caractères les plus ressemblans, fournit des Compagnons aux gens vertueux ; il donne également des Complices aux Scélérats.

LES DÉSORDRES s'accrurent dans les Villes ; de nouveaux vices prirent naissance ; & les Pères de Famille, comme les plus intéressés à les réprimer, convinrent pour leur sûreté de s'opposer à ce débordement. On publia donc des Loix ; & l'on créa des Magistrats pour les faire observer : tant est grande la dépravation du Coeur humain, que pour vivre en paix & heureux, on fut obligé de l'y contraindre par la puissance des Loix.





LES premières Loix ne parerent qu'aux grands Inconvéniens : les Civiles régloient le Culte des Dieux , le partage des Terres, les Contrac̄ts de mariage & les successions : les Loix criminelles n'étoient rigoureuses que pour les crimes dont on redoutoit le plus les effets : & ensuite à mesure qu'il survenoit des Inconvéniens inattendus, de nouveaux désordres donnoient naissance à de nouvelles Loix.

DE L'UNION des Villes se formerent des Républiques ; & par la pente que toutes les choses humaines ont à la vicissitude, leur Gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la Démocratie, le Peuple passoit à l'Aristocratie, à laquelle il substituoit même le Gouvernement Monarchique : ce qui arrivoit en deux manières ; ou lorsque le Peuple mettoit sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses Citoyens ; ou lorsque par artifice quelque ambitieux usurpoit le souverain Pouvoir. Il est peu d'Etats qui n'aient pas essayé de ces différens Gouvernemens ; mais tous eurent des Loix différentes.

OSIRIS est le premier Legislateur dont l'Histoire profane fasse mention ; il étoit Roi d'Egypte, & il y établit ses Loix : les Souverains même y étoient soumis : ces

Hérodote, Diodore de Sicile.

I 3 Loix,



Loix, qui régloient le Gouvernement du Roïaume, s'étendoient sur la conduite des Particuliers.

LES ROIS n'acquéroient l'Amour de leur Peuple qu'autant qu'ils s'y conformoient. Osiris \* institua trente Juges, dont le Chef portoit au cou la figure de la Verité pendüe à une chaîne d'Or; c'étoit obtenir gain de cause que d'être touché par cette figure.

OSIRIS régla le culte des Dieux, le partage des Terres, la distinction des Conditions: il ne voulut point qu'il y eut prise de Corps contre le Débiteur; toute séduction de Rhétorique étoit bannie des Plaidoiers: les Egyptiens engagoient les Cadavres de leurs Pères; ils les dépofoient chez leurs Créanciers pour nantissement; & c'étoit une infamie que de ne pas les dégager avant leur mort. Ce Legislatteur crut que ce n'étoit pas assez de punir les Hommes pendant leur Vie, il établit un Tribunal qui les jugeoit après leur mort; afin que la flétrissure, attachée à leur condamnation, servit d'aiguillon pour animer les vivans à la Vertu.

Rollin,  
Histo-  
re an-  
cienne.

APRÈS LES LOIX des Egyptiens, celles des Crétois sont les plus anciennes: Minos fut

\* Quelques Auteurs v ajoutent Isis.



fût leur Legislatteur ; il se disoit Fils de Jupiter & assuroit avoir reçu ces Loix de son Père , afin de les rendre plus respectables.

LYCURGUE , Roi de Lacedemone , fit usage des Loix de Minos , auxquelles il en ajouta quelques unes d'Osiris , qu'il recueillit lui même dans un Voïage qu'il fit en Egypte : il bannit de sa République l'Or , l'Argent , toute sorte de Monnoies & les Arts superflus ; il partagea également les Terres entre les Citoyens. Plutarque.

CE LÉGISLATEUR , qui avoit intention de former des Guerriers , ne voulût point qu'aucune espèce de passion pût énerver leur courage ; il permit pour cet effet la communauté des femmes entre les Citoyens , ce qui peuploit l'Etat sans attacher trop les Particuliers aux liens doux & tendres du mariage : tous les enfans étoient élevés aux frais du Public : lorsque les Parens pouvoient prouver que leurs enfans étoient nés mal sains , il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue pensoit qu'un Homme , qui n'étoit pas en état de porter les Armes , ne méritoit pas la Vie.

IL RÉGLA que les Ilotes , espèce d'Esclaves , cultiveroient les Terres ; & que les Spartiates ne s'occuperoient qu'aux



Exercices qui les rendoient propres à la Guerre.

LA JEUNESSE des deux sexes luttoit ; ils faisoient leurs Exercices tout nus, en place publique.

LEURS REPAS étoient réglés, où sans distinction des états, tous les Citoyens mangeoient ensemble.

IL ÉTOIT défendu aux Etrangers de s'arrêter à Sparte ; afin que leurs moeurs ne corrompissent pas celles que Lycurgue avoit introduites.

ON NE PUNISSOIT que les Voleurs maladroits : Lycurgue avoit intention de former une République militaire, & il y réussit.

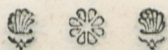
Plutarque -  
Vie de  
Solon,  
Remarques  
de Dacier.

\* DRACON fut à la vérité le premier Législateur des Atheniens ; mais ses Loix étoient si rigoureuses, qu'on disoit qu'elles étoient écrites plutôt avec du sang qu'avec de l'encre.

NOUS AVONS vû comme les Loix s'établirent en Egypte & à Sparte : voions maintenant comme elles furent réformées à Athènes.

LES

- Dracon infligeoit punition de mort contre les plus petites fautes : il alla jusqu'à faire le Procès aux choses inanimées ; une Statue, par exemple, qui en tombant avoit écrasé quelqu'un, étoit bannie de la Ville.



LES DÉSORDRES qui régnerent dans l'Attique, & les suites funestes qu'ils présageoient, firent qu'on eut recours à un Sage qui pouvoit seul réformer tant d'abus. Les Pauvres qui souffroient, à cause de leurs Dettes, des vexations cruelles de la part des Riches, songerent à se choisir un Chef qui les délivrât de la Tyrannie des Créanciers.

DANS CES dissensions, Solon fut nommé Archonte & Arbitre Souverain, du contentement de tout le monde : les Riches, dit Plutarque, l'agrèerent volontiers comme Riche, & les Pauvres, comme Homme de bien.

SOLON DÉCHARGEA les Débiteurs ; il accorda aux Citoïens la liberté de tester.

IL PERMIT aux Femmes, qui avoient des Maris impuissans, d'en choisir d'autres parmi leurs Parens.

CES LOIX imposoient des châtimens à l'oïfveté : elles absolvoient ceux qui tuoient un adultère ; elles défendoient de confier la Tutelle des enfans à leurs plus proches Héritiers.

CEUX qui avoient crevé l'oeil à un Borgne, étoient condamnés à perdre les deux yeux : les Débauchés n'osoient point parler dans les Assemblées du Peuple.



**SOLOMON** NE FIT aucune Loi contre le Parricide : ce crime lui paroïssoit inotii : il pensoit que c'eut été l'enseigner plutôt que de le défendre.

**Moreri** **IL VOULUT** que ses Loix fussent déposées dans l'Aréopage : ce Conseil fondé par **Dictio-** Cécrops, qui au commencement avoit été **naire,** composé de trente Sages, augmenta jusqu'à **Rollin,** cinq cens : l'Aréopage tenoit ses Séances de **Plutar-** nuit ; les Avocats y plaidoient les Causes **que.** simplement, il leur étoit défendu d'exciter les passions.

**LES LOIX** d'Athènes passèrent ensuite à Rome : mais comme les Loix de cet Empire devinrent celles de tous les Peuples qu'il conquit, il sera nécessaire de nous étendre davantage sur leur sujet.

**Tite** **ROMULUS** fut le Fondateur & le premier **Live,** Législateur de Rome ; voici le peu qui nous **Plutar-** reste des Loix de ce Prince. **que,**

**Cicé-** **IL VOULOIT** que les Rois eussent une **ron.** Autorité Souveraine dans les affaires de Justice & de Religion ; qu'on n'ajoutât point foi aux Fables qu'on rapporte des Dieux ; qu'on eut d'eux des sentimens saint & religieux, en n'attribuant rien de deshonnête à des Natures bienheureuses. Plutarque ajoute, que c'est une Impiété de croire que la Divinité prenne plaisir aux attraits d'une Beauté



Beauté mortelle. Ce Roi si peu superstitieux, ordonna cependant qu'on n'entreprit rien, sans avoir préalablement consulté les Augures.

ROMULUS plaça les Patriciens dans le Sénat ; les Plébeïens dans les Tribus ; & il ne comptoit pour rien les Esclaves dans sa République.

LES MARIs avoient le droit de punir de mort leurs femmes, lorsqu'elles étoient convaincues d'adultère ou d'ivrognerie.

LA PUISSANCE des Pères sur leurs Enfants n'avoit point de bornes : il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissoient monstrueux : on punissoit les Parricides de mort : un Patron, qui faudoit son Client, étoit en abomination : une Belle-Fille qui battoit son Père, étoit abandonnée à la Vengeance des Dieux Pénates. Romulus voulut que les Murailles des Villes fussent sacrées ; & il tua son Frère Remus, pour avoir transgressé cette Loi en sautant par dessus les Murs de la Ville qu'il élevoit.

CE PRINCE établit des Asiles ; il y en avoit entre autres auprès de la Roche Tarpéenne.

A CES LOIX de Romulus, Numa en ajouta de nouvelles. Comme ce Prince étoit fort

Plutarque  
Vie de  
Numa.



fort pieux, & que sa Religion étoit épurée, il défendit que personne ne donnât aux Dieux la figure humaine, ou celle de quelque Bête. De là vint que les CLX. premières Années depuis la Fondation de Rome, il n'y eut point d'Images dans les Temples

Danet,  
Dictionnaire  
des Antiquités.

TULLUS HOSTILIUS, afin d'exciter le Peuple à la multiplication de l'espece, voulut que, lorsqu'une femme accouchoit de trois Enfans à la fois, il fussent nourris aux dépens du Public, jusqu'à l'âge de puberté.

NOUS REMARQUONS parmi les Loix de Tarquin, qu'il obligea chaque Citoyen de donner au Roi le dénombrement de tous ses Biens, au risque d'être puni s'il y manquoit; qu'il regla les Dons que chacun devoit faire aux Temples; & qu'entre autres il permit que les Esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les Tribus de la Ville; les Loix de ce Prince furent favorables aux Débiteurs.

TELLES SONT les principales Loix que les Romains reçurent de leurs Rois. Sextus Papirius les recueillit toutes; & elles prirent de lui le nom de Code Papirien.

LA





LA PLÛPART de ces Loix, faites pour un Etat Monarchique, furent abolies par l'expulsion des Rois.

VALERIUS PUBLICOLA, Collègue de Brutus dans le Consulat, un des Instrumens de la liberté dont Rome jouissoit; ce Consul, si favorable au Peuple, publia de nouvelles Loix, propres au genre de Gouvernement qu'il venoit d'établir.

CES LOIX permettoient d'appeller au Peuple des Jugemens des Magistrats, & défendoient, sous peine de mort, d'accepter des Charges sans son aveu. Publicola diminua les Tailles, & autorisa le meurtre des Citoyens qui aspiroient à la Tyrannie.

CE NE FUT qu'après lui que s'établirent les Usures; les Grands de Rome les portèrent jusqu'au Denier Huit: si le Débiteur ne pouvoit acquitter sa dette; il étoit trainé en Prison, & réduit à l'Esclavage, lui & toute sa Famille: la dureté de cette Loi parut insupportable aux Plébéiens, qui en étoient souvent les Victimes: ils murmurèrent contre les Consuls: le Sénat se montra inflexible, & le Peuple, irrité de plus en plus, se retira au Mont sacré; de là il traita d'égal avec les Sénateurs, & il ne rentra à Rome, qu'à condition qu'on abolit ses Dettes, & que l'on créât des Magistrats,

Tite,  
Live,  
Livr. II.  
Echard.  
Ch. II.  
Tacite,  
Anna-  
les.



gistrats, qui par la charge de Tribuns seroient autorisés à soutenir ses Droits : ces Tribuns réduisirent l'Usure au Denier Seize ; & enfin elle fut tout à fait abolie pour un tems.

LES DEUX Ordres qui composoient la République Romaine formoient sans cesse des desseins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres : de là naquirent les défiances & les jalousies : quelques séditieux, qui flattoient le Peuple, outroient ses prétentions ; & quelques jeunes Sénateurs, nés avec des passions vives & avec beaucoup d'orgueil, rendoient les résolutions du Senat souvent trop sévères.

LA LOI AGRAIRE sur le partage des Terres conquises, divisa plus d'une fois la République : il en fut question l'année CCLXVII. de sa Fondation. Ces dissensions auxquelles le Senat faisoit diversion par quelques guerres, mais qui se réveilloient toujours, continuerent jusqu'en l'année CCC.

Tite  
Live,  
Liv. III.

ROME RECONNUT enfin la nécessité d'avoir recours à des Loix, qui pussent satisfaire les deux Partis : on envoya à Athènes Posthumius Albus, Antonius Manlius, & Sulpitius Camerinus, pour y compiler les Loix de Solon : ces Ambassadeurs à leur



leur retour furent mis au nombre des Decenvirs ; ils rédigerent ces Loix, qui furent approuvées du Sénat par un Arrêt, & du Peuple par un Plébiscit : on les fit graver sur dix Tables de Cuivre ; & l'année d'après on en y ajouta encore deux autres : ce qui forma un Corps de Loix, si connu sous le nom de celui des Douze Tables.

LES LOIX limitoient la Puissance Paternelle ; elles infligeoient des punitions aux Tuteurs qui fraudoient leurs Pupilles ; elles permettoient de léguer son Bien à qui l'on voudroit : les Triumvirs ordonnerent depuis que les Testateurs seroient obligés de laisser le quart de leur Bien à leurs Héritiers ; & c'est l'origine de ce que nous appellons *la légitime*. \*

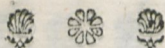
Danet  
Dictionnaire  
des Antiquités  
Romaines

LES ENFANS posthumes, nés dix mois après la mort de leurs Pères, étoient déclarés légitimes ; l'Empereur Adrien étendit ce Privilège jusqu'à l'onzième mois.

LE DIVORCE, jusqu'alors inconnu des Romains, n'eut force de Loi que par celles des Douze Tables : il y avoit des peines infligées contre les Injures d'effet, de paroles & par écrit.

L'IN-

\* Il n'y avoit que deux sortes d'Héritiers ab intestat, les Enfans, & les Parens Masculins.



L'INTENTION seule de Parricide étoit punie de mort.

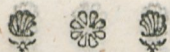
LES CITOIENS étoient autorisés à tuer les Voleurs armés, ou qui entroient de nuit dans leur Maison.

TOUT FAUX Témoin devoit être précipité de la Roche Tarpétienne. En matières criminelles, l'Accusateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit l'Accusation, qu'il signoit; & l'Accusé avoit trois jours pour y répondre. \* S'il se trouvoit que l'Accusateur eut calomnié l'Accusé; il étoit puni des mêmes peines que méritoit le crime dont il l'avoit chargé.

VOILA EN substance ce que contenoient les Loix des Douze Tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes Loix: l'Egypte, la Grèce, & tout ce qu'elle connoissoit de plus parfait, y avoient contribué: ces Loix si équitables & si justes ne resserroient la Liberté des Citoyens, que dans les cas, où l'abus qu'ils en pouvoient faire, auroit nui au repos des Familles & à la sûreté de la République.

L'AUTORITÉ du Sénat, sans cesse en opposition avec celle du Peuple; l'ambition outrée des Grands; les prétentions des Plébé-

\* L'Accusé comparoissoit en Suppliant deuant la Magistrat avec ses Parens & ses Cliens



Plébéiens qui s'accroissoient chaque jour, & beaucoup d'autres raisons, qui sont proprement du ressort de l'Histoire, causerent de nouveau des Orages violens : les Gracques & les Saturninus publierent quelques Loix séditieuses : pendant les troubles des Guerres civiles, on vit un nombre d'Ordonnances que les événemens faisoient paroître, & disparoitre. Sylla abolit les anciennes Loix, & en établit de nouvelles que Lepidus détruisit ; la corruption des mœurs qui augmentoit avec ces dissensions domestiques, donna lieu à la multiplication des Loix à l'infini. Pompée élu pour réformer ces Loix, en publia quelques unes qui périrent avec lui. Pendant vingt-cinq ans de Guerres civiles & de Troubles, il n'y eut ni Droit, ni Coutume, ni Justice ; & tout demeura dans cette confusion jusqu'au règne d'Auguste ; qui sous son sixième Consulat rétablit les anciennes Loix, & annulla toutes celles qui avoient pris naissance pendant les désordres de la République.

L'EMPEREUR Justinien remédia enfin à la confusion que la multiplicité des Loix apportoit à la Jurisprudence ; & il ordonna à son Chancelier Tribonien de composer un Corps de Droit parfait : celui-ci le réduisit en trois Volumes qui nous sont re-



stés : savoir, le Digeste, qui contient les Opinions des plus célèbres Jurisconsultes ; le Code, qui renferme les Constitutions des Empereurs ; & les Instituts, qui forment un Abregé du Droit Romain.

CES LOIX se sont trouvées si admirables, qu'après la destruction de l'Empire, elle ont été embrassées par les Peuples les plus policés, qui en ont fait la base de leur Jurisprudence.

Daniel. LES ROMAINS avoient apporté leurs  
Histo- Loix dans les Païs de leurs Conquêtes ; les  
re de France. Gaules les reçurent, lorsque Jules César,  
qui les subjuga, en fit une Province de  
l'Empire.

PENDANT le cinquième Siècle après le démembrement de la Monarchie Romaine, les Peuples du Nord inonderent une partie de l'Europe : ces différentes Nations Barbares introduisirent chez leurs Ennemis vaincus leurs Loix & leurs Coûtumes : les Gaules furent envahies par les Visigoths, les Bourguignons & les Francs.

En 487- GLOVIS CRÛT faire grace à ses nouve-  
selon aux sujets en leur laissant l'option des Loix  
Daniel. du Vainqueur, ou de celles du Vaincu : il  
publia la Loi Salique ; & sous les Regnes de  
ses Successeurs, on créa souvent de nouvel-  
les Loix. Hénault, Gondobaud, Roi de Bourgogne,  
Abregé fit



fit une Ordonnance, par laquelle il défer-  
le Duel à ceux qui ne voudront pas s'en  
tenir au serment. Chro-  
nologi-  
que.

ANCIENNEMENT les Seigneurs avoient  
le Droit de juger souverainement & sans  
appel.

SOUS LE RÉGNE de Louis le Gros, De  
Thou.  
s'établit la Justice supérieure & Royale en  
France : nous voions depuis que Charles IX.  
avoit intention de réformer la Justice &  
d'abrèger les Procédures ; c'est ce qui pa-  
roit par l'Ordonnance de Moulins. Il est  
à remarquer que des Loix si sages furent  
publiées dans des tems de troubles ; mais,  
dit le Président Hénault, le Chancelier de  
l'Hôpital veilloit pour le salut de la Patrie.  
Ce fut enfin Louis XIV. qui fit rédiger tou-  
tes les Loix, depuis Clovis jusques à lui,  
dans un Corps qu'on appella de son nom  
le Code Louis.

LES BRETONS, que les Romains sub-  
juguerent, de même que les Gaulois, re-  
çurent également les Loix de leurs Con-  
querans. Rapin  
Thoi-  
ras, In-  
trodu-  
ction.

AVANT D'ÊTRE assujettis, ces Peuples  
étoient gouvernés par des Druides, dont les  
maximes avoient force de Loix.

LES PÈRES de Famille chez ces Peuples  
avoient droit de Vie & de Mort sur leurs

K 2 Fem-



Femmes; & leur Enfans; tout Commerce étranger leur étoit défendu: ils égorgoient les Prifonniers de Guerre, & en faisoient un sacrifice aux Dieux.

LES ROMAINS maintinrent leur Puissance & leurs Loix chez ces Insulaires, jusqu'à l'Empire de Honorius, qui rendit aux Anglois leur liberté, l'An CCCCX. par un acte solemnel.

LES \* PICTES, alliés avec les Ecoissois, les attaquèrent ensuite: les Bretons, foiblement secourus des Romains, & toujours battus par leurs Ennemis, eurent recours aux Saxons; ceux-ci subjuguèrent toute l'Isle après une Guerre de 150. Ans; & de leurs Auxiliaires, ils devinrent leurs Maitres.

Selon  
Brand.

LES ANGIO-SAXONS introduisirent dans la grande Bretagne leurs Loix; les mêmes qui se pratiquoient anciennement en Allemagne: ils partagèrent l'Angleterre en sept Roiaumes, qui se gouvernoient séparément: ils avoient tous des Assemblées \*\* générales, composées des Grands, du Peuple & de l'Ordre des Païsans: la forme de ce Gouverne-

- \* Peuples venus du Mecklenbourg.
- \*\* Ces Assemblées s'appelloient *Wittenagemot*, ou Conseil des Sages; dont le Gouvernement prit le nom d'Heptarchie.





vernement, qui étoit ensemble Monarchique, Aristocratique, & Démocratique, s'est conservée jusqu'à nos jours; l'Autorité se trouve encore partagée entre le Roi, la Chambre des Seigneurs & celle des Communes.

ALFRED LE GRAND donna à l'Angleterre les premières Loix, réduites en Corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce Prince fut inexorable envers les Magistrats convaincus de corruption: l'Histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante Juges qui avoient prévariqué.

SELON LE CODE d'Alfred le grand, tout Anglois accusé de quelque crime devoit être jugé par ses Pairs, & la Nation conserve encore ce Privilège.

L'ANGLETERRE prit une nouvelle forme par la Conquête qu'en fit \* Guillaume Duc de Normandie: ce Conquérant érigea de nouvelles Cours Souveraines; dont celle de l'Echiquier subsiste encore: ces Tribunaux suivoient la Personne du Roy: il sépara la Jurisdiction ecclésiastique de la civile: & de ses Loix qu'il fit publier en Langue Normande, la plus sévère étoit l'Interdiction de la Chasse, sous peine de mutilation, ou de mort même.

K 3 DEPUIS

\* Couronné à Londres en 1066.

Rapin  
Thoi-  
ras, en  
890.



DEPUIS GUILLAUME le Conquérant, les Rois ses Successeurs firent différentes Chartres.

En 1100. HENRI I. dit Beauclerc, permit aux Héritiers Nobles de prendre possession des Successions qui leur retomboient, sans rien paier au Souverain ; il permit même à la Noblesse de se marier, sans le consentement du Prince.

En 1136. NOUS VOIONS encore que le Roi Etienne donna une Chartre, par laquelle il reconnoit tenir son Pouvoir du Peuple & du Clergé ; qui confirme les Prérogatives de l'Eglise, & abolit les Loix rigoureuses de Guillaume le Conquérant.

Rapin Thoïras Liv. VIII. ENSUITE Jean Sans-Terre accorda à ses sujets la Chartre, dite la Grande-Chartre : elle consiste en LXII. Articles.

LES ARTICLES principaux régient la façon de relever les Fiefs ; le partage des Veuves, en défendant de les contraindre à convoler en secondes Nôces : elle les oblige sous caution à ne se point remarier sans la permission de leur Seigneur fuserain : ces Loix établissent les Cours de Justice dans des Lieux stables ; elles défendent au Parlement de lever des Impôts, sans le consentement des Communes, à moins que ce ne soit pour racheter la Personne du Roi, ou afin de



de faire son fils Chevalier, ou pour doter sa fille; elles ordonnent de n'emprisonner, de ne déposséder, ni de ne faire mourir personne, sans que ses Pairs l'ayent jugé selon les Loix du Royaume; & de plus le Roi s'engage à ne vendre ni refuser la Justice à personne.

LES LOIX de Westminster, qu'Edouard I. publia, n'étoient qu'un renouvellement de la grande Chartre; excepté qu'il défendit l'acquisition des Terres aux gens de main morte, & qu'il bannit les Juifs du Royaume.

En  
1275.

QUOIQUE l'Angleterre ait beaucoup de sages Loix, c'est peut-être le País de l'Europe où elles sont le moins en vigueur. Rapin Thoiras remarque très bien par un vice du Gouvernement, le pouvoir du Roi se trouve sans cesse en opposition avec celui du Parlement; qu'ils s'observent mutuellement, soit pour conserver leur Autorité, soit pour l'étendre; ce qui distrait, & le Roi, & les représentans de la Nation, du soin qu'ils devroient employer au maintien de la Justice; & ce Gouvernement turbulent & orageux change sans cesse ses Loix par Acte de Parlement, selon que les événemens l'y obligent; d'où il s'ensuit que l'Angleterre est dans le cas d'avoir plus

sup

K 4

besoin



besoin de réforme dans sa Jurisprudence qu'aucun autre Royaume.

IL NE NOUS reste qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçûmes les Loix Romaines, lorsque ces Peuples conquîrent la Germanie, & nous les conservâmes, parce que les Empereurs abandonnant l'Italie transporterent chez nous le siège de leur Empire : cependant il n'est aucun Cercle, aucune Principauté, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait un Droit Coutumier différent, & ces droits, par la longueur du tems, se sont acquis force de Loix.

APRÈS AVOIR exposé la maniere dont les Loix se sont établies chez la plûpart des Peuples policés, nous remarquerons que dans tous les Pais où elles ont été introduites du consentement des Citoyens, c'étoit le besoin qui les y fit recevoir; & que dans les Pais subjugués, c'étoient les Loix des Conquérens qui devenoient celles des Conquis; mais qu'également partout elles ont été augmentées successivement. Si l'on est étonné de voir au premier coup d'oeil, que les Peuples puissent être gouvernés par tant de Loix différentes; on peut revenir de sa surprise, en observant que pour l'essentiel des Loix elles se trouvent à peu près les mêmes, j'entens celles qui,



qui, pour le maintien de la Société, punif-  
sent les crimes.

NOUS OBSERVONS encore, en exami-  
nant la conduite des plus sages Législateurs ;  
que les Loix doivent être adaptées au genre  
du Gouvernement & au génie de la Nation  
qui les doit recevoir ; que les meilleurs  
Législateurs ont eû pour but la Félicité  
Publique, & qu'en général toutes les Loix,  
qui sont les plus conformés à l'Equité Na-  
turelle, à quelques exceptions près, sont  
les meilleurs.

COMME LICURGUE trouva un Peuple  
ambitieux, il lui donna des Loix plus pro-  
pres à faire des Guerriers que des Citoyens ;  
& s'il bannit l'Or de sa République, c'étoit  
parce que l'Interêt est de tous les Vices celui  
qui est le plus opposé à la gloire.

SOLON disoit de lui-même, qu'il Plutar-  
que,  
Vie de  
Solon.  
n'avoit pas donné aux Atheniens les Loix  
les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils  
fussent capables de recevoir : ce Législateur  
considéra non seulement le génie de ce  
Peuple, mais aussi la situation d'Athènes  
qui étoit aux bords de la mer : par cette  
raison, il infligea des peines pour l'oisi-  
veté, il encouragea l'Industrie, & il ne  
défendit point l'Or & l'Argent, prévo-  
yant que sa République ne pouvoit devenir



grande ni puissante, que par un Commerce florissant.

IL FAUT BIEN que les Loix s'accordent avec les génies des Nations, où il ne faut point espérer qu'elles subsistent: le Peuple Romain vouloit la Démocratie, tout ce qui pouvoit altérer cette forme de Gouvernement, lui étoit odieux: de là vint qu'il y eut tant de Séditions pour faire passer la Loi Agraire, le Peuple se flattant que, par le partage des Terres, il rétablirait une sorte d'égalité dans les fortunes des Citoyens: de là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des Dettes; parce que les Créanciers qui étoient les Grands, traitoient les Plébiens avec inhumanité; & que rien ne rend plus odieuse la différence des Conditions, que la Tyrannie que les Riches exercent impunément sur les Misérables.

ON TROUVE trois sortes de Loix dans tous les Païs; à sçavoir, celles qui tiennent à la Politique, & qui établissent le Gouvernement; celles qui tiennent aux Mœurs & qui punissent les Criminels; & enfin les Loix civiles, qui régulent les Successions, les Tutelles, les Usures & les Contracés. Les Législateurs, qui établissent des Loix dans des Monarchies, sont ordinairement eux-mêmes Souve-



Souverains : si leurs Loix sont douces & équitables , elles se soutiennent d'elles-mêmes ; tous les Particuliers y trouvent leur avantage : si elles sont dures & tyranniques, elles seront bientôt abolies ; parce qu'il faut les maintenir par la violence , & que le Tyran est seul contre tout un Peuple , qui n'a de désir que de les supprimer.

DANS PLUSIEURS Républiques , où des Particuliers ont été Législateurs ; leurs Loix n'ont réussi qu'autant qu'elles ont pu établir un juste équilibre entre le Pouvoir du Gouvernement & la Liberté des Citoyens.

IL N'EST que les Loix qui regardent les Mœurs sur lesquelles les Legislatteurs conviennent en général du même principe ; excepté qu'ils se sont plus roidis contre un crime que contre un autre : & cela sans doute , pour avoir connu les Vices auxquels la Nation avoit le plus de penchant.

COMME LES LOIX sont des digues qu'on oppose au débordement des Vices, il faut qu'elles se fassent respecter par la terreur des Peines ; mais il n'en est pas moins vrai que les Legislatteurs , qui ont le moins aggravé les chatimens , sont au moins les plus humains , s'ils ne sont pas les plus rigides.

LES



LES LOIX civiles sont celles qui diffèrent le plus entre elles : ceux qui les ont établies, ont trouvé certains Usages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont osé abolir sans choquer les préjugés de la Nation, ils ont respecté la Coutume, qui les fait regarder comme bonnes; & ils ont adopté ces Usages, quoiqu'ils ne soient pas équitables, purement en faveur de leur Antiquité.

QUICONQUE s'est donné la peine d'examiner les Loix avec un esprit philosophique, en aura sans doute trouvé beaucoup, qui d'abord paroissent contraires à l'Équité naturelle, & qui cependant ne le sont pas: je me contente de citer le Droit de Primogéniture; il paroît que rien n'est plus juste que de partager la Succession paternelle en portions égales entre tous les enfans: cependant l'expérience prouve que les plus puissans Héritages subdivisés en beaucoup de parties, réduisent avec le tems des Familles opulentes à l'indigence; ce qui a fait que des Pères ont mieux aimé deshériter leurs Cadets; que de préparer à leur Maison une décadence certaine; & par la même raison des Loix, qui paroissent gênantes & dures à quelques Particuliers, n'en sont pas moins sages, dès qu'elles tendent





dent à l'avantage de la Société entière. C'est un tout, auquel un Législateur éclairé sacrifiera constamment les parties.

LES LOIX qui regardent les Débiteurs, sont sans contredit celles qui exigent le plus de circonspection & de prudence, de la part de ceux qui les publient : si ces Loix favorisent les Créanciers, la condition des Débiteurs devient trop dure ; un malheureux hasard peut ruiner à jamais leur fortune : si au contraire cette Loi leur est avantageuse, elle altère la confiance publique, en infirmant des Contrâcts, qui sont fondés sur la bonne-foi.

CE JUSTE MILIEU, qui, en maintenant la validité des Contrâcts, n'opprime pas les Débiteurs insolubles, me paroît la Pierre philosophale de la Jurisprudence.

NOUS NE NOUS étendrons pas davantage sur cet Article ; la nature de cet Ouvrage ne nous permet point d'entrer dans un plus grand détail : nous nous bornons aux réflexions générales.

UN CORPS de Loix parfaites seroit le Chef-d'oeuvre de l'Esprit humain, dans ce qui regarde la Politique du Gouvernement ; on y remarqueroit une unité de dessein, & des règles si exactes & si proportionnées, qu'un Etat conduit par ces Loix ressembleroit



roit à une Montre, dont tous les ressorts ont été faits pour un même but ; on y trouveroit une connoissance profonde du Coeur humain, & du Génie de la Nation ; les chatimens seroient tempérés, de sorte qu'en maintenant les bonnes Mœurs, ils ne seroient ni legers ni rigoureux : des Ordonnances claires & précises ne donneroient jamais lieu au litige : elles consisteroient dans un choix exquis de tout ce que les Loix civiles ont eu de meilleur, & dans une application ingénieuse & simple de ces Loix aux Usages de la Nation : tout seroit prévu, tout seroit combiné, & rien ne seroit sujet à des inconveniens : mais les choses parfaites ne font pas du ressort de l'Humanité.

LES PEUPLES auroient lieu d'être satisfaits, si les Legislatateurs se mettoient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit, où étoient ces Pères de Famille, qui donneroient les premières Loix : ils aimoient leurs Enfans ; les maximes, qu'ils leur préferoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur Famille.

PEU DE LOIX sages rendent un Peuple heureux ; beaucoup de Loix embarrassent la Jurisprudence : par la raison, qu'un bon Médecin ne surcharge pas ses Malades de remé-



remèdes ; le Législateur habile ne surcharge pas le Public de Loix superflues : trop de Médecines se nuisent, & empêchent reciproquement leurs effets ; trop de Loix deviennent un Dédale, où les Jurisconsultes & la Justice s'égarent.

CHEZ LES ROMAINS les Loix se multiplièrent, lorsque les révolutions étoient fréquentes : tout ambitieux qui se voyoit favorisé de la fortune, se faisoit Législateur. Cette confusion dura, comme nous l'avons dit, jusqu'au tems d'Auguste, qui annulla toutes ces Ordonnances injustes, & remit les anciennes Loix en vigueur.

EN FRANCE les Loix devinrent plus nombreuses, lorsque les Francs, en conquérant ce Royaume, y introduisirent les leurs. Louis XI. eut dessein de réunir toutes ces Loix, & d'établir dans son Empire, comme il le disoit lui-même, une seule Loi, un seul poids & une seule mesure.

IL EST plusieurs Loix auxquelles les hommes sont attachés, parce qu'ils font la plupart des Animaux de Coûtume : quoiqu'on pût en substituer de meilleures à leur place, il seroit peut-être dangereux d'y toucher : la confusion, que cette réforme mettroit dans la Jurisprudence, seroit peut-être



être plus de mal que les nouvelles Loix ne produiroient de bien.

CELA N'EMPÊCHE pas qu'il n'y ait des cas où la réforme semble absolument nécessaire ; c'est lorsqu'il se trouve des Loix contraires au bonheur public & à l'Equité naturelle ; lorsqu'elles sont énoncées en termes vagues & obscurs, & lors enfin qu'elles impliquent contradiction dans le sens, ou dans les termes.

ENTRONS dans quelques éclaircissemens sur cette matière.

Diodo-  
re de  
Sicile.

LES LOIX d'Osiris sur le Vol sont, par exemple, dans le cas de ces premières, dont nous avons parlé ; elles ordonnoient que ceux, qui voudroient faire le métier de Voleurs, se fissent inscrire chez leurs Capitaines, & qu'on portât chez lui à l'instant tout ce qu'on déroberoit. Ceux sur qui s'étoit fait le Vol, venoient chez le Chef des Voleurs revendiquer leurs Biens, qu'on leur restituoit, pourvû que le Propriétaire donnât le quart de la valeur ; le Legislatateur pensoit que car cet expédient il fournissoit aux Citoyens un moyen de recouvrer ce qui leur appartenoit, moyennant une légère redevance : c'étoit le moyen de faire des Voleurs de tous les Egyptiens. Osiris n'y pensoit pas sans doute en établissant cette Loi ;



Loi ; à moins qu'on ne veuille dire qu'il connivoit au Vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher, de même que le Gouvernement d'Amsterdam souffre les Muficos, & celui de Rome les Maisons de Joye privilégiées.

LES BONNES Moeurs & la fureté publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette Loi d'Ofiris, si malheureusement on la trouvoit établie.

LES FRANÇOIS ont pris le contrepied des Egyptiens : ceux-là étoient trop doux ; ceux-ci trop sévères ; les Loix Françoises font d'une rigueur terrible ; tous les Voleurs domestiques font punis de mort ; ils disent, pour se justifier, qu'en punissant sévèrement les Coupeurs de Bourses, ils détruisent la semence des Brigands & des Assassins.

L'EQUITÉ naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le crime & le chatiment : les Vols compliqués méritent la mort ; ceux qui se commettent sans violence ont des côtés, par lesquels on peut envisager avec compassion ceux qui en sont coupables.

IL Y A L'INFINI entre le Destin d'un riche & d'un misérable : l'un regorge de biens & nage dans le superflu ; l'autre abandonné de la Fortune manque même du



nécessaire ; qu'un malheureux dérobe , pour  
 vivre , quelques Pistoles , une Monire d'or ,  
 ou pareilles bagatelles , à un Homme que  
 sa magnificence empêche de s'appercevoir  
 de cette perte ; faut-il que ce misérable soit  
 dévoué à la mort ? L'Humanité n'exige-  
 t-elle pas qu'on adoucisse cette extrême ri-  
 gueur ? Il paroît bien que les Riches ont  
 fait cette Loi : les Pauvres ne seroient-ils  
 pas en droit de dire ? „ Que n'a-t-on  
 „ de la commisération de nôtre état déplo-  
 „ rable ? Si vous étiez charitables , si vous  
 „ étiez humains , vous nous secourriez dans  
 „ nos misères , & nous ne vous volerions  
 „ pas ; parlez , est-il juste que toutes les  
 „ Felicités de ce monde soient pour vous ,  
 „ & que toutes les Infortunes nous ac-  
 „ cablent ? „

LA JURISPRUDENCE Prussienne a trou-  
 vé un tempérament entre le relâchement  
 de celle d'Egypte & la sévérité de celle de  
 France : les Loix ne punissent point de mort  
 le Vol simple ; elles se contentent de con-  
 damner le coupable à certain tems de pri-  
 son : peut-être feroit-on mieux encore  
 d'introduire la Loi du Talion , qui s'ob-  
 servoit chez les Juifs , par laquelle le Voleur  
 étoit obligé de restituer le double de ce  
 qu'il avoit dérobé , ou de se constituer l'escla-

ve



ve de celui dont il avoit faisi le bien. Si l'on se contente de punir légèrement les petites fautes, on reserve les derniers supplices aux Brigands, aux Meurtiers, aux Assassins; de sorte que la Punition marche toujours de pair avec le crime.

AUCUNE LOI ne révolte plus l'Humanité, que le Droit de vie & de mort, que les Pères avoient sur leurs enfans, à Sparte, & à Rome: en Grèce, un Père, qui se trouvoit trop pauvre pour fournir aux besoins d'une Famille nombreuse, faisoit périr les enfans qui lui naissoient de trop: à Sparte & à Rome, qu'un enfant vint au monde mal conformé; cela autorisoit suffisamment le Père à lui ôter la Vie. Nous fentons toute la Barbarie de ces Loix, à cause que ce ne sont pas les nôtres; mais examinons un moment, si nous n'en avons pas d'aussi injustes.

N'Y A-T-IL POINT quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les avortemens? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes & à la voix du sang, étouffent la race future, (si j'ose m'exprimer ainsi,) sans lui laisser le tems de voir le jour! Mais que le Lecteur se dépouille de tous les préjugés de la Coutume, &

L 2 qu'il



qu'il daigne prêter quelque attention aux réflexions que je vais lui présenter.

LES LOIX n'attachent-elles pas un degré d'infamie aux Couches clandestines? Une fille née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un Débauché; ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son honneur, ou celle du fruit malheureux qu'elle a conçu? N'est-ce pas la faute des Loix, de la mettre dans une situation aussi violente? Et la sévérité des Juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux Sujets à la fois? de l'Avorton qui a péri, & de la Mère qui pourroit réparer abondamment cette perte par une propagation légitime? On dit à cela qu'il y a des Maisons d'Enfans trouvés: je fais qu'elles sauvent la vie à une infinité de Bâtards; mais ne vaudroit-il pas mieux trancher le mal par ses racines, & conserver tant de pauvres Créatures qui périssent misérablement, en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un amour imprudent & volage?

Cicéron,  
Verri-  
ne.

Cicéron  
pour  
Cluentius.

MAIS RIEN de plus cruel que la Question: les Romains la donnoient à leurs Esclaves, qu'ils regardoient comme une espèce de Bétail domestique: jamais aucun Citoyen ne la recevoit.

LA





LA QUESTION se donne en Allemagne aux Malfaiteurs, après qu'ils sont convaincus; afin d'arracher de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes: elle se donne en France pour avérer le Fait, ou pour découvrir les complices: autrefois les Anglais avoient \* l'ordéal ou l'Epreuve par le feu & par \*\* l'eau; ils ont à présent une espèce de Question moins dure que l'ordinaire, mais qui revient à peu près à la même chose.

Rapin  
Thoi-  
ras.

QU'ON ME LE pardonne, si je me récrie contre la Question; j'ose prendre le parti de l'Humanité contre un Usage honteux à des Chrétiens & à des Peuples policés; & j'ose ajouter, contre un Usage aussi cruel qu'inutile.

QUINTILIEN, le plus sage & le plus éloquent des Rhéteurs, dit, en traitant de la Question, que c'est une affaire de Tempérament: un scélerat vigoureux nie le

Quin-  
tilien,  
Liv. 5  
des  
Preu-  
ves &  
de la  
Réfu-  
tation.

L. 3

fait:

\* L'ordéal par le feu: on mettoit entre les mains de l'accusé un morceau de fer ardent; s'il étoit assés heureux pour ne se point brûler, il étoit absous, sinon, on le punissoit comme coupable.

\*\* L'ordéal par l'eau; on lioit le coupable & le jettoit dans l'eau; s'il furnageoit, il étoit absous.



fait: un innocent d'une compléxion foible  
 l'avoüe: un Homme est accusé, il y a des  
 Indices, le Juge est dans l'incertitude, il  
 veut s'éclaircir: ce malheureux est mis à la  
 question, s'il est innocent, quelle barbarie  
 de luy faire souffrir le martyre! si la force  
 des tourmens l'oblige à déposer contre-  
 lui-même: quelle inhumanité épouvantable  
 que d'exposer aux plus violentes douleurs,  
 & de condamner à la mort un Citoyen  
 vertueux, contre lequel il n'y a que des  
 soupçons! Il vaudroit mieux pardonner à  
 vingt coupables que de sacrifier un Innocent:  
 si les Loix se doivent établir pour le bien  
 des Peuples, faut-il qu'on en tolère de pa-  
 reilles, qui mettent les Juges dans le cas de  
 commettre méthodiquement des actions cri-  
 mantes qui révoquent l'Humanité?

IL Y A HUIT ans que la Question est  
 abolie en Prusse: on est sûr de ne point con-  
 fondre l'Innocent & le Coupable; & la Ju-  
 stice ne s'en fait pas moins.

EXAMINONS à présent les Loix vagues,  
 & les Procédures qui sont dans le cas d'être  
 réformées.

IL Y AVOIT une Loi en Angleterre qui  
 défendoit la Bigamie: un Homme fut ac-  
 cusé d'avoir cinq femmes, & comme la  
 Loi ne s'expliquoit pas sur ce cas, & qu'on  
 l'inter-



P'interpréte littéralement, il fut mis hors de Cour & de Procés. Pour que cette Loi fut claire, elle auroit dû porter, que quiconque prend plus d'une femme, soit puni &c. Les \* Loix vagues & littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux abus les plus ridicules.

DES LOIX précises ne donnent point lieu à la Chicane, elles doivent s'entendre selon le sens de la terre : lorsqu'elles sont vagues ou obscures ; elles obligent de recourir à l'intention du Legislateur, & au lieu de juger des Faits, on s'occupe à les définir.

LA CHICANE ne se nourrit pour l'ordinaire que de Successions & de Contrats ; & par cette raison les Loix, qui roulent sur ces Articles, ont besoin de la plus grande clarté : si l'on s'occupe à vétiller sur les termes, en composant des Ouvrages d'esprit frivoles, à combien plus forte raison les termes de la Loi méritent-ils d'être pesés scrupuleusement ?

## L 4

## LES

*Muralt.* Un homme coupa le nés à son Ennemi ; on voulut le châtier d'avoir mutilé un Citoyen, mais il soutint que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un membre, & le Parlement déclara par un Arrêt qu'on regarderoit le nés comme un membre.



LES JUGES ont deux pièges à craindre ; ceux de la corruption, & ceux de l'erreur ; leur conscience doit les garantir des premiers ; & les Législateurs des seconds : des Loix claires, qui ne donnent pas lieu à des Interprétations, y font un premier remède ; & la simplicité des Plaidiers, le second. On peut restreindre les Discours des Avocats à la Narration du Fait, fortifiée de quelques preuves, & terminée par un Epilogue, ou courte récapitulation : rien n'est plus fort dans la bouche d'un homme éloquent que l'Art de manier les passions : l'Avocat s'empare de l'esprit des Juges ; il les intéresse, il les émeut : il les entraîne : & le prestige du sentiment fait illusion sur le fond de la vérité. Licurgue & Solon interdirent tous les deux cette sorte de Persuasion aux Avocats : & si nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les Harangues sur la Couronne, qui nous restent de Démosthéné & d'Eschine, il faut observer qu'elles ne se prononcèrent pas devant l'Arcopage, mais devant le Peuple ; que les Philippiques sont du Genre Délibératif ; & que celles sur la Couronne sont plutôt du Genre Démonstratif que du Judiciaire.

LES ROMAINS n'étoient pas aussi scrupuleux que les Grecs sur les Harangues de leurs



leurs Orateurs : il n'est point de Plaidoyer de Cicéron , qui ne soit plein de passion : j'en suis fâché pour cet Orateur ; mais nous voyons dans sa Harangue pour Cluentius, qu'il avoit auparavant plaidé pour sa Partie adverse : la Cause de Cluentius ne paroît pas absolument bonne ; mais l'Art de l'Orateur l'emporta. Le chef-d'oeuvre de Cicéron est sans doute la Peroration de la Harangue pour Fonteius ; elle le fit absoudre, quoiqu'il paroisse coupable. Quel abus de l'Eloquence , que de se servir de son enchantement pour énerver les Loix les plus sages !

LA PRUSSE a suivi cet usage de la Grèce : & si les raffinemens dangereux de l'Eloquence sont bannis des Plaidoyers, elle en est redevable à la sagesse du Grand-Chancelier ; dont la probité, les lumières, & l'activité infatigable, auroient fait honneur aux Républiques Grecques & Romaines, dans les tems où elles étoient les plus fécondes en Grands-Hommes.

IL EST ENCORE un Article, qui doit être compris sous l'obscurité des Loix ; c'est la Procédure & le nombre d'Instances que les Plaideurs ont à parcourir, avant que de terminer leurs Procès. Que ce soient de mauvaises Loix, qui leur fassent injustice ;



que ce soient des Plaidoiers artificieux, qui obscurcissent leurs Droits; ou que ce soient des longueurs, qui, absorbant le fond même du litige, leur fassent perdre les avantages qui leur sont dûs; tout cela revient au même: l'un est un mal plus grand que l'autre; mais tous les abus méritent réforme: ce qui allonge les Procès, donne un avantage considérable aux riches sur les Plaidiers qui sont pauvres; ils trouvent le moyen de traduire le Procès d'une Instance à l'autre; ils mâtent & ruïnent leur Partie; & ils restent à la fin les seuls dans la Carrière.

AUTREFOIS dans ce País les Procès duroient au delà d'un Siècle: lors même qu'une cause avoit été décidée par cinq Tribunaux, la Partie adverse, au plus haut mépris de la Justice, en appelloit aux Universités, & les Professeurs en Droit réformoient ces Sentences à leur gré. Un Plaideur jouoit bien de malheur, qui dans cinq Tribunaux, & je ne fais combien d'Universités, ne trouvoit pas des Ames vénales & corruptibles. Ces usages ont été abolis, les Procès sont jugés en dernier ressort dès la troisième instance; & le terme limité d'un an est prescrit aux Juges, dans lequel ils doivent terminer les causes les plus litigieuses.



IL NOUS reste encore à dire quelques mots sur les Loix qui impliquent contradiction, soit par les termes, soit par le sens même.

LORSQUE dans un Etat les Loix ne sont pas rassemblées en un seul Corps, il faut qu'il y en ait qui se contredisent entre-elles : comme elles font l'ouvrage de différens Législateurs, qui n'ont pas travaillé sur le même Plan, elles manqueront de cette unité si essentielle & si nécessaire à toutes les choses importantes.

QUINTILIEN traite de cette matière dans son livre de l'Orateur ; & nous voyons, dans les Oraisons de Cicéron, qu'il oppose souvent une Loi à une autre. Nous trouvons de même, dans l'Histoire de France, des Edits, tantôt en faveur, & tantôt contre les Huguenots. Le besoin de rédiger ces sortes d'Ordonnances est d'autant plus indispensable, que rien n'est moins digne de la Majesté des Loix, (qu'on suppose toujours établies avec sagesse,) que d'y découvrir des contradictions ouvertes & manifestes.

L'EDIT contre les Duels est très-juste, très-équitable, très-bien fait : mais il n'apporte point au but que les Princes se sont proposé en le publiant ; des préjugés plus anciens

Quintilien  
Liv. 7.  
Ch. 7.

Edit de  
Nantes  
de 1598  
révo-  
qué  
par  
Louis  
XIV.



anciens que cet Edit l'emporent sur lui de haute-lute, & il semble que le Public, rempli de fausses opinions, soit convenu tacitement de n'y point obeir. Un point d'Honneur mal entendu ; mais généralement reçu, brave le Pouvoir des Souverains ; & ils ne peuvent maintenir cette Loi en vigueur, qu'avec une espee de cruauté. Tout homme qui a le malheur d'être insulté par un Brutal, passe pour un lâche dans tout l'Univers, s'il ne se venge de son affront, en donnant la mort à celui qui en est l'Auteur : si cette affaire arrive à un Homme de Condition, on le regarde comme indigne des Titres de Noblesse qu'il porte ; s'il est Militaire, & qu'il ne termine point son différent, on le force de sortir avec ignominie du Corps dans lequel il sert, & il ne trouve de l'Emploi dans aucun Service de l'Europe. Quel parti prendra donc un Particulier, s'il se trouve engagé dans une Affaire aussi épineuse ? Voudra-t-il se deshonorer en obeissant à la Loi, ou ne risquera-t-il pas plutot sa Vie & sa Fortune pour sauver sa Réputation.

LE POINT de la difficulté qui reste à résoudre, seroit de trouver un expédient, qui, en conservant l'honneur aux Particuliers, maintint la Loi dans toute sa vigueur.

LA





LA PUISSANCE des plus grands Rois n'a rien pû contre cette Mode barbare. Louis XIV. Frédéric-Guillaume, publierent des Edits rigoureux contre les Duels : ces Princes n'avancerent rien ; sinon que les Duels changerent de nom , & passerent pour des rencontres ; & que bien des Nobles qui avoient été tués , furent enterrés , comme étant mors subitement.

SI TOUS les Princes de l'Europe n'assemblerent pas un Congrès , & ne conviennent entre-eux d'attacher un deshonneur à ceux qui malgré leurs Ordonnances tentent de s'égorger dans ces combats singuliers ; si, dis-je , ils ne conviennent pas de refuser tout Asile à cette espèce de Meurtriers , & de punir sévèrement ceux qui insultent leurs pareils , soit en paroles , soit par écrit , ou par voies de fait , il n'y aura point de fin aux Duels.

QU'ON NE m'accuse point d'avoir hérité des Visions de l'Abbé de Saint-Pierre : je ne voi rien d'impossible à ce que des Particuliers soumettent leurs querelles à la décision des Juges , de même qu'ils y soumettent les différens , qui décident de leurs fortunes : & par quelle raison les Princes n'assembleroient-ils pas un Congrès pour le bien de l'Humanité , après en avoir fait tenir  
tant



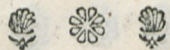
tant d'infructueux sur des Sujets de moindre importance ? J'en reviens là, & j'ose assurer que c'est le seul moyen d'abolir en Europe ce Point-d'Honneur mal placé, qui a coûté la Vie à tant d'honnêtes-gens, dont la Patrie pouvoit s'attendre aux plus grands services.

TELLES SONT en abrégé les réflexions que les Loix m'ont fournies : je me suis borné à faire une Esquisse au lieu d'un Tableau, & je crains même de n'en avoir que trop dit.

IL ME SEMBLE enfin que, chez des Nations qui sortent à peine de la Barbarie, il faut des Législateurs sévères ; que, chez les Peuples policés dont les Mœurs sont douces, il faut des Législateurs humains.

S'IMAGINER que les Hommes sont tous des Démons, & s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision d'un Misantrope farouche : supposer que les Hommes sont tous des Anges, & leur abandonner la bride ; c'est le rêve d'un Capucin imbécile : croire qu'ils ne sont, ni tous bons, ni tous mauvais ; récompenser les bonnes actions au delà de leur prix, punir les mauvaises au dessous de ce qu'elles méritent, avoir de l'indulgence pour leurs foiblesses, & de l'humanité pour tous, c'est comme en doit agir un Homme raisonnable.

ELOGE



## E L O G E

DU

## GÉNÉRAL DE GOLTZE.

**G**EORGE CONRAD, Baron de Goltze, Général-Major des Armées du Roi, Commandant des Gens-d'Armes, Commissaire Général de Guerre, Drossard de Corbus, de Peitz, & d'Aschersleben, Chevalier de l'Ordre de St. Jean, Seigneur de Kurlau, Neucrantz, Melentin, Henrisdorff, Pepau, Blumenwerder, Larisch & Langenhoff, nâquit à Parsaw en Pômeranie, l'an 1704. de Henning Bernard, Baron de Goltze, Capitaine de Cavalerie, au service de Pologne, & de Marie Catherine de Heidebrecht. Il fit ses Humanités aux Jésuites de Thorn, d'où il passa à l'Université de Halle, où il acheva de se perfectionner dans l'étude, & d'acquies les connoissances qui conviennent à un jeune homme de Condition, que ses Parens destinent aux affaires.

IL FUT ATTIRÉ l'année 1725. au service du Roi de Pologne, par son Oncle, le Comte de Manteuffel, qui étoit Ministre d'Etat. Monsieur de Goltze fut envoyé en France l'année 1727. avec le Comte de Hoim en qualité de Conseiller d'Ambassade. Deux

ans



ans après il fut rappelé en Saxe, où il devint Conseiller de Légation actuel, reçut en même tams la Clef de Chambellan.

LES CABALES d'une Cour remplie d'intrigues, renversèrent son Protecteur, & ébranlèrent sa fortune naissante. Monsieur de Goltze fut bientôt dégoûté de la carrière épineuse dans laquelle il s'étoit engagé; il ne voyoit devant lui que des chûtes célèbres, & des passages rapides du comble de la faveur à la disgrâce & à l'oubli; il renonça à la Politique, & quittant le service de Saxe, il choisit une Profession, où il suffit d'être honnête homme pour faire son chemin.

LA RÉPUTATION des Troupes Prussiennes, & l'amour de la Patrie, l'engagèrent à préférer ce service à tout autre. Ce fut l'année 1730. qu'il reçut une Compagnie de Dragons dans le Régiment de Bareuth. Ce n'étoit pas alors une chose facile de passer d'un autre service dans celui de Prusse, & il falloit avoir un mérite reconnu pour être reçu. Mr. de Goltze justifia bien la bonne opinion qu'on avoit de lui. Doué d'un Génie heureux, & de toutes fortes de talens, il ne dépendoit que de lui d'être tout ce qu'il vouloit, & d'exceller en chaque genre. A peine fut il Officier, qu'il



qu'il surpassa tous ceux de son Régiment en exactitude & en vigilance, & il parvint par son application à une connoissance si parfaite de son métier, qu'on jugea d'abord par ces commencemens de ce qu'il feroit un jour. Ulyffe reconnut ainsi Achille, en lui présentant des Armés.

LE GENIE de M. de Goltze n'avoit pas échapé au feu Roi, qui se connoissoit bien en hommes; il l'envoya à Varsovie l'année 1733. lorsque la mort d'Auguste, Roi de Pologne, ouvroit un vaste Camp aux Intrigues, aux Partis, & aux Dissensions de cette République, qui étoit agitée par les mouvemens que se donnoient les Puissances de l'Europe pour l'Electon d'un nouveau Roi.

M. DE GOLTZE connoissoit non seulement les interêts de routes les grandes familles de ce Royaume, il avoit de plus une perception vive, & cet heureux talent de démêler d'abord la vérité de la vraisemblance. Ses relations prognostiquèrent exactement les desseins de la Pologne, il lût l'avenir dans les causes présentes, & s'acquita de sa Commission avec tant de dexterité, que l'estime que le feu Roi avoit pour lui, en augmenta encore.

LE ROI ne pouvoit lui en donner des marques plus agréables, qu'en lui faisant



naître des occasions où il pouvoit se distinguer. Il le choisit pour faire la Campagne du Rhin en 1734. avec les 10000. Prussiens qui y servirent dans les Armées de l'Empereur. Cette Campagne stérile en grands événemens trompa l'attente de ce jeune courage, qui bruloit de se distinguer. Les bons esprits savent tirer parti de tout. M. de Goltze étudia l'arrangement des subsistances, & dans peu il fut supérieur à ses Maîtres.

LA CAMPAGNE suivante, le Roi le plaça comme Lieutenant-Colonel dans le Régiment de Cosel; mais la paix qui survint immédiatement après, ramena M. de Goltze de la pratique de la Guerre à la simple Théorie; il retourna en Prusse avec son Régiment, où il reprit son ancienne étude, c'est à dire, celle des Belles Lettres; étude si utile à ceux qui se vouënt aux armes, que la plupart des Grands Capitaines y ont consacré leurs heures de loisir.

EN 1740. après la mort de Frédéric-Guillaume, le Roi appella M. de Goltze pour l'attacher à sa personne; la Guerre de Silésie qui survint alors, fournit au Militaire les plus belles occasions de se distinguer. M. de Goltze dressa la Capitulation de Breslau, il fut dépêché au Prince Leopold d'Anhalt avec ordre de donner l'assaut à la ville de

de



de Glogau. Il fut même des premiers qui escaladèrent les remparts, & après en avoir donné la nouvelle au Roi, il eut commission de hâter la Marche de 14. Escadrons qui devoient joindre l'armée, & qui n'arrivèrent qu'à la fin de la Bataille de Mollwitz. M. de Goltze s'en servit à poursuivre les ennemis dans leur fuite.

CES SERVICES lui valurent la Seigneurie de Kutlau, dont le fief étoit venu à vaquer. Mais M. de Goltze, sensible aux bontés du Roi, préféreroit l'avantage de lui être utile, à celui d'être récompensé. Laborieux comme il l'étoit, il ne pouvoit pas manquer d'occasion, pour satisfaire une aussi noble passion.

C'EST SUR TOUT à la guerre que l'on reconnoit le prix de l'activité & de la vigilance. C'est là que la faveur se tait devant le mérite, que les talens éclipsent la présomption, & que le bien des Affaires exige un choix sûr & judicieux des personnes qui sont les plus employées. Car combien de ressorts ne faut-il pas faire jouer ensemble, pour entretenir, pour faire subsister, & pour mettre en action ces Armées nombreuses, que l'on assemble de nos jours? Ce sont des Emigrations de peuples qui voyagent en faisant des conquêtes, mais dont les



besoins, qui se renouvellent tous les jours, veulent être satisfaits régulièrement : Ce sont des Nations entières & ambulantes, qu'il est plus difficile de défendre contre la faim, que contre leurs ennemis. Le dessein du Général se trouve par conséquent enchainé à la partie des subsistances, & ses plus grands projets se réduisent à des chimères héroïques, s'il n'a pas pourvû avant toutes choses aux moyens d'assurer les vivres. Celui auquel il confie cet Emploi, devient en même tems le dépositaire de son secret, & tient par là même à tout ce que la Guerre a de plus sublime, & l'Etat de plus important.

Mais quelle habilité ne faut-il pas dans ce poste, pour embrasser des objets aussi vastes; pour prévoir des incidens combinés; des cas fortuits, & pour prendre d'avance des mesures si exactes, qu'elles ne puissent être dérangées par aucune sorte de hazard? Quelles ressources dans l'esprit, & quelle attention ne faut-il pas, pour fournir en tous lieux & en tout tems le nécessaire, & superflu, à une multitude composée de Gens inquiets, impatiens, & insatiables? Tous ces talens divers, & toutes ces heureuses dispositions, se trouvoient réunis en la personne de M. de Goltze. Le Roi lui confia  
l'Inten-





l'Intendance de son armée ; & ce qui est plus remarquable encore, c'est que tout le monde applaudit à ce choix.

M. DE GOLTZE étoit comme le Protée de la Fable ; dans cette seule Campagne, il fit le service d'Aide de Camp, de Général, d'Intendant, & même de Négociateur. Il fut chargé d'une Commission importante & secrète, dont le Public, n'a jamais eû une entière connoissance ; mais ce que le Public n'ignoroit pas, c'est qu'il passoit d'un emploi à l'autre, sans qu'on s'apperçut qu'il changeoit de travail, s'acquittant toujours également bien de celui qu'il faisoit.

L'ANNÉE 1742. il suivit le Roi en Bohême, & il donna des marques de sa capacité à la Bataille de Czaslau, qui firent juger aux Connoisseurs, que son génie lui tenoit lieu d'expérience. Il devint Colonel à la fin de la Campagne, & reçut en même tems le Commandement des Gens-d'Armes.

LA PAIX de Breslau, qui fut une suite de cette Victoire, le ramena à Berlin, où, au renouvellement de l'Académie Royale des Sciences, il en fut élu Membre honoraire. Il assista souvent à nos Assemblées, y apportant des connoissances si variées, & si étendues, qu'aucune des matières qui



se traitoient , ne lui étoient étrangères , ou nouvelles.

IL DEVINT Général-Major en 1743, & les devoirs de son Etat nous l'enlevèrent l'année d'après, à l'occasion de la Guerre qui se ralluma de nouveau. M. de Goltze fut de toutes les expéditions de cette Campagne, & y fut utile en toutes; trouvant des ressources dans son intelligence pour la subsistance des troupes, là même où il paroïssoit que la famine devoit suspendre les hostilités.

NOUS VENONS enfin à la plus belle Epoque de sa vie, je veux dire, la Campagne de l'année 1745; Campagne où il eut occasion de déployer toute l'étendue de sa capacité. Au commencement de cette année, le Roi lui communiqua le projet de sa Campagne, qui étoit de rendre la Guerre offensive, par le moyen d'une bataille, & de poursuivre les ennemis jusque dans leurs propres Provinces. Ce qui rendoit l'opération de M. de Goltze plus difficile, c'étoit l'incertitude du lieu par lequel l'ennemi feroit ses efforts, ce qui l'obligeoit à prendre des arrangemens doubles, tant vers les frontières de la Moravie, que vers celles de la Bohême.

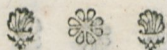
TOUT



TOUT LE MONDE fait que les Ennemis pénétrèrent en Silésie par la Bohême, & qu'à cette occasion se donna le 4. de Juin la Bataille de Friedberg. M. de Goltze combattit à la droite, à la tête de sa Brigade de Cavalerie, & fit des merveilles pendant la Bataille, & pendant la poursuite. A peine fut-il descendu de cheval, que prenant la plume à la main, il donnoit cent ordres différens, pour arranger les Convois, qui devoient le même jour suivre l'Armée.

LES PRUSSIENS poussèrent les Troupes de la Reine jusqu'au delà de Königgrätz. Le Roi passa l'Elbe, & se campa au Village de Clum, qui est encore à une mille au delà. Ainsi les Prussiens étoient à 10. Mille de leurs Magazins, ayant derrière eux une chaîne de montagnes qui les en séparoit, aucune rivière navigable pour s'en servir, & à l'entour de leur Camp, une contrée abandonnée de ses habitans, ce qui en faisoit un désert. M. de Goltze surmonta tous ces obstacles, & quoique les moindres substances se tirassent de la Silésie, personne ne s'aperçut de ces embarras, & l'Armée vécut dans l'abondance.

EN EXAMINANT le nombre prodigieux de détails qu'entraînoit son emploi, on croiroit qu'un seul homme ne pourroit y



suffire ; mais M. de Goltze avoit ce talent particulier à César, il dictoit comme ce grand homme à 4. Secrétaires à la fois, conservant toujours la tête fraîche, malgré le poids des occupations les plus compliquées & les plus difficiles.

A PEINE M. de Goltze devint-il Commissaire Général, & Drossard de Cottbus & de Peitz, qu'il en témoigna sa reconnaissance à son Maître, de la façon la plus noble qu'un sujet le puisse faire envers son Souverain, c'est à dire, par des services plus importants encore que ceux qu'il avoit rendus.

DES RAISONS politiques & militaires engagèrent le Roi de se rapprocher des frontières de la Silésie ; son Armée étoit affoiblie par 3. gros Détachemens, dont l'un avoit joint le vieux Prince d'Anhalt au Camp de Magdebourg ; le second, sous le Général de Nassau, avoit repris la forteresse de Cosel, & le troisième, sous le Général du Moulin occupoit les gorges des montagnes qui mènent en Silésie, & par où les Convois arrivoient à l'Armée. Les Autrichiens jugeant ces circonstances favorables, vinrent de nuit, & se rangèrent à la droite de l'Armée du Roy, sur une Montagne qui ajoutoit à l'avantage du nombre qu'ils avoient, celui du terrain.

M. DE



M. DE GOLTZE, qui campoit à la droite, fut le premier qui avertit le Roi de l'arrivée des Ennemis. Aussi-tôt l'Armée prit les armes, & se mit en devoir de les attaquer. Dix Escadrons qui composoient la première Brigade, que commandoit M. de Goltze, & deux Escadrons de la seconde avec 5. Bataillons de Grenadiers, étoient à peine en bataille, que M. de Goltze eut ordre de donner.

IL AVOIT devant lui 50. Escadrons des Troupes de la Reine, rangés en 3. Lignes sur la croupe d'une Montagne. Les attaquer, les enfoncer, & les disperfer, fut pour lui l'ouvrage d'un moment. Cette Cavalerie débandée & fugitive à travers des vallons, ne pût jamais se rallier, & l'Infanterie Prussienne trouva toutes les facilités pour emporter alors la batterie principale des Autrichiens. On étoit accourumé d'exiger de M. de Goltze le double de ce qu'on demande aux autres; & comme si c'eut été trop peu de gagner une Bataille en un jour, on le détache avec sa brigade, qui devenoit inutile à la droite, vers la gauche, où il combattit une seconde fois, avec le même succès que la première. Le Roi lui-même rendit le témoignage à ce Général qu'il avoit eu la plus grande part au gain

noien

M 5

de



de cette Bataille , où la Valeur suppléa au nombre , & l'Intelligence des Officiers aux dispositions , que le tems n'avoit pas permis de faire.

L'ARMÉE entra ensuite dans ses quartiers de cantonnement en Silésie. Mais un nouvel orage s'éleva bientôt : les Ennemis de la Prusse, vaincus tant de fois, n'en étoient pas moins animés à notre perte. Ils méditoient de faire une irruption dans le Brandebourg, en traversant la Saxe : ce projet découvert demanda de nouvelles mesures, pour s'y opposer. M. de Goltze travailla aux arrangemens des subsistances, avec tout le zèle d'un bon Patriote , & il surpassa dans cette occasion tout ce qu'il avoit fait d'utile en ce genre jusqu'alors. L'expédition de la Lusace fut une Marche continuelle, sans relâche, qui dura 8. jours pendant lesquels l'Armée fut abondamment pourvûe. Il régla ensuite les contributions avec humanité & desintéressement, & revint à Berlin après la paix de Dresde, où il exerça ses talens à des vertus civiles, qui le rendoient aussi estimable qu'il l'étoit par les militaires.

CE FUT par ses soins que se perfectionnèrent les arrangemens de ces Magazins, qui préservent toutes les Provinces de la Domination



nation Prussienne, des fléaux de la famine, & des suites encore plus funestes qu'elle. Ce fut à ses bonnes dispositions que l'Économie de l'Hôtel Royal des Invalides eut l'obligation de ses meilleurs réglemens; ce fut à son Industrie, qu'on dûr le projet nouveau, pour les Caïssons, les Fours & les Bateaux du Commissariat.

M. DE GOLTZE ne perdoit jamais de vûë le bien de l'Etat; il dressa des Mémoires pour le défrichement des terres, pour saigner des Marais, pour établir de nouveaux Villages, pour proportionner des taxes, & pour réformer différens abus, sur les observations qu'il avoit faites, en parcourant les Provinces dans ses voyages; dont beaucoup devinrent d'une utilité réelle par leur exécution.

A LA FIN DE 1746. il fut attaqué d'une espèce d'Asthme, que les Médecins, superficiels dans leurs conjectures, méprisèrent selon leur coutume. Au commencement de l'année 1747. son mal augmenta, & fut suivi d'un crachement de sang assés violent, par lequel on ne s'apperçut que trop tard du danger qui le menaçoit. Le Roi l'avoit admis dans sa plus grande familiarité. Il aimoit sa Conversation, qui étoit toujours pleine de choses mêlées de connoissances agré-



agréables & de connoissances solides, passant des unes aux autres avec cette facilité qu'y apporte un esprit rempli d'amenités, & formé par un long usage du monde. Sa Majesté le vit souvent, & sur tout pendant les derniers jours de sa vie, pendant lesquels il conserva une présence d'esprit, & une fermeté admirable, dictant sa dernière volonté sans embarras, consolant ses Parens, & se préparant à la mort en Philosophe, qui foule à ses pieds les préjugés du Vulgaire, & dont la vie vertueuse & pure de crimes ne lui donnoit lieu à aucune espèce de repentir.

LE SAMEDI 4. d'Août, il se trouva plus mal le matin que de son ordinaire, & sentant que sa fin approchoit, il eut la présence d'esprit d'ordonner à son Valet de chambre de fermer la porte de l'appartement de son Epouse, qui étoit enceinte; il prit en même tems un crachement de sang, plus fort que ceux qu'il avoit eû jusqu'alors, pendant lequel il expira.

IL AVOIT EPOUSÉ Charlotte - Wilhelmine de Grebnitz, de laquelle il eut 3. filles qu'il laissa en bas âge, sans compter un fils posthume, dont sa femme accoucha peu de tems après sa mort.

M. DE





M. DE GOLTZE avoit toutes les qualités d'un homme aimable, & d'un homme utile. Son Esprit étoit juste & pénétrant; sa Mémoire vaste, & ses Connoissances aussi étendues que celles d'un homme de condition puissent l'être. Il fuyoit l'oïveté, & aimoit le travail avec passion; son coeur étoit noble, toujours porté au bien, & son ame étoit si généreuse, qu'il secourut quantité de pauvres Officiers dans leurs besoins. En un mot, il étoit honnête-homme, louange trop peu estimée de nos jours, & qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avoit dans ses moeurs cette simplicité, qui a si souvent été la compagne des Grands Hommes. Sa modestie fut poussée au point qu'il ne voulut point être enterré avec cette pompe, par laquelle la vanité des vivans croit encore triompher des injures de la mort. Le Roi, pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit rendu tant de services à l'Etat, & à la perte duquel il étoit si sensible, ordonna, par une distinction particulière, à tous les Officiers des Gens-d'Armes d'en porter le deuil.

IL EST VRAI de dire qu'il étoit de ces Génies, dont il n'en faut que 3. ou 4. à la fois pour illustrer tout un Règne. Il vécut long tems, parce que toute sa vie se passa en  
Mé-li-



Méditations, & en Actions; la mort l'empêcha de faire de plus grandes choses. On peut lui appliquer cette Strophe si connue de Rousseau :

*Et ne mesurons point au nombre des Années,*

*La trame des Héros.*

## ELOGE

DE

M. DE BORCK.

**G**ASPARD-GUILLAUME de Borck, fils de George-Matthias, Chancelier de la nouvelle Marche, & d'Elizabeth-Marie de Blanckenbourg, de la Maison de Friedland dans la Grande Pologne, nâquit à Gersdorff le 30. Août 1704.

SI NOS MEMOIRES ne devoient être lûes qu'en Allemagne, nous ne parlerions point ici de la Famille de Borck; tout le Monde sçait le rang qu'elle y tient. Les Historiens de Poméranie les plus célèbres prétendent que dès le V. Siécle, elle étoit établie dans cette Province, qu'elle défendit pendant plus de 600. ans contre les Venédes. Son origine se perd dans ces tems, où la Barbarie ne conservoit aucune Epoque.

DEPUIS



DEPUIS QUE la Poméranie devenue Chrétienne eut quelque connoissance des Lettres, on trouve le nom des Borcks dans tous les anciens Monumens, & on les y voit jouir de plusieurs des Droits de la Souveraineté.

LES GUERRES qu'ils entreprirent en Pologne, & contre les Ducs de Poméranie leur furent funestes; ils perdirent leurs Villes & leurs Châteaux, & furent réduits dans un état, où leurs ennemis n'en eurent plus rien à craindre. Depuis ce tems, le mérite & la vertu ont sans cesse recouru à rendre à cette famille son ancienne splendeur. Les Borcks, devenus sujets de la Maison régnante, ont toujours occupé les premières charges de l'Etat & de l'Armée.

CELUI dont nous parlons maintenant, Gaspard - Guillaume, eut à peine achevé ses Etudes, qu'il fut destiné aux Affaires Etrangères, & nommé presqu'en même tems pour aller à la Cour de Dannemarck. Dans une grande jeunesse il avoit tous les talens du Ministre; mais cette Cour pria le Roi d'en envoyer un, dont l'age les supposât.

EN 1731. il fut envoyé à Brunswick, féliciter le Duc Louis Rodolphe sur son Avènement à la Régence, & fut bientôt après chargé de négocier le mariage du Prince Royal

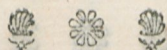


Royal, avec la Princesse Elizabeth Christine, aujourd' hui notre Reine.

IL FUT DEPUIS continuellement employé dans diverses Négociations, tantôt à la Cour de Dresde, tantôt à celle de Brunswick, jusqu'à ce qu'en 1735. il partit pour l'Angleterre. Il fut peu agréable dans cette Cour, & peu utile à son Maître. Il n'y a gueres d'Art, où le Talent suffise pour réussir; mais celui du Négociateur depend encore plus des circonstances qu'aucun autre.

IL FUT NOMMÉ en 1738. Ministre Plénipotentiaire à Vienne, où il demeura, jusqu'à ce que les justes pretensions du Roy sur la Silésie ayant brouillé les deux Cours, il fut rapellé à Berlin, & placé aussitôt dans le Ministère de tous le plus important.

TOUTE L'EUROPE aujourd' hui ne forme qu'un corps, par la relation qu'ont entr'eux les différens Etats qui la composent. Mais dans ce corps, chaque partie a ses intérêts propres, & n'est occupée que de son aggrandissement. Elle voudroit l'acquérir aux depens de toutes les autres, devenir la Tête, ou le Corps entier. De quel désordre une telle ambition ne seroit-elle pas suivie, si une sage Politique n'en arrêtoit l'impetuosité; ne tenoit toutes les forces dans un certain



certain équilibre , & tous les Membres dans une juste proportion. Le Génie heureux, à qui il est permis de s'élever jusques là, semble partager avec la Divinité l'Empire du Monde. Ce fut dans cette science que M. de Borck eut le bonheur de trouver un Maître tel que le Roy , & un Collegue tel que M. le Comte de Podewils. Le nouveau Ministre y apôrroit une parfaite connoissance des interêts de toutes les Puissances, une imagination féconde en expédiens, & un grand courage d'esprit.

IL AVOIT fait dans sa jeunesse d'excellentes Etudes, qu'il avoit cultivées à travers toutes ses diverses occupations. Les heures qu'il donnoit aux Muses, ont valu à sa Nation des Traductions estimées de la Pharsale de Lucain & de quelques pièces du Theatre Anglois. L'Histoire moderne de l'Europe qu'il possédoit, est du ressort du Ministre : mais il y joignoit toute l'erudition d'un Savant dans l'Histoire & les Langues de l'Antiquité. Il eut pû être Ministre de César, s'appercevoir, qu'il changeoit de Maître.

LORSQUE l'Académie en 1744. prit une nouvelle forme, il en fut un des quatre Curateurs. Ce ne fut pour lui un vain Titre; son amour pour cette Compagnie, & son



goût pour toutes les Sciences qui en font l'objet, l'attirèrent souvent dans nos Assemblées, où ses lumières nous étoient aussi utiles, que la Sageſſe de ſon Adminiſtration.

NOUS N'AVONS encore parlé que des Talens, parlons maintenant de l'Homme. L'Etat, & l'Académie, ſçavent ce qu'ils ont perdu; c'eſt ici que je ſens toute la perte que j'ai faite.

JE N'EXAMINE POINT, ſ'il eſt vrai qu'il y ait d'autres principes pour les Hommes d'Etat que pour les Particuliers; ſi, quand l'intérêt de toute une Nation pourroit juſtifier de telles exceptions, elles ne ſeroient pas toujours, pour l'Etat même, plus préjudiciables qu'utiles. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'en cas qu'on en admette l'uſage, il doit ſe tenir étroitement renfermé dans ſa Sphère, & ne jamais ſe répandre dans la Société. Dans ce métier périlleux; où il eſt ſi difficile de marquer les bornes entre la Prudence & la Diſſimulation, où le Public même paroît prêt à pardonner l'habitude de les confondre, M. de Borck conſerva le cœur le plus droit & le plus franc. De ce Cabinet impénétrable, où ſon Eſprit ſ'étoit occupé des ſoins les plus importants, & des ſpéculationſ les plus pénibles, il ſortoit avec la ſérénité que



que donne la satisfaction d'un travail heureux. Le Ministre disparoissoit ; on ne trouvoit plus dans le reste de la journée que l'homme de la meilleure compagnie, & du commerce le plus sûr.

AU COMMENCEMENT de Mars 1747. il fut attaqué d'une inflammation d'entrailles. Il connoissoit la dépendance où est ce foible corps que nous animons, de tout le reste de l'Univers : il supporta ses douleurs, & vit arriver la Mort, en homme accoutumé à sacrifier ses intérêts à des intérêts supérieurs.

## ELOGE

DE

M. DE KEYSERLINGK.

**T**HIERRY BARON DE KEYSERLINGK, Chevalier de l'Ordre de St. Jean, Colonel de Cavalerie & Adjudant Général du Roi, nâquit le 5. Juillet 1698. à Oßen, Terre héréditaire de la famille en Courlande. Ses Ancêtres paternels, originaires de Westphalie, furent de ces anciens Chevaliers, qui, après avoir apporté le Christianisme en Courlande s'y établirent. Le

N 2

Père



Père de Thierry fut Jean-Ernest, Baillif de Durben ; sa Mère, Dorothee-Amelie de la Chiése, d'une ancienne & illustre famille d'Italie.

THIERRY n'étoit que dans sa neuvième année, lorsque son Père mourut. Les soins de sa Mère continuèrent son Education. On découvroit en lui de grands talens : on s'appliqua à les cultiver. Et quoique l'usage de son país destinât presque nécessairement un homme de sa naissance au métier des armes, on voulut qu'il fut propre à tout.

ON L'ENVOYA à Königsberg, où il fit tant de progrès qu'à l'âge de 17. ans, quatre harangues prononcées dans un même jour, en Grec, en Latin, en François & en Allemand, le firent recevoir Membre de l'Université. Son travail n'en fut que plus assidu. La Philosophie, les Mathématiques, l'Eloquence & la Poésie l'occupèrent tout à la fois, & il réussit dans toutes.

PENDANT qu'il avoit acquis toutes les connoissances qui peuvent orner l'esprit, il s'étoit formé dans tous les exercices. Ces arts qui autrefois étoient toute la science de la Noblesse, sont encore en quelque sorte une partie de nos sciences. Si l'adresse du corps, la Danse, la Musique, ne supposent qu'une





qu' une certaine justesse dans la proportion des organes, l'art d'en juger, le goût, sans lequel on n'y excelle jamais, approche bien du ressort de l'esprit.

CE FUT ALORS, en 1720, que le jeune Keyserlingk entreprit de satisfaire la passion qu'il avoit de voyager. Les Voyages font en Allemagne la dernière partie de l'Education, & ils devroient l'être par tout. Ce sont eux qui achevent ce caractère d'Universalité, que doit avoir commencer l'Education des Collèges. Le Grec & le Latin forment l'homme de tous les tems : Les Voyages font l'homme de tous les païs.

M. DE KEYSERLINGK vint à Berlin & commença par cette Capitale à exécuter son projet de visiter les principales Cours de l'Allemagne. Continuant ensuite son voyage par la Hollande, il arriva à Paris, dans cette Ville immense, où tant d'Etrangers abordent, mais où les seuls Etrangers tels que lui, deviennent Citoyens.

APRÈS y avoir fait un séjour de deux ans, il revint à Berlin, où le feu Roi lui donna une Lieutenance dans le Régiment du Markgrave Albert : quelques années après une Compagnie : & pour mettre tous ses talens en valeur, il le plaça auprès du Prince Royal.



DES CIRCONSTANCES particulières l'éloignèrent bientôt de son Maître, & le firent retourner à son Régiment. Mais l'absence ne lui fit rien perdre ; & dès que le Prince fut devenu Roi, M. de Keyserlingk trouva sa fortune aussi avancée, que s'il avoit passé sa vie à lui faire sa Cour. Il fut aussi-tôt Colonel, Adjutant-Général, & pourvû d'une pension considérable. Après tout ce que nous avons dit de son esprit, on doit s'être fait une idée des qualités de son coeur. Car la vertu est-elle autre chose, que la justesse de l'esprit appliquée aux moeurs ?

CE N'ÉTOIT point un sentiment tranquille que celui qu'il avoit pour le Roi, c'étoit une véritable passion dont il étoit transporté. Il vouloit que tout le monde le vit, le connût & l'aimât. Aussi quel soin ne prenoit-il pas, dès qu'un Etranger paroissoit à la Cour, pour le mettre à portée de contempler ce Monarque ! A l'amour pour son Prince, se joignoit un autre motif qui n'étoit pas moins noble, le plaisir de rendre service ; plaisir si puissant sur M. de Keyserlingk, qu'on peut dire qu'il s'y livroit sans réserve, & que si l'on peut lui faire quelque reproche, c'est d'en avoir fait une habitude trop universelle.

UN



UN TEL CARACTÈRE suppose un coeur sensible, & son coeur l'étoit. Il fut touché des charmes de la jeune Comtesse de Schlieben, fille de M. le Grand-Veneur, & Dame d'honneur de la Reine, & l'épou-  
sa en 1742. Il faut tout ce qu'il trou-  
voit en elle, la vertu, la beauté, les talens,  
pour excuser un Philosophe qui sacrifie sa  
liberté.

SES OCCUPATIONS domestiques ne ral-  
lentirent point son goût pour les Lettres &  
pour les Beaux Arts; il les cultiva tou-  
jours, comme s'ils eussent été son unique  
ressource. On peut juger du talent qu'il  
avoit pour la Poësie par quelques pièces  
de sa composition: Mais, peut-être encore  
mieux, par les Traductions de quelques  
Odes d'Horace en vers François, & par celle  
de la Boucle de Cheveux de Pope. Pour  
bien traduire de tels Ouvrages, il faut que  
l'Imitateur ait autant de génie que celui  
qu'il imite, & qu'il sacrifie sans cesse la  
partie qui regarde l'invention; que toujours  
capable de créer, toujours il s'en abstien-  
ne; & qu'il cache la gêne où il est pour  
s'en abstenir.

EN 1743. M. de Keyserlingk devint  
Membre de cette Académie. Sa santé, trop  
prodiguée dans sa jeunesse, s'affoiblissoit de-





puis quelques tems ; elle se déranga tout à fait. Les douleurs de la Goute vinrent exercer sa patience. Enfin, après avoir lutté longtems contre tous ses maux, il mourut le 13. Août 1745.

LE ROI sentit toute la perte qu'il faisoit. Il versa des larmes sur sa cendre. Il continua ses Bienfaits à sa Veuve ; il daigna prendre un soin particulier de l'Enfant qu'il laissoit au Berceau. Voilà jusqu'où s'étend le pouvoir des Rois contre la mort.

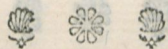
## ELOGE

DE

MONSIEUR JORDAN.

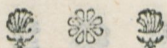
CHARLES - ETIENNE - JORDAN nâquit à Berlin le 27. d'Août 1700. d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son Père, qui avoit quitté sa Patrie pour la Religion, conservoit ce zèle ardent, qui occupé entièrement à satisfaire le Ciel, ne juge pas toujours avec impartialité & justice des affaires de ce monde. Il avoit destiné les trois aînés de ses fils au Négocce, & il voua le cadet à l'Eglise, sans consulter son inclination & ses talens.

LE



LE JEUNE JORDAN avoit une passion pour les lettres & pour l'étude ; il dévorait avec avidité tous les Livres qui lui tombent entre les mains, suivant ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies, chacun à un coin particulier. Son Père y fut trompé, & crut que qui dit un homme de Lettres, dit un Ministre, ou un Théologien. Il envoya son fils étudier à Magdebourg, sous la direction de son Oncle, qui étoit Prêtre en cette Ville. L'année 1719. il se rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles Professeurs en Philosophie, en Eloquence, & en Théologie. Après qu'il se fut approprié les Trésors de Genève, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausanne, pour y puiser de nouvelles connoissances dans de nouvelles sources.

DE RETOUR à Berlin en 1721. il fut connu de *M. la Croze*, qui l'instruisit par amitié, tant dans les Langues que dans les Lettres. Il continua ensuite ses Etudes en Théologie, par déférence aux volontés de son Père, & après avoir passé par les degrés qui précèdent le Ministère, il fut revêtu de ce Caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite Eglise de Potzlow, Village situé dans une des Marches.



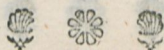
LA JEUNESSE de M. Jordan , la vivacité faillante de son Esprit , & sa passion pour un genre d'étude tout différent de la Théologie , lui firent sentir la grandeur du sacrifice qu'il faisoit à son Père. Pour l'en consoler , on le passa du Village où il étoit , à Prentzlow en 1727. Prentzlow étoit une sphère bien étroite pour M. *Jordan*. C'étoit un genet d'Espagne devant le soc d'une charruë. Son application & l'étenduë de sa mémoire l'avoient mis en peu de tems au bout de sa Bibliothèque ; un homme de son âge ne pouvoit , ni ne devoit , se restreindre à ne converser qu'avec des morts ; il devoit goûter la société des vivans. C'est ce qui l'engagea à épouser une personne dans laquelle il reconnoit les talens si rares de la Beauté , de l'Esprit & de la Sagesse. C'étoit *Susanne Perreault* , avec laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

CE MEME ESPRIT qui donne le goût des Sciences , porte ceux qui l'ont à remplir exactement leur devoir. Plus le Jugement est sûr , les Idées claires , le Raisonnement conséquent , plus l'homme est porté à s'acquiescer sans reproche de l'Employ , tel qu'il soit , qu'il doit remplir. M. Jordan agit ainsi. Y avoit-il quelque mésintelligence



gence dans le Troupeau , dont il étoit Pasteur ? c'étoit lui qui portoit les paroles de paix, & qui travailloit avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avoit-il des personnes affligées ? c'étoit M. Jordan qui les consoloit ; qui abandonnoit son Etude, sa Femme, & tout ce qu'il avoit de plus cher pour rendre le repos & la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée, & le peu de forces qu'ils avoient sur eux-mêmes, en avoit privé. Y avoit-il quelques malades, ou quelques mourans, fut-il même de cette espèce humaine, méprisée par l'avilissement des emplois dans lesquels elle vit ? c'étoit encore M. Jordan, dont le coeur compatissant & tendre assistoit dans leurs dernières heures, ces personnes, qui sans lui auroient souffert sans secours, & seroient mortes sans consolation.

UN CARACTÈRE si serviable, cette bonté de coeur, qui ne se démentoit jamais, ce fonds de charité inépuisable, en un mot toutes les bonnes qualités de M. Jordan, le firent aimer & respecter de tous ces François, que la révocation de l'Edit de Nantes avoit établis à Prentzlow. S'il prit part à leur affliction, & à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa Femme, qu'il perdit au mois de Mars de  
l'année



l'année 1732. La vivacité de son temperament, & la force avec laquelle les passions régnaient dans l'ame de la jeunesse, ne permirent point à M. Jordan de souffrir cette perte avec une constance stoïque; vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raisons de la foiblesse des autres, mais qui nous laisse tomber les armes des mains, quand il s'agit de nous-mêmes. Le chagrin & la douleur le rongeoient; sa santé en fut altérée si considérablement, qu'il eut des attaques réitérées de crachement de sang, qui manquèrent de le rejoindre dans le tombeau aux cendres de son Epouse. Sa maladie dégénéra en Mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les Emplois du Ministère, & pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude & du repos.

DANS LES CHAGRINS qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, r'ouvre de nouveau ces playes, en y enfonceant le poignard de la mélancolie, guidé des mains de la constance & de la fidélité; les distractions, & le repos, ont seul le droit de guérir.





CES CONSIDERATIONS, jointes aux instances de ses Parens, déterminèrent M. Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à se donner le spectacle de la Scène mobile du monde. Son Esprit porté à la Philosophie & à l'étude, lui fit tourner ce voyage entièrement du côté de la Litterature; il ne se borna point à voir des Palais, contempler des édifices, à se rendre spectateur de diverses Cérémonies d'une pratique différente de celle de ce Païs; unique fruit que la légèreté, & le peu de discernement de la plupart de la jeunesse, recueille de ses voyages. Car en effet quel usage peut-on tirer de l'inspection locale de ces Ouvrages, qui sont le produit de l'Opulence, & souvent de la Prodigalité? Il ne se fixa qu'à connoître ces grands Hommes, dont l'esprit étendu, l'élevation du Génie, & l'érudition, font l'honneur de leur Patrie & de leur Siècle. Je ne vous tracerai point les noms des *s'Gravesands*, des *Muschenbrocks*, des *Voltaires*, des *Fontenelles*, des *Dubos*, des *Clarckes*, des *Popes*, des *Le Moivres*, & de tant d'autres, que j'ometts pour l'amour de la brièveté. Ce furent ces hommes célèbres, que M. Jordan vouloit voir, & qu'il étoit digne de connoître. C'étoit ainsi que  
les



les Romains voyageoient autrefois en Grece, & surtout à Athènes, pour se former l'esprit & le goût, dans ce País qui étoit alors le Berceau des Arts, & l'Azile des Talens. Il satisfaisoit sa curiosité; c'étoit peu pour lui, il voulut encore contenter ses sentimens; il composa la Rélation de son voyage, dans laquelle il rend justice à la beauté du génie, & aux talens de ces hommes rares, pour lesquels il conserva une haute estime pendant toute sa vie. Qu'il est difficile à l'amour propre de rendre au mérite un hommage pur, & exempt de toute envie? Les bonnes qualités de nos semblables, & surtout de ceux qui courent avec nous la même carrière, semblent ravaller les nôtres; & qu'il est rare d'unir la modestie & l'impartialité avec beaucoup d'esprit & de connoissances? C'étoit une vertu particulière en M. Jordan, à laquelle il a été constamment attaché toute sa vie, & sans laquelle il n'eût point laissé ce grand nombre d'Amis, qui donnèrent à sa perte de véritables regrets.

DE RETOUR à Berlin, il rentra dans son Cabinet, où l'excitoit à l'étude cette noble Emulation, qui porte les esprits bienfaits à se perfectionner davantage. Il lisoit tout, & ne perdoit rien de ce qu'il avoit lû. Sa  
 mémoi-



mémoire étoit si vaste, qu'elle étoit comme un répertoire de tous les Livres, de toutes les Variantes, de toutes les Editions, & des Anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'ESPRIT, le mérite, & sur tout le bon caractère de M. Jordan, ne lui permirent point de rester enseveli plus longtems dans son Cabinet. Mgr. le Prince Royal, à présent le Roi, l'appella à son service, au mois de Septembre 1736. Depuis ce tems, il passa sa vie à Reinsberg, partagé entre l'étude & la société, estimé & aimé universellement, & unissant cette Politesse que donne l'usage du beau monde à la profondeur de ses connoissances. Il déridoit les Sciences, & les produisoit à la Cour sous les Livrées des agrémens & de la galanterie.

APRÈS LA MORT de Frédéric-Guillaume, le Roi le plaça dans une situation, où il put tourner au profit de la Patrie les talens de son esprit, & les vertus de son coeur. Il fut revêtu du caractère de Conseiller Privé. Il employa toute la sagacité de son esprit à l'utilité de l'Etat; c'est à lui que Berlin est redevable des nouveaux réglemens de Police, qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les ruës furent débarrassées de cette espèce lâche & abjecte de fainéans, dont  
l'appa-



l'apparence abuse de la charité des Citoyens. Une maison de travail s'éleva par ses soins, dans laquelle mille personnes qui vivoient à la charge des particuliers, se nourrirent à présent de leur industrie, & employent leurs facultés au bien public. La Ville fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent préposées pour veiller aux règles de la Police. Les Academies furent pourvues avec discernement & connoissance, de Professeurs habiles & savans. Toutes ces nouvelles institutions, & le soin de faire fleurir les Academies, sont dûes à l'activité de M. Jordan. En 1744, au renouvellement de cette Academie Royale des Sciences & des belles Lettres, il en fut élu Vice-Président.

QU'ON NE DISE POINT, que la Culture des Sciences & des Arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embrasse; les Sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les Emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'Antiquité se formèrent sous la tutelle des Lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'Etat; & ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement, & à



& à étendre la Sphère des connoissances, forme certainement des sujets propres à toute espèce de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus raffinée, & d'un goût plus exquis, que celles de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hazard, & dont les branches bizarrement entortillées n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

LORSQU'APRÈS LA MORT de l'Empereur Charles VI. le Roi entra en Silésie à la tête de ses armées, pour revendiquer l'héritage de ses Ancêtres, que la prospérité de la maison d'Autriche lui avoit retenue longues années, avec peu d'attention à ses droits; M. Jordan suivit S. M. dans la Campagne de 1741. alliant la douceur du commerce des Muses au tumulte des armes, & à la dissipation d'une Armée, dont les mouvemens & les opérations étoient continuelles. Ces Campagnes & son séjour fréquent à la Cour, lui laissèrent cependant le tems de travailler aux différens Ouvrages qui nous restent de lui; à savoir, une Dissertation Latine sur la vie & les Ecrits de *Jordanus Brunus*, un *Recueil de Litterature*



*de Philosophie & d'Histoire, l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. La Croze, sans compter quelques Manuscrits, qu'une modestie outrée l'empêcha de faire imprimer. Il disoit qu'il falloit porter la Lumiere dans ces endroits ténébreux, que la Nature envieuse paroît vouloir cacher aux hommes; qu'il faut instruire l'Univers par des faits nouveaux & dignes de son attention, ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité des matières, & revêtir des traits & des carnations de la Venus de Medicis, un squelette décharné, pour publier ses Ouvrages, & pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avoit pour objet que ses Ouvrages; il paroissoit même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premières productions de sa plume. Subjuguant son amour propre, il corrigeoit sans cesse ses nouveaux Ecrits, ne croyant jamais, par son travail, & par son assiduité, pouvoir donner assés de preuves du respect & de la déférence qu'un Auteur doit au Public.*

IL NE MANQUOIT aux avantages dont M. Jordan jouissoit qu'une vie moins limitée que la sienne. Les Sciences, la Patrie & son Maître le perdirent par une maladie



die longue & douloureuse, qui l'emporta le 24. May 1745. âgé de 44. ans & quelques mois, sans que sa patience l'abandonnâ dans des maux, dont le poids s'appesantit par la durée, & qui deviennent souvent insupportables aux Ames les plus fermes, & à ceux mêmes dont la constance paroît inébranlable dans les perils les plus évidens.

M. JORDAN étoit né avec un Esprit vif, pénétrant, & en même tems capable de beaucoup d'application. Sa mémoire étoit vaste, & contenoit, comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons Ecrivains dans tous les siècles ont produit de plus exquis. Son jugement étoit sûr, & si son imagination étoit brillante, elle étoit toujours arrêtée par le frein de la raison. Sans écart dans ses faillies, sans sécheresse dans sa morale, retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, préférant la secte académique aux autres opinions des Philosophes, ardent à s'instruire, modeste à décider, aimant le mérite, & le faisant connoître; plein d'urbanité & de bienfaisance, chérissant la vérité & ne la déguisant jamais, humain, genereux, ferviable, bon Citoyen, fidèle à ses Amis, à son





Maître, & à sa Patrie, sa mort fut un deuil pour les honnêtes gens; la malignité de l'envie se tût devant lui; le Roi, & tous ceux qui le connurent, l'honorèrent de leurs regrets sincères.

TELLE EST la récompense du vrai mérite, d'être estimé pendant la vie, & de servir d'exemple après la mort.

## E L O G E

DE

M. DE LA M E T T R I E.

**J**ULIEN OFFRAY DE LA METTRIE nâquit à Saint-Malo le 25. de Decembre 1709. de *Julien Offray de la Mettrie* & de *Marie Gaudron*, qui vivoient d'un Commerce assez considérable pour procurer une bonne éducation à leur fils. Ils l'envoyèrent au Collège de Coutance pour faire ses humanités, d'où il passa à Paris dans le Collège du Plessis; il fit sa rhétorique à Caën, & comme il avoit beaucoup de génie & d'imagination, il remporta tous les prix de l'éloquence; il étoit né Orateur; il aimoit passionément la Poësie & les bel-  
les





les-lettres ; 'mais son Père qui crut qu'il y avoit plus à gagner pour un Ecclesiastique que pour un Poëte, le destina à l'Eglise ; il l'envoya l'année suivante au Collège du Pleffis, où il fit sa Logique sous Mr. Cordier, qui étoit plus Janséniste que Logicien.

C'EST LE CARACTÈRE d'une imagination ardente de saisir avec force les objets qu'on lui présente, comme c'est le caractère de la jeunesse d'être prévenu des premières opinions qu'on lui inculque ; tout autre disciple auroit adopté les sentimens de son Maître, ce n'en fut pas assez pour le jeune *la Mettrie* ; il devint Janséniste, & composa un Ouvrage qui eut vogue dans le parti.

EN 1725. il étudia la Physique au Collège de Harcourt, & y fit de grands progrès. De retour en sa Patrie, le Sieur *Hunault*, Medecin de Saint-Malo, lui conseilla d'embrasser cette profession ; on persuada le Père, on l'assura que les remèdes d'un Medecin médiocre rapportoient plus que les absolutions d'un bon Prêtre. D'abord le jeune *la Mettrie* s'appliqua à l'Anatomie, il disséqua pendant deux hivers ; après quoi il prit en 1725. à Reims,



le bonnet de Docteur, & y fut reçu Médecin.

EN 1733. il fut étudier à Leide sous le fameux *Boerhaave*. Le Maître étoit digne de l'Ecolier, & l'Ecolier se rendit bientôt digne du Maître. Mr. *la Mettrie* appliqua toute la sagacité de son esprit à la connaissance & à la cure des infirmités humaines; & il devint grand Médecin dès-qu'il voulût l'être. En 1734. il traduisit dans ses momens de loisir le Traité du Feu de M. *Boerhaave*, son *aphrodisiacus*; & y joignit une dissertation sur les maladies Vénéériennes, dont lui-même étoit l'Auteur. Les vieux Médecins s'élevèrent en France contre un Ecolier qui leur faisoit l'affront d'en savoir autant qu'eux. Un des plus célèbres Médecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer son ouvrage: (marque certaine qu'il étoit bon.) *La Mettrie* répliqua, & pour confondre d'autant plus son Adversaire en 1736. il composa un Traité du vertige estimé de tous les Médecins impartiaux.

PAR UN MALHEUREUX effet de l'imperfection humaine, une certaine basse jalousie est devenue un des attributs des gens de lettres; elle irrite l'esprit de ceux qui font



font en possession des réputations contre les progrès des naissans génies ; cette rouille s'attache aux talens sans les détruire , mais elle leur nuit quelquefois. M. la Mettrie qui avança à pas de géant dans la carrière des Sciences , souffrit de cette jalousie , & sa vivacité l'y rendit trop sensible.

IL TRADUISIT à Saint-Malo les Aphorismes de *Boerhaave* , la Matière Médicale, les Procédés Chymiques , la Théorie Chymique , & les Institutions du même Auteur ; il publia presque en même tems un Abregé de *Sydenham*. Le jeune Medecin avoit appris par une expérience prématurée que , pour vivre tranquille , il vaut mieux traduire que composer ; mais c'est le caractère du génie de s'échaper à la réflexion. Fort de ses propres forces , si je peux m'exprimer ainsi , & rempli des recherches de la nature qu'il faisoit avec une dextérité infinie , il voulut communiquer au public les découvertes utiles qu'il avoit faites. Il donna son Traité sur la petite Vérole , sa Medecine pratique , & six Volumes de Commentaires sur la Physiologie du Sieur *Boerhaave* ; tous ces ouvrages parurent à Paris , quoique l'Auteur les eut composés à Saint-Malo. Il joignoit à la Théorie





rie de son Art une pratique toujours heureuse ; ce qui n'est pas un petit éloge pour un Medecin.

EN 1742. M. *la Mettrie* vint à Paris, attiré par la mort de M. *Hunault* son ancien Maître ; les Sieurs *Morand* & *Sidobre* le placèrent auprès du Duc de Grammont, & peu de jours après ce Seigneur lui obtint le brevet de Medecin des Gardes ; il accompagna ce Duc à la guerre, & fut avec lui à la Bataille de Dettingue, au Siège de Fribourg, & à la Bataille de Fontenoy, où il perdit son Protecteur qui y fut tué d'un coup de canon.

M. LA METTRIE ressentit d'autant plus vivement cette perte que ce fut en même tems l'ecueil de sa fortune. Voici ce qui y donna lieu. Pendant la Campagne de Fribourg, M. *la Mettrie* fut attaqué d'une fièvre chaude : une maladie est pour un Philosophe une école de Physique ; il crût s'appercevoir que la Faculté de penser n'étoit qu'une suite de l'organisation de la machine, & que le dérangement des efforts influoit considérablement sur cette partie de nous-même que les Métaphysiciens appellent l'Âme. Rempli de ces idées pendant sa convalescence, il porta hardiment  
le



le flambeau de l'expérience dans les ténèbres de la Métaphysique ; il tenta d'expliquer à l'aide de l'Anatomie , la texture déliée de l'entendement , & il ne trouva que de la Mécanique où d'autres avoient supposé une essence supérieure à la matière. Il fit imprimer ses conjectures philosophiques sous le titre d'*Histoire naturelle de l'Amc.* L'Aumônier du Régiment sonna le tocsin contre lui ; & d'abord tous les dévots crièrent.

LE VULGAIRE des Ecclesiastiques est comme Don-Quichotte , qui trouvoit des aventures merveilleuses dans des événemens ordinaires ; ou comme ce fameux Militaire, qui trop rempli de son Système , trouvoit des colonnes dans tous les livres qu'il lisoit. La plupart des Prêtres examinent tous les Ouvrages de Littérature , comme si c'étoient des Traités de Théologie ; remplis de ce seul objet ils voyent des hérésies parrot ; de là viennent tant de faux jugemens , & tant d'accusations formées, pour la plupart mal à propos, contre les Auteurs. Un livre de Physique doit être lû avec l'esprit d'un Physicien ; la Nature, la Vérité, est son Juge ; c'est-elle qui doit l'absoudre ou le condamner ; un livre  
vol O 5 d'Astro-



d'Astronomie veut être lû dans un même sens. Si un pauvre Medecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué sur le crane dérange l'esprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire, ou se taire. Si un Astronome habile démontre malgré Josué, que la Terre & tous les Globes célestes tournent autour du Soleil, il faut ou mieux calculer que lui, ou souffrir que la Terre tourne.

MAIS LES THEOLOGIENS, qui par leurs appréhensions continuelles pourroient faire croire aux foibles que leur cause est mauvaise, ne s'embarassent pas de si peu de chose. Ils s'obstinèrent à trouver des semences d'hérésies dans un Ouvrage qui traitoit de physique; l'Auteur essuya une persécution affreuse, & les Prêtres soutinrent qu'un Medecin accusé d'hérésie ne pouvoit pas guérir les Gardes Francoises.

A la haine des dévots se joignit celle de ses rivaux de gloire; celle-ci se ralluma sur un ouvrage de M. la Mettrie, intitulé *la Politique des Medecins*. Un homme plein d'artifice & dévoré d'ambition aspirait à la place vacante de premier Medecin du Roy de France; il crut pour y parvenir qu'il  
luy



luy fuffisoit d'accabler de ridicule ceux de ses Confrères qui pouvoient prétendre à cette charge ; il fit un libelle contre eux , & abusant de la facile amitié de *M. la Mettrie*, il le séduisit à lui prêter la volubilité de sa plume & la fécondité de son imagination ; il n'en fallut pas d'avantage pour achever de perdre un homme peu connu , contre lequel étoient toutes les apparences , & qui n'avoit de protection que son Mérite.

*M. LA METTRIE*, pour avoir été trop sincère comme Philosophe , & trop officieux comme Ami , fut obligé de renoncer à sa Patrie. Le Duc de *Duras* & le Vicomte du *Chaila* lui conseillèrent de se soustraire à la haine des Prêtres & à la vengeance des Medecins ; il quitta donc en 1746. les hôpitaux de l'Armée ou *M. de Sechelles* l'avoit placé , & vint philosopher tranquillement à Leide. Il y composa sa *Penelope*, Ouvrage polémique contre les Medecins , où , à l'exemple de *Democrite*, il plaisantoit sur la vanité de sa profession : ce qu'il y eut de singulier , c'est que les Medecins dont la charlatanerie y est dépeinte au vray , ne pûrent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le lisant ; ce qui marque bien qu'il se trouvoit dans l'Ouvrage plus de gaieté que de malice.



M. LA METTRIE ayant perdu de vuë ses hôpitaux & ses malades s'adonna entièrement à la Philosophie spéculative ; il fit son *Homme machine* ; ou plutôt il jeta sur le papier quelques pensées fortes sur le Matérialisme, qu'il s'étoit sans doute proposé de rédiger. Cet Ouvrage qui devoit déplaire à des gens qui par état sont ennemis déclarés des progrès de la raison humaine, révolta tous les Prêtres de Leide contre l'Auteur ; Calvinistes, Catholiques & Luthériens oublièrent en ce moment que la Consubstantiation, le Libre-Arbitre, la Messe des Morts, & l'infailibilité du Pape les divisoient, ils se réunirent tous pour persécuter un Philosophe qui avoit de plus le malheur d'être François, dans un tems où cette Monarchie faisoit une guerre heureuse à Leurs Hautes Puissances.

LE TITRE de Philosophe & de malheureux fut suffisant pour procurer à M. *la Mettrie* un asile en Prusse, avec une pension du Roy ; il se rendit à Berlin au mois de Fevrier de l'année 1748. où il fut reçu Membre de l'Académie Royale des Sciences. La Médecine le revendiqua à la Métaphysique, & il fit un Traité de la Différenterie & un autre de l'Astme, les meilleurs





leurs qui ayent été écrits sur ces cruels maladies. Il ébaucha différens ouvrages sur des matières de Philosophie abstraite qu'il s'étoit proposé d'examiner; & par une suite des fatalités qu'il avoit éprouvé, ces Ouvrages lui furent dérobés; mais il en demanda la suppression aussi-tôt qu'ils parurent.

M. LA METTRIE mourut dans la maison de Milord *Tircennel*, Ministre Plénipotentiaire de France, auquel il avoit rendu la vie. Il semble que la Maladie, connoissant à qui elle avoit à faire, ait eû l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau pour le terrasser plus sûrement; il prit une fièvre chaude avec un délire violent; le Malade fut obligé d'avoir recours à la Science de ses Collègues, & il n'y trouva pas la ressource qu'il avoit si souvent, & pour le public, trouvée dans la sienne propre.

IL MOURUT le II. de Novembre 1751. âgé de 43. Ans. Il avoit épousé *Louise Charlotte Dréauno*, dont il ne laissa qu'une fille âgée de 5. Ans & quelques mois.

M. LA METTRIE étoit né avec un fond de gayeté naturelle intarissable; il avoit l'esprit vif, & l'imagination si féconde qu'elle



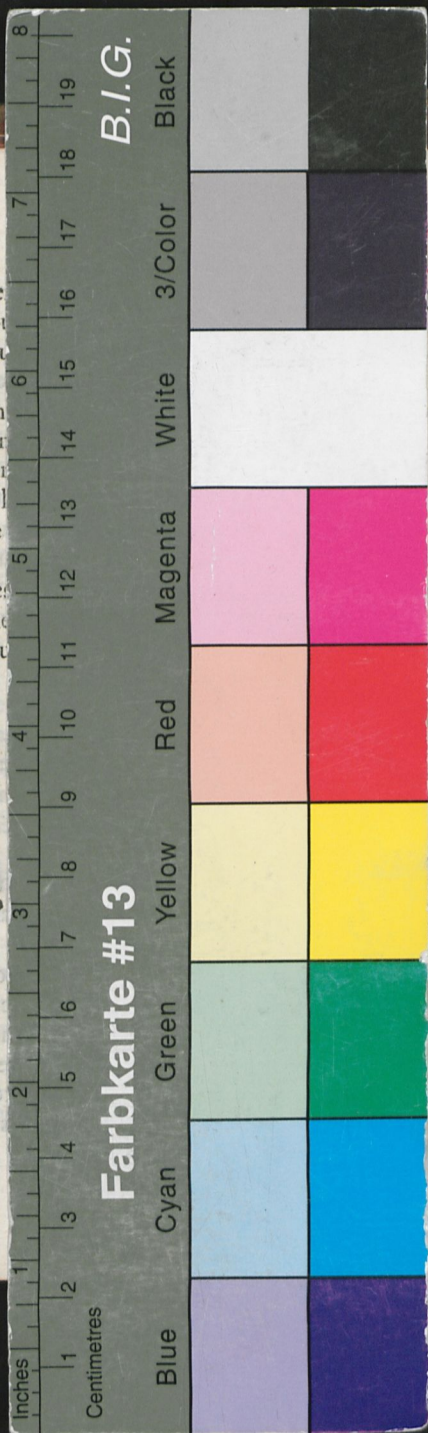
qu'elle faisoit croître des fleurs dans le terrain aride de la Médecine. La nature l'avoit fait Orateur & Philosophe ; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut une Ame pure & un Coeur ferviable. Tous ceux auxquels les pieuses injures des Théologiens n'en imposent pas, regrettent en M. la Mettrie un honnête homme & un savant Médecin.



Caractère de l'âme, dont il ne faut qu'une fois se débarrasser. Les devoirs de l'âme, dont il ne faut qu'une fois se débarrasser. Les devoirs de l'âme, dont il ne faut qu'une fois se débarrasser.







2

MOIRES  
 POUR SERVIR  
 A  
 HISTOIRE  
 DE  
 ANDEBOURG.  
 NOUVELLE EDITION  
 ET AUGMENTÉE  
 TOME II



IMPRIMÉ  
 SATISFACTION DU PUBLIC.  
 MDCCCLVIII.

